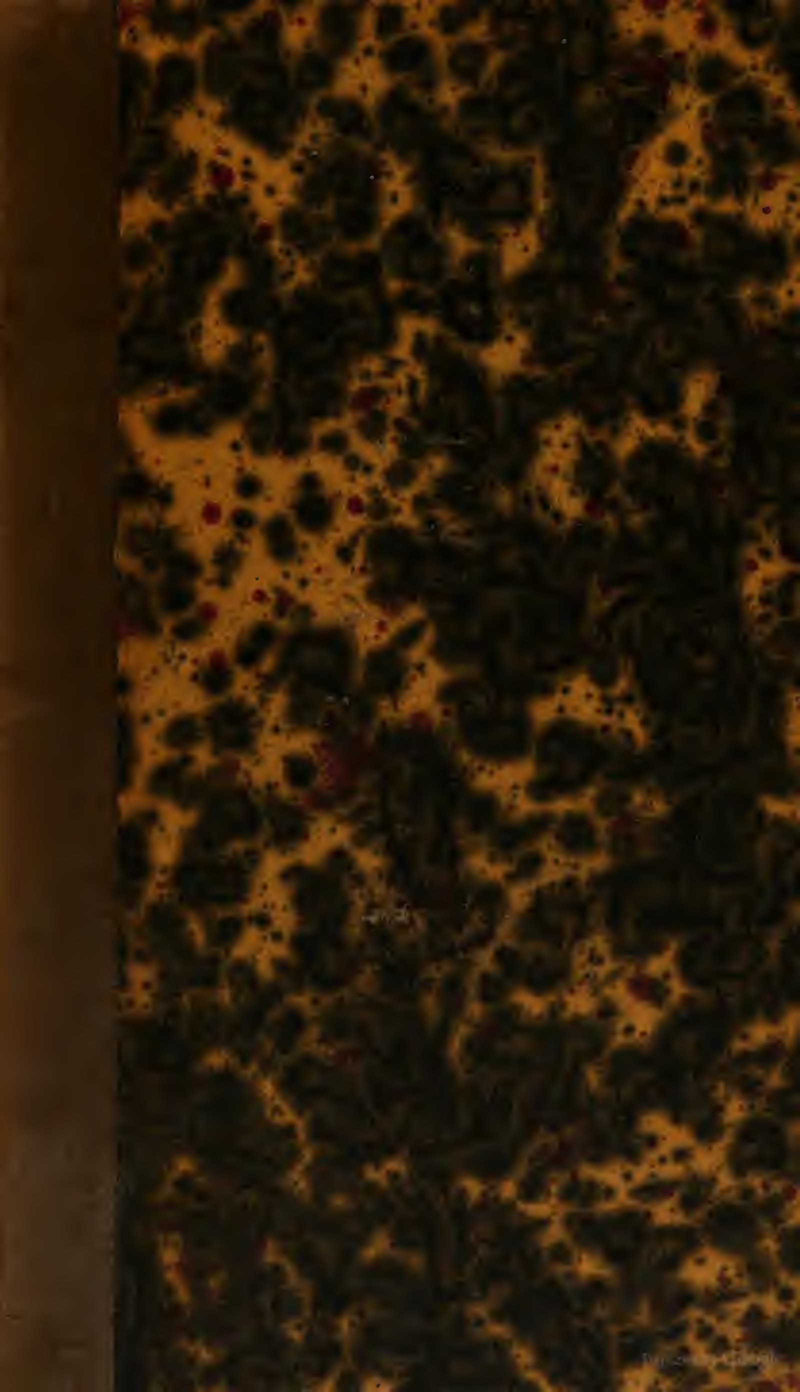
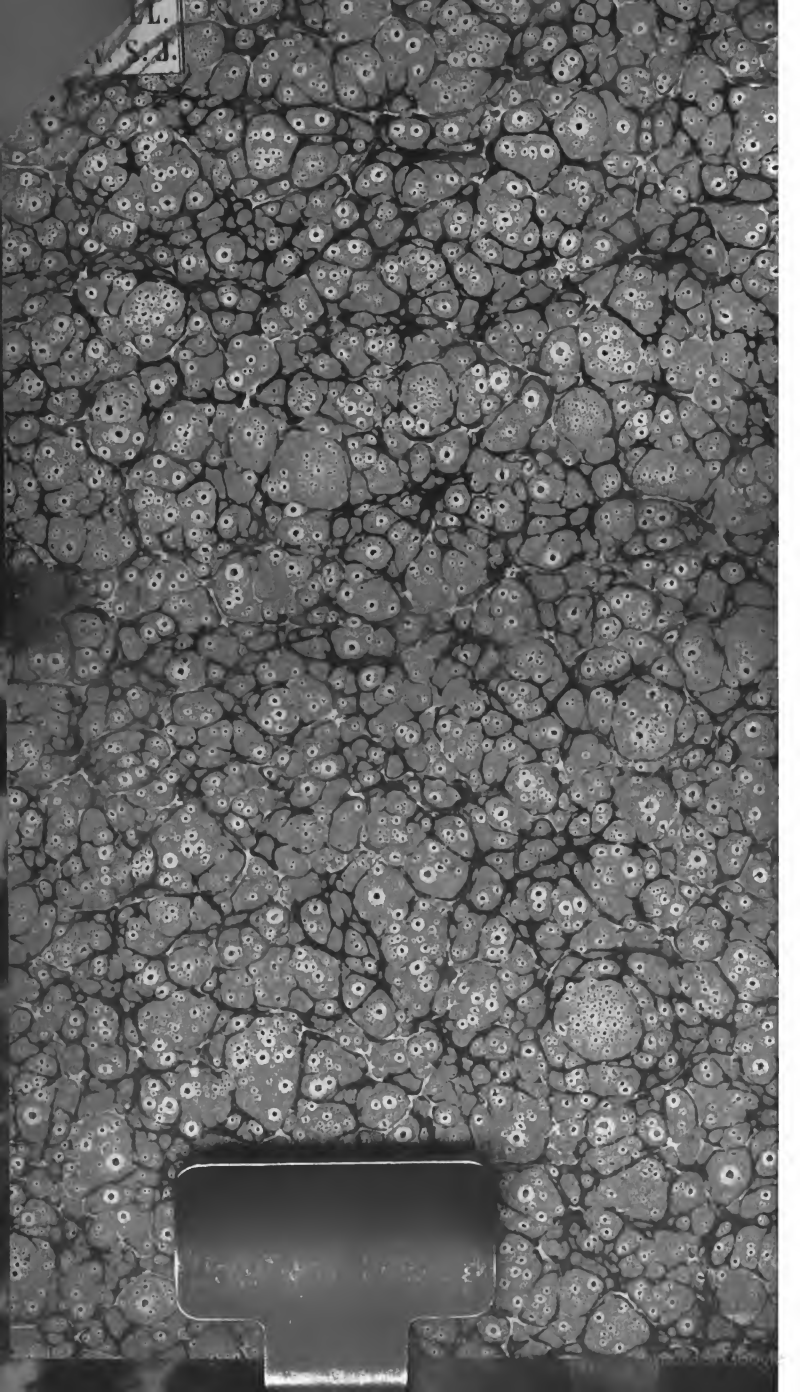
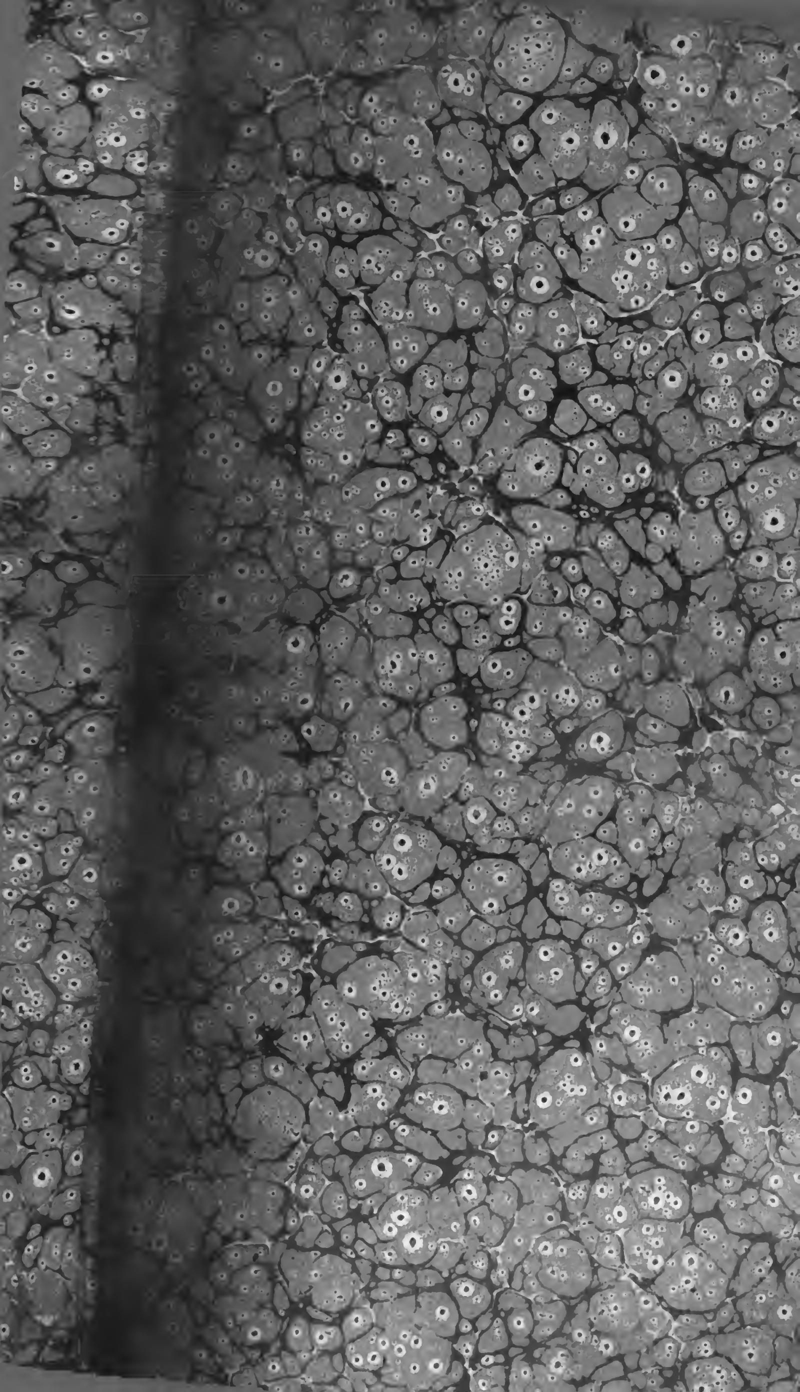



L.
S. J.



Digitized by Google

IF 261/15

Digitized by Google

Digitized by Google

# LETTRES

DE MESDAMES

# DE SCUDÉRY,

DE SALVAN DE SALIEZ,

ET DE

MADEMOISELLE DESCARTES.

Digitized by Google

# LETTRES

DE MESDAMES

# DE SCUDÉRY,

## DE SALVAN DE SALIEZ,

ET DE

## MADEMOISELLE DESCARTES,

Précédées de Notices biographiques, et accompagnées de Notes explicatives;

Et formant le dernier volume de la Collection épistolaire.

A PARIS,

Chez Léopold COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

1806.

Digitized by Google

De l'Imprimerie de P, N. ROUGERON, rue de l'Hirondelle, Hôtel Salamandre, N°. 22.

Digitized by Google

A MON MEILLEUR

AMI,

FREDÉRIC BOURGUIGNON,

*Membre de l'Académie de Législation.*

C'est à toi, mon ami, que mon cœur dédie ce foible essai. Puisse ton amitié, qui embellit ma vie, y trouver une preuve nouvelle de mon sincère attachement. En se satisfaisant par cet hommage, mon cœur est loin de se croire acquitté, du bonheur qu'il te doit; ce n'est qu'en t'aimant avec une tendresse égale à la tienne, que je puis te prouver ma vive reconnoissance.

Léopold COLLIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

# NOTICES

*Sur Mme M. et de Melle de Scudéry, Mme de Saliez et Melle Descartes.*

NOTICE SUR MADAME DE SCUDÉRY.

MARIE - FRANÇOISE DE MARTINVAST, naquit en Normandie vers l'an 1630; elle y épousa très-jeune monsieur Georges de Scudéry. Ils vécurent ensemble plusieurs années, dans la plus parfaite intelligence. A la mort de son mari, madame de Scudéry refusa de s'engager dans d'autres liens, et consacra le reste de sa vie à cultiver les douceurs de l'amitié.

Par malheur pour elle, tous ses amis ne méritoient pas également l'intérêt qu'elle leur portoit. Du nombre de ces derniers étoit M. le comte de Bussy - Rabutin, avec qui elle



Digitized by Google

eut la correspondance que nous publions, et dont la constance, en amitié, ne s'étendoit pas plus loin que celle qu'il eut toujours pour ses maîtresses. M. de Bussy étoit celui que madame de Scudéry aimoit le mieux ; elle le lui dit dans ses lettres, en se plaignant de ses amis. « Vous n'êtes pas le seul dont je » pourrois me plaindre, et, parce » que je vous aime plus que les » autres, je ne me plains que de » vous ». Madame de Scudéry lui donna en effet les marques les plus touchantes de son affection, pendant tout le temps que dura le trop rigoureux exil de ce courtisan disgracié. Elle obtint du roi, par M. de Noailles, le rappel de M. de Bussy, qui n'en jouit pas longtemps. Le peu de sensation qu'il fit à la cour de Louis XIV, porta un coup si violent à son amour-propre, qu'il repartit sur-le-champ pour la

Digitized by Google

Bourgogne, lieu de son exil, où il mourut en 1693, âgé de 71 ans. Madame de Scudéry fut en grande relation d'amitié avec M. le duc de Saint-Aignan (1), qui jouissoit d'une très-grande faveur auprès de Louis XIV et de ses ministres. Elle fut aussi liée avec plusieurs autres personnes de la plus haute distinction; mais son cœur appartenoit encore plus à deux fidelles amies, dont les noms sont

---

(1) François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, de l'Académie française; on lui a adressé plus de vers qu'il n'en a fait. Ses balades à madame Déshoulières ont tout l'agrément que ce genre de poésie peut comporter. On les trouve dans les œuvres de cette dame: à la fin, se voyant vaincu par elle, il lui envoya ce madrigal.

Oui, je le dis sans hyperbole,
Vous écrivez d'un air qui par-tout est vainqueur;
Je veux bien confesser qu'il me reste du cœur,
Mais je demeure sans parole.

Digitized by Google

moins connus, mesdemoiselles de Vandy et Deportes : c'étoient là les deux confidentes de ses peines, celles dont les douces consolations portoient un remède efficace aux longs tourmens que son peu de fortune lui faisoit souffrir. Dans plusieurs de ses lettres, madame de Scudéry se plaît à rendre hommage à ses deux amies. Quoique son caractère et sa manière de penser paraissent différer des leurs, elle ne les en aime pas moins, elle les préfère même à tout ce que la cour de Louis XIV a de plus grand en nom et en richesse; car c'est rarement au sein de la grandeur et de l'opulence qu'on peut trouver un ami digne de soi.

Madame de Scudéry étoit l'ennemie déclarée de Boileau; elle ne lui pardonna point d'avoir maltraité son époux dans plusieurs de ses satires. Elle voulut déterminer

Digitized by Google

M. de Bussy à partager son ressentiment contre ce grand homme, sous prétexte qu'il s'étoit moqué de lui dans ces vers de la huitième satire.

J'irois, par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés
Bussy (1).

Mais M. de Bussy refusa formellement de souscrire à la demande de son amie. Les lettres qu'on va lire à cet égard, et qui ne se trouvent point dans celles que l'on a

---

(1) Monsieur le comte de Bussy-Rabutin avoit fait un petit livre, relié en manière d'Heures, où, au lieu des images que l'on met ordinairement dans les livres de prières, se trouvoient les portraits en miniature de quelques hommes de la cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanteries, et il avoit mis au bas de chaque portrait un discours en forme d'oraison ou de prière, relatif au sujet.

Digitized by Google

recueillies, doivent être rapportées ici.

*Madame de Scudéry à monsieur de Bussy.*

Du 4 août 1674.

« Aimez-vous, monsieur, que Despréaux ait nommé votre nom dans ses satires ? J'ai ouï dire que le roi avoit demandé ce que c'étoit qu'il avoit voulu dire à l'endroit où il parle de vous, et qu'on lui répondit d'une manière qui vous auroit fâché, si vous la saviez.

Monsieur de Bussy répondit : « L'endroit où Despréaux m'a nommé dans ses satires, fait plus contre lui que contre moi ; il y a dit : *les saints qu'a célébrés Bussy*, pour dire, *les cocus*. La métaphore est ridicule. Pour moi, je ne vois pas que cela m'ait fait ni bien ni mal, ni que la réponse qu'on au-

Digitized by Google

roit pu faire au roi, ait pu me déplaire. D'ailleurs, Despréaux est un garçon d'esprit et de mérite, que j'aime fort ».

*De la même au même.*

Du 19 août 1674.

« Pour Despréaux, je ne trouve pas qu'un homme comme vous, quoi que vous en puissiez dire, doive être cité aussi légèrement que vous l'avez été. Le roi, à ce qu'on m'a dit, demanda ce que c'étoit que les *saints* que vous aviez célébrés, et on lui répondit que c'étoit une badinerie un peu impie que vous aviez faite. Je ne trouve pas cela plaisant».

Madame de Scudéry mourut à Paris en 1711, à l'âge de 81 ans. Elle emporta au tombeau les regrets de tous ses amis qui étoient

Digitized by Google

en bien grand nombre. La douceur de ses mœurs, la bonté de son cœur et l'esprit aimable qu'elle possédoit, l'ont fait chérir de tous ceux qui l'ont connue. Elle laissa un fils qui fut abbé.

Nous croyons devoir parler, dans cette Notice, de son mari, et surtout de sa belle-sœur, afin que le public ne confonde pas l'une avec l'autre.

---

Digitized by Google

## NOTICE SUR M. DE SCUDÉRY.

Georges de Scudéry naquit au Havre-de-Grâce en 1601, de Georges Scudéry, lieutenant du roi dans cette ville, et de Marie de Brilly. La famille de Scudéry est originaire de Naples, et connue en France depuis Charles IX.

M. de Scudéry fut élevé à Apt, petite ville de Provence, où il devint amoureux, quoique très-jeune alors, d'une Dlle. Catherine de Rouyère. Son amour pour cette femme le rendit poète; il la chanta plusieurs fois dans ses poésies, et c'est pour elle qu'il fit ces vers sur le printemps:

L'été paroît dans mes ardeurs,
L'hiver se voit dans vos rigueurs;
Pour le printemps je vous le donne,
Catin; cédez enfin à mes justes raisons;
Et, faisant l'an parfait dans ces quatre saisons,
Donnez à mon amour le doux fruit de l'automne.

Digitized by Google

Il paroît qu'avant de venir à Paris, M. de Scudéry parcourut la carrière des armes ; nous sommes autorisés à le croire, d'après ce qu'il en dit lui-même à la tête de sa première pièce de théâtre. Cette préface nous a paru trop singulière pour ne pas être rapportée ici. « Tu courras aisément, ami lecteur, par dessus les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre qu'on m'a vu employer la plus grande partie du peu d'âge que j'ai à voir la plus belle et la plus grande partie de l'Europe ; et que j'ai passé plus d'années parmi les armes que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus usé de mêches en arquebuse qu'en chandelles ; de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux quarrer les bataillons qne les périodes ».

Si la Préface de son Livre nous

apprend tout cela, l'histoire ne nous en dit rien; et il est plus que certain que ce beau discours n'est qu'une fanfaronade de jeune homme présomptueux, et le reste de sa vie nous le prouve assez. M. de Scudéry vint à Paris à l'âge d'environ trente-cinq ans. Son premier soin en arrivant dans cette capitale, fut de captiver la bienveillance du cardinal de Richelieu. Il lui dédia une grande partie de ses ouvrages.

Peu de temps après l'arrivée de monsieur de Scudéry à Paris, Corneille donna sa tragédie du Cid (1)

(1) Cette pièce fut donnée en 1637; elle fut reçue avec tous les applaudissemens imaginables. On ne pouvoit se lasser de la voir; chacun la savoit par cœur. Il passa en proverbe de dire: *Cela est beau comme le Cid.* On la traduisit en presque toutes les langues de l'Europe. Corneille l'avoit dans son cabinet, en allemand, en anglais, en flamand, en italien et en espagnol.

Digitized by Google

Ce chef-d'œuvre excita la jalousie de tous les poètes, et sur-tout celle du cardinal de Richelieu. Scudéry prévoyant qu'en se déclarant aussi contre Corneille, il ne pouvoit que plaire au cardinal, fit des observations critiques sur le Cid. M. de Richelieu fut ravi de trouver un homme qui voulût se rendre partie contre Corneille. Il força l'académie française, alors naissante, à porter son jugement sur la tragédie du Cid, ainsi que sur les observations de Scudéry. Après de longues discussions, l'académie donna ses sentimens sur la pièce de Corneille, qui fut bientôt portée à ce haut degré de gloire qu'elle méritoit. La conduite de Richelieu à l'égard de Corneille, le lui fit regarder comme son bienfaiteur et comme son ennemi. Voici de quelle manière il s'en expliqua après la mort de ce ministre :

Digitized by Google

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

*Les Observations* de M. de Scudéry le firent connoître, et le conduisirent, 13 ans après, à l'Académie française, où il fut reçu, en 1650, à la place de Vaugelas. M. de Scudéry étoit sans fortune ; sa plume le faisoit vivre : peu d'écrivains composèrent autant d'ouvrages que lui. Son indigence ne l'empêchoit pas d'avoir un orgueil excessif : tandis qu'il mendioit servilement la faveur de Richelieu, il ne craignoit pas de parler ainsi aux grands.

Princes, ne pensez pas, si je vous importune,
Que mon propre intérêt m'oblige à ce discours ;
Je songe à votre gloire et non à ma fortune :
La vérité me plaît, et je la dis toujours.

Digitized by Google

Après bien des sonnets et des dédicaces, soit au cardinal, soit aux autres seigneurs, il obtint une très-médiocre place, dont il tira la plus grande vanité; c'étoit celle de gouverneur de *Notre-Dame de la Garde*, en Provence. Il chanta son gouvernement dans un poëme dont il étoit le héros. Chapelle et Bachaumont en ont parlé autrement dans leur voyage de Provence.

C'est *Notre-Dame de la Garde*,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un Suisse avec sa halebarde,
Peint sur la porte du château.

Ce fort est sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, et si élevé, que, s'il commandoit à tout ce qu'il voit au dessous de lui, la plupart

Digitized by Google

plupart du genre humain ne vivroit que sous son plaisir.

Aussi voyons-nous que nos rois,
En connoissant bien l'importance
Pour le confier, ont fait choix
Toujours de gens de conséquence,
De gens pour qui, dans les alarmes,
Le danger auroit eu des charmes;
De gens prêts à tout hasarder,
Qu'on eût vu long-temps commander;
Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes.

Nous grimpâmes plus d'une heure avant d'arriver à l'extrémitité de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne voir qu'une masure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement, de peur de la jeter par terre; et, après avoir heurté long-temps, sans entendre même un chien aboyer sur la tour :

Des gens qui travailloient là-proche
Nous dirent : Messieurs, là-dedans



Digitized by Google

On n'entre plus depuis long-temps ;
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche ;
A, depuis environ quinze ans,
Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, sur-tout quand ils nous firent remarquer un écriteau que nous lûmes avec assez de peine, car le temps l'avoit presque effacé.

Portion de gouvernement
A louer présentement.

M. de Scudéry, peu content de sa place, qui ne lui rapportoit pas de quoi vivre, revint à Paris, et s'adonna entièrement à la poésie. Alors, les critiques tombèrent sur lui de toutes parts. Il n'y eut pas un seul poète qui ne lui décochât une épigramme ; mais l'ennemi le plus redoutable qu'eut M. de Scudéry, fut Boileau, qui ne le ménagea point,

Digitized by Google

comme on peut le voir dans ses satires : c'est pour lui qu'il dit dans le troisième chant de l'Art Poétique;

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté ;
N'allez pas, dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre :
*Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre* (1).
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.

Au milieu de ses nombreux travers, M. de Scudéry avoit une âme noble et généreuse. Il possédoit toutes les vertus domestiques; son épouse en parle avec un tendre intérêt à M. de Bussy. « Comment ! monsieur, » me dire que je suis bien aise » d'être veuve, moi qui, trois ans » durant, ai manqué mourir de dou- » leur d'avoir perdu un fort bon

---

(1) Premier vers du poëme d'*Alaric*, de M. de Scudéry.

» homme, qui étoit de mes amis,
» comme s'il n'eût pas été mon
» mari; qui ne m'a pas contrariée un
» moment; qui m'a toujours louée,
» toujours estimée, toujours bien
» traitée, et qui me déchargeoit, tout
» au moins, de la moitié du mal
» que j'ai, à cette heure, à souffrir
» ma mauvaise fortune ». Le trait suivant prouvera beaucoup en faveur des qualités de son cœur. Il dédia son poëme d'*Alaric* ou *Rome Sauvée* à la reine de Suède, et voici l'occasion que cet ouvrage lui présenta de faire une belle action. C'est Chevreau qui la rapporte.

« La reine Christine m'a dit cent fois qu'elle réservoit à M. de Scudéry, pour la dédicace qu'il lui feroit de son *Alaric*, une chaîne de dix mille francs; mais, comme M. le comte de la Gardie, dont il est parlé

fort avantageusement dans ce poëme, essuya la disgrâce de la reine, qui souhaitoit que le nom du comte fût ôté de l'ouvrage, j'en informai Scudéry. Il me répondit que, quand la chaîne d'or seroit aussi grosse et aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas, il ne détruiroit jamais l'autel où il avoit sacrifié. Cette fierté héroïque déplut à la reine, qui changea d'avis; et le comte de la Gardie, obligé de reconnoître la générosité de M. de Scudéry, ne lui en fit pas même un remercîment ».

M. de Scudéry remplit toujours, avec autant de fidélité que de zèle, les devoirs de l'amitié. Une des preuves qu'il en donna fut l'attachement qu'il eut pour le poète Théophile (1).

(1) Théophile, surnommé *Viaud*, naquit, en 1590, à Clérac, et mourut à

Digitized by Google

M. de Scudéry fut le seul qui resta fidèle à cet homme dans sa disgrâce : Il ne cessa point de le voir pendant sa vie ; et, après sa mort, il fit imprimer ses œuvres, dont la préface est consacrée à l'éloge de son ami.

Dans un voyage que M. de Scudéry fit en Provence avec sa sœur, il éprouva une aventure fort singulière. Arrivés dans une hôtelle-

---

Paris en 1626, à 38 ans. Son ouvrage du *Parnasse Satirique* est sali par une lubricité dégoûtante et une impiété effrénée. L'auteur fut condamné, par un arrêt du parlement, à être brûlé. Il se sauva, et fut arrêté au Catelet, en Picardie. On le mit en prison dans le cachot où avoit été renfermé Ravaillac. Le parlement, sur des protestations réitérées de son innocence, se contenta de le condamner à un bannissement. Il eut pour protecteur le duc de Montmorency, et pour ennemi le P. Garasse.

Digitized by Google

rie, ils occupèrent une chambre où il y avoit deux lits. Avant de s'endormir, M. de Scudéry demanda à sa sœur ce qu'il feroit du prince Mazarre (l'un des héros du roman de *Cyrus*, par M. et mademoiselle de Scudéry ; après de longues discussions, ils convinrent qu'ils le feroient assassiner ; des marchands, qui se trouvoient dans une chambre voisine de la leur, entendirent ce dernier mot, et crurent qu'on méditoit la mort d'un grand. La police fut avertie du soi-disant complot, et nos deux voyageurs furent conduits en prison ; ce ne fut qu'après des explications satisfaisantes qu'ils en sortirent. M. de Scudéry mourut à Paris, le 14 mai 1667, âgé de 66 ans.

---

Digitized by Google

## NOTICE SUR Melle DE SCUDÉRY.

MADELAINE DE SCUDÉRY naquit aussi au Havre-de-Grâce en 1607. La mort de ses parens et un goût très-vif pour les Lettres, lui firent abandonner sa province. Elle vint à Paris, et fut reçue à l'hôtel de Rambouillet, qui étoit alors le centre de la science et du bel-esprit. Il ne restoit à mademoiselle Scudéry, de ses pères, que leurs dettes, dont elle avoit voulu se charger. Elle crut qu'un travail assidu pourroit la tirer de son infortune ; et ce fut cette nécessité, plutôt encore que son goût, qui lui fit écrire des romans. Le premier fut *Ibrahim*, ou l'*Illustre Bassa*, qui eut le plus grand succès.

Ses romans parurent d'abord sous le nom de son frère, et plusieurs sans nom d'auteur.

Monsieur Pélisson étoit l'ami de cœur

Digitized by Google

cœur de mademoiselle de Scudéry, qui ne put, à la fin, s'empêcher d'avouer que l'amour étoit aussi pour quelque chose dans la grande amitié qu'elle avoit pour cet homme célèbre. Elle lui fit connoître sa passion par la déclaration suivante.

Enfin, Achante, il faut se rendre;
Votre esprit a charmé le mien;
Je vous fais citoyen du *Tendre* (1);
Mais, de grâce, n'en dites rien.

Les qualités du cœur et de l'esprit que l'on admiroit dans tous les deux, ont été très-certainemeut la cause de

---

(1) Dans le roman de *Clélie* (par mademoiselle de Scudéry), se trouve une carte géographique qui représente trois rivières, sur lesquelles sont situées trois villes, nommées *Tendre*; *Tendre* sur inclination, *Tendre* sur estime, et *Tendre* sur reconnoissance.



Digitized by Google

l'inclination qu'ils avoient l'un pour l'autre. Plusieurs personnes prétendent, au contraire, que cette tendre inclination ne provenoit que de leur laideur; c'est ce qui fit dire à Boileau:

La figure de Pélisson
Est une figure effroyable;
Mais, quoique ce vilain garçon
Soit plus laid qu'un singe et qu'un diable,
Sapho lui trouve des appas;
Mais je ne m'en étonne pas,
Car chacun aime son semblable.

Mademoiselle de Scudéry fait allusion à ces vers, lorsqu'elle dit, à l'occasion de son portrait fait au pastel par le célèbre Nanteuil:

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes traits dans mon miroir;
Je les aime dans son ouvrage.

La douceur de son caractère, ses vertus, la réunion de toutes les qua-

Digitized by Google

lités les plus brillantes, la firent aimer des plus beaux génies de son temps. Elle fut nommée la *Sapho* de son siècle. On fit peindre mademoiselle de Scudéry en vestale, entretenant le feu sacré, avec ce mot, au bas de l'autel, *fovebo*, pour marquer qu'elle avoit soin de nourrir le feu de l'amitié.

Peu de personnes jouissoient d'une aussi haute réputation que mademoiselle de Scudéry, sous un règne illustré par tant de grands hommes. La reine de Suède l'honora de son amitié, fut en correspondance avec elle, lui donna son portrait, et fit son possible pour l'attirer auprès d'elle. Louis XIV lui témoigna de la bienveillance et de la considération dans une audience que ce grand roi lui accorda. Les souverains de l'Europe recommandoient à leurs enfans qui alloient

Digitized by Google

à Paris, de ne pas s'en retourner sans avoir vu mademoiselle de Scudéry.

Cette femme célèbre reçut, sur la fin de ses jours, des pensions très-considérables. Madame de Maintenon lui en procura du roi une de deux mille francs; le cardinal Mazarin lui en avoit laissé une par son testament, ainsi que plusieurs autres seigneurs.

Mademoiselle de Scudéry fut admise dans plusieurs académies savantes; elle remplaça Hélène Cornaro à celle des Ricovrati de Padoue. La lettre qu'elle reçut du secrétaire de cette académie, commençoit ainsi: «Mademoiselle, quand notre académie vous a choisie pour être de son corps, elle n'a pas prétendu rendre votre mérite plus connu qu'il ne l'est déjà par vos ouvrages; elle a voulu marquer qu'elle connoît parfaitement ce

Digitized by Google

mérite si exquis, et elle n'a pas moins songé à se faire honneur qu'à honorer vos excellentes qualités.

Il est peu de personnes qui ne connoissent le joli quatrain qu'elle fit étant sur le donjon de Vincennes, comme on lui montroit l'endroit où le Grand Condé avoit cultivé des œillets :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Après quatre-vingt-quatorze ans d'existence, Magdeleine Scudéry mourut à Paris le 2 juin 1701. Deux églises se disputèrent l'honneur de lui donner la sépulture, celle des Enfans-Rouges et celle de Saint-Nicolas-des-Champs. L'affaire fut portée au cardinal de Noailles, qui décida en faveur de cette dernière; et

Digitized by Google

le lendemain elle y fut enterrée. Plusieurs savans s'empressèrent de faire l'éloge funèbre de mademoiselle de Scudéry ; celui qui nous a paru le plus digne d'elle, est de M. Bosquillon. Nous regrettons que sa longueur nous empêche de le transcrire ici, il se trouve dans le Journal des Savans de juillet 1701.

---

## NOTICE SUR MADAME DE SALIEZ.

ANTOINETTE DE SALVAN naquit à Alby en 1638; elle épousa Antoine de Fonvielle, seigneur de Saliez et viguier d'Alby (1). Après la mort de son mari, madame de Saliez se livra entièrement à la culture des lettres. Elle fut reçue membre de l'académie *des Ricovrati* de Padoue en 1689. A beaucoup d'esprit, cette femme célèbre joignoit un goût décidé pour les sciences. Elle chercha dans plusieurs écrits à prouver la supériorité de son sexe sur celui des hommes. Ce dessein lui fit naître le projet d'établir une académie de femmes. Elle

(1) La place de viguier étoit la même en Languedoc que celle de prévôt-royal dans les autres provinces.

Digitized by Google

ſit part de ses intentions à une marquise de Monpelliat, qui la seconda dans ses entreprises. La correspondance que nous publions roule en grande partie sur le plan de cet établissement, qui eut lieu en 1704, sous le nom des Chevaliers et Chevalières de la Bonne-Foi. Cette société se rassembloit toutes les semaines une fois; le premier statut de la nouvelle académie est celui-ci.

Une amitié tendre et sincère
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractère
Des chevaliers de Bonne foi.

Un certain M. de Vertron (1) partagea les idées bizarres de madame

---

(1) Claude-Charles GUIONET, seigneur de la Brosse et de Vertron, étoit chevalier-commandeur des ordres de Notre-Dame du mont Carmel et de saint Lazare, historiographe du roi, de plusieurs aca-

Digitized by Google

de Saliez. Beaucoup de ses lettres lui sont adressées.

Nous ignorons leurs dates; mais nous pensons que la correspondance

---

démies, etc. Il fut lié avec toutes les femmes de son temps, qui avoient quelque réputation d'esprit. Il les célébroit de tout son pouvoir; jamais elles n'avoient eu un chevalier aussi déclaré. Il se rendit même comme le dépositaire de leurs productions, dont il en a inséré un grand nombre dans son livre intitulé: *la Nouvelle Pandore*. Il a même eu la galanterie d'y ajouter de ses vers qui, pour l'ordinaire, ne sont pas bons. Ce galant chevalier des dames beaux-esprits, cet ardent apologiste de leurs vertus, de leurs talens et de leur beauté, chanta dans la suite la palinodie. (C'étoit, au demeurant, un fort bon homme). Il est vrai qu'il étoit vieux lorsqu'il se maria, et qu'il devint jaloux. Il enveloppa toutes les femmes dans le jugement qu'il porta de la sienne; alors, touché d'un sincère

Digitized by Google

a dû commencer au moins vingt ans avant la formation des chevaliers de la Bonne-Foi. Parmi les lettres de madame de Saliez, on remarquera celles qu'elle écrivit à l'académie des Ricovrati, comme un chef-d'œuvre d'esprit et de grâce. Madame de Saliez ne quitta jamais sa province; nous l'apprenons par ce qu'elle en écrit aux membres de cette académie : « Née dans la province, et n'ayant point été à Paris, corriger

---

repentir des éloges qu'il leur avoit prodigués, il se crut obligé d'en faire une rétractation publique.

Un auteur moderne, aussi galant que M. de Vertron, vient de faire un livre sur la *Décoration Honorifique* à donner aux femmes qui se seront distinguées par leurs vertus, etc. Nous ignorons si ce beau projet sera mis à exécution par le gouvernement.

Digitized by Google

les défauts de mon langage, comme l'on alloit autrefois corriger à Athènes ceux de la langue asiatique, je ne puis écrire avec la même justesse que mademoiselle de Scudéry et que mesdames Deshoulières, Dacier et de Villedieu, qui sont si dignes du rang que vous leur avez donné parmi vous.

Madame de Saliez mourut à Alby le 14 mai 1730. Elle a laissé plusieurs ouvrages, qui sont: *Les Paraphrases sur les Pseaumes, l'Histoire de la comtesse d'Isimbourg*, qui a été traduite en plusieurs langues, entr'autres en italien par la princesse Capisati,— *les Princesses de Bavière, Isabelle* et *Marguerite*, — et *des Réflexions critiques*.

---

Digitized by Google

NOTICE SUR Melle DESCARTES.

On ignore l'époque de la naissance de MADEMOISELLE DESCARTES; on sait seulement qu'elle étoit fille d'un conseiller au parlement de Bretagne, et nièce du philosophe de ce nom, dont elle soutint si dignement la réputation, qu'elle fit dire que l'esprit du grand Descartes étoit tombé en quenouille. On a beaucoup vanté son talent; et le peu d'ouvrages qu'elle nous a laissés justifie bien ce qu'on a publié de son mérite.

Cette fille illustre ayant vécu fort sédentaire à la campagne et dans le fond de sa province, on ne sait rien des détails de sa vie privée. Ses études continuelles lui donnèrent la pierre, dont elle mourut à Rennes en 1706. Elle fut très-liée avec mesdemoiselles de Lavigne et Scudéry, à qui elle adressa le madrigal suivant, sur les

Digitized by Google

stances de celle-ci, intitulé le retour de la Fauvette :

Voici quel est mon compliment
Pour la plus belle des fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Ah ! m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon oncle, elle a du jugement (1).

M. Fléchier, dans une de ses lettres, en parle ainsi à madame de Marbœuf : « A l'égard de mademoiselle Descartes, son nom, son esprit, sa vertu la mettent à couvert de l'oubli; et toutes les fois que je me souviens d'avoir été en Bretagne, je songe que je l'y ai vue, et que vous y étiez.

Madame de Sévigné en parle aussi dans plusieurs de ses lettres à madame de Grignan, sa fille.

Dans une, elle lui dit : « Je viens de

(1) On sait que Descartes régardoit les animaux comme de pures machines.

lire une jolie lettre de mademoiselle Descartes. Faites-y répondre par Pauline (1), et faites honneur à M. Descartes et à la religion. Comme il faut nécessairement un miracle, il est aisé de le placer selon les besoins que vous en aurez. Je ris quelquefois de l'amitié que j'ai pour mademoiselle Descartes, et je me tourne naturellement de son côté. J'ai toujours des affaires à elle. Il me semble qu'elle vous est de quelque chose du côté paternel de M. Descartes (2), et dès là je tiens un petit morceau de ma chère fille.

Dans une autre de ses lettres, elle lui mande : « J'aime passionnément mademoiselle Descartes; elle vous

---

(1) Madame de Simiane.

(2) Madame de Grignan appeloit Descartes *son père*.

Digitized by Google

adore; vous ne l'avez point vue assez à Paris. Elle m'a conté qu'elle vous avoit écrit qu'avec tout le respect qu'elle devoit à son oncle, *le bleu* étoit une couleur, et mille choses encore sur votre fils. Cela n'est-il pas joli? Elle doit me montrer votre réponse. Voilà une manière d'impromptu qu'elle fit l'autre jour; mandez-moi ce que vous en pensez; pour moi, il me plaît fort; il est naturel et peu commun.

*Coulange*, le matin et soir,
Je crois vous entendre et vous voir;
Mais, ne vous voyant qu'en idée;
Heureuse, dis-je à tout moment,
Qui de même amour possédée
Peut vous voir effectivement.

Déjà sur l'écorce des bois
J'ai gravé le nom mille fois
De ce beau berger que j'adore;
J'ai prié les jeunes Zéphirs
D'oublier pour quelque temps Flore,
Et de lui porter mes soupirs.

Digitized by Google

Ainsi, de mes tendres propos
Je fais résonner les échos,
Et, quand je prononce *Coulange*,
Ils prennent plaisir tour à tour
De répéter tant de fois *ange*,
Qu'ils en augmentent mon amour.

Comme il ne nous reste que très-peu de choses de mademoiselle Descartes, nous avons cru devoir placer dans notre collection épistolaire tout ce que nous avons pu rassembler de ses productions.

LÉOPOLD COLLIN.

LETTRES

Digitized by Google

# LETTRES

DE

# MADAME DE SCUDERY,

AU COMTE

# DE BUSSY-RABUTIN.

## LETTRE PREMIÈRE.

*Paris*, 30 *mai* 1670.

Enfin, monsieur, mesdames du **** m'ont fort grondée de ce que je ne vous avois point écrit depuis votre exil, et j'ai reçu leur réprimande avec assez de douceur, pour une personne qui a coutume de n'être pas docile. J'ai eu beau leur dire que je vous avois fait visite pendant que vous fûtes malade ici, et que je n'avois ouï parler depuis ni de vous ni de vos visites, tant que vous restâtes à Paris, ni de vos lettres depuis que



Digitized by Google

vous en êtes parti, elles n'ont pas voulu m'écouter, et m'ont presque condamnée sans m'entendre, me disant pour toute raison, que vous étiez malheureux et absent, et qu'il falloit que je vous écrivisse. Je crois même qu'elles se sont imaginées que nous nous connoissions encore plus que nous ne faisons. C'est madame de * * * principalement qui a toutes ces visions-là. Enfin, monsieur, si mes billets sont un bien, comme je crois, parce qu'ils partent de Paris, je vous en écrirai fort volontiers. A parler de bonne foi, je ne trouvai pas fort étrange, quand vous commençâtes de sortir après votre maladie, que je n'eusse pas l'honneur de vous voir; car je savois quelque chose de votre agitation d'esprit, et vous me faisiez pitié: mais pour un billet, vous me le deviez, si jamais on me peut devoir quelque chose. Cependant je passe condamnation, et je vous demande pardon de ne vous avoir pas plaint par mes lettres: car, en vérité, par mes sen-

timens, je n'ai rien à me reprocher. Je vous ai plaint, j'ai cherché à vous servir et à vous faire servir : je vous ai défendu et chez vos ennemis et chez vos amies; et tout de bon j'ai fait, par estime pour vous, ce que vos meilleures amies n'ont peut-être pas fait par leur amitié. Voyez si en beaucoup d'endroits d'ici vous vous attendiez à davantage ? Le monde s'y est encore bien corrompu depuis que vous en êtes parti.

Mais il est temps que je finisse ma lettre ; elle est déjà trop longue, et cependant ce n'est pas l'usage d'écrire de Paris sans nouvelles. Que vous dirai-je ?

Le roi de Pologne agite ici fort nos dames, il a des pierreries dont elles ont toutes envie ; et quoiqu'il ne soit ni jeune ni beau, ni même fort spirituel, il et très-recherché; car, depuis votre départ, les femmes font encore moins de façon de faire les premiers pas vers les couronnes, qu'elles ne faisoient.

Pour vous, monsieur, à quoi vous amu-

Digitized by Google

sez-vous dans votre solitude ? Je souhaite que, suivant les prophéties de madame de Chantal, tout ceci vous fasse devenir saint; car après tout, la vie dure trop peu pour ne songer qu'à ce monde-ci.

## LETTRE II.

*Paris, ce dernier juillet* 1670.

Je vous assure, monsieur, que j'ai beaucoup de joie de me retrouver de vos amies. J'aurois beau chercher ici un ami qui eût autant d'esprit que vous, je n'en trouverois jamais. Je m'en vais parler bien plus hardiment (et ne vous en déplaise), contre le sentiment public, dont je ne suis nullement esclave, c'est que je pense que je ne pourrois pas trouver un ami qui eût plus de bonté et plus de fidélité pour ses amis que vous.

Au reste, monsieur, je vous trouve bien hardi de parler si assurément contre

Digitized by Google

une de vos amies, des choses que vous ne voyez pas de vos propres yeux. Pour moi, je croirois que les gens que l'on aime, ne doivent pas être condamnés légèrement; je voudrois voir les choses pour les croire à leur préjudice; et s'il y avoit soixante lieues entre eux et moi, mon cœur me diroit bien des choses pour eux, quand même ils paroîtroient coupables; et il est vrai qu'en ma conscience je crois que notre amie ne l'est que d'aimer le plaisir en général. Mais je pense qu'il ne faut plus que je vous en parle, ni que je vous en fasse parler. J'ai bien ouï dire que vous autres messieurs habillez quelquefois l'amitié avec tous les atours de la haine; mais, à vous parler sincèrement, la mascarade est un peu fâcheuse.

Vous êtes bien heureux d'user de votre exil aussi sagement que vous faites.

Quoique vous me vouliez rassurer sur votre foi, monsieur, je vous dirai franchement que vous n'y réussissez pas tout-

à-fait. Cependant si vous vouliez devenir bon chrétien, ce seroit une chose admirable. Après tout, monsieur, on meurt, l'eternité est longue, et la vie est courte. Il y a si peu de plaisirs véritables dans le monde, que cela ne vaut pas la peine de se damner. Mais Pascal dit tout cela bien mieux que moi, et puis il faut que Dieu vous le dise, car nos discours n'opèrent rien sans lui, et dans la vérité je sais par expérience qu'il n'y a que les prières qui attirent la miséricorde de Dieu. Je vous exhorte, comme mon bon ami, à qui je souhaite toute sorte de bien, de le prier le plus que vous pourrez. On ne devineroit jamais que vous eussiez un commerce de lettres avec une amie qui vous écrivît ainsi. Pour moi, je hais le monde, je m'en veux retirer; car depuis deux ou trois ans, sans me vanter, j'étois devenue à la mode. Ceci est gascon, j'ai envie de l'effacer. Mais je me lasse du monde, et je veux songer à bien mourir.

Digitized by Google

Songez bien, monsieur, s'il vous plaît, si vous ne sauriez m'employer ici pour votre service; vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir; car, en vérité, c'est de la meilleure sorte du monde que je suis votre, etc.

## LETTRE III.

*Paris, ce* 8 *septembre* 1670.

Il y a long-temps, monsieur, que je parle aussi-bien de votre bonté que vous le pourriez faire vous-même; et moi, qui ne suis pas éloquente, je ne le céderois pas à Cicéron, quand il s'agit de l'intérêt de mes amis. Il me semble que l'amitié fait bien faire mille choses, que sans elle on feroit fort mal.

Pour la dame dont vous me parlez, au nom de Dieu, n'en parlez plus. En vérité, monsieur, ce que vous m'avez écrit d'elle, m'a fait faire de grandes réflexions contre la galanterie en général.

Digitized by Google

Les dames sont bien sottes de s'engager à aimer trop des gens comme vous autres. Pour moi, à l'heure qu'il est, je suis très-contente d'avoir eu un visage et un esprit qui ne m'ont pas exposée à ce malheur-là ; et ce doit être une effroyable douleur, ce me semble, à une femme, de savoir qu'il y aura un temps où elle perdra sa beauté, son amant et sa réputation. Au moins, quand on n'a ni beauté ni galant, et qu'on a de la vertu, on a quelque repos de conscience, et cela met une certaine tranquillité dans l'esprit, qui est assez agréable.

Mais sincèrement dites-moi s'il n'est pas vrai que, si vous étiez femme, vous ne prendriez jamais le parti d'être galante, et qu'après tout, vous ne haïssez pas mademoiselle de Vandy ni moi, par la raison que nous ne savons ce que c'est? Nous sommes inséparables; c'est la meilleure amie que j'aie au monde.

Digitized by Google

## LETTRE IV.

*Paris*, *ce* 26 *septembre* 1670.

En vérité, monsieur, il y a tant de choses à louer en vous, que je trouve qu'il faut être bien malin pour en dire du mal; et vous avez raison de n'avoir pas bonne opinion de ceux qui tâchent de vous décrier du côté de la bonté. Pour moi, je suis tout-à-fait persuadée que, moralement parlant, vous êtes non seulement un très-honnête homme, mais même un très-bon homme.

Mon Dieu, que vous vous connoissez peu sur le chapitre de madame de Monglas, dont vous ne sauriez vous empêcher de me parler! Sachez, monsieur, qu'on ne parle point tant de ce qu'on n'aime pas, et que vous auriez pris le parti que je vous avois offert de n'en plus rien dire, si vous l'aviez méprisée. Je connois peu l'amour; mais pour le mépris, je sais fort

Digitized by Google

bien ce qu'il fait faire : il fait oublier à point nommé; et, tant que vous n'oublierez point madame de Monglas, croyez que vous n'êtes pas pour elle tel que vous le dites.

J'ai lu à notre ami le duc de Saint-Aignan l'article de la lettre où vous me parlez de lui; il s'en est tenu tout-à-fait votre obligé. Il jure m'avoir envoyé une lettre pour réponse à celle que je lui avois envoyée de votre part; mais je ne l'ai pas reçue. Il est vrai que nous avons vérifié qu'on nous avoit intercepté des lettres pendant son absence. Il est reparti pour aller à la Ferté près de Chambor, où la cour va le trois d'octobre. Le mariage de son fils s'achevera dans six semaines. Il est très-bien avec monsieur Colbert; et, ce qui vaut mieux que tout cela entre nous autres philosophes, c'est qu'il a de la joie et de la santé. Il a fait des mémoires, dont il m'a lu quelque chose; ils sont fort bien écrits; il les veut montrer au roi. Il y a un article qui

Digitized by Google

vous regarde, qu'il a écrit tout le mieux qu'il a pu pour votre justification; vous l'en pourrez remercier, car je lui ai dit que je vous le manderois.

Pour mademoiselle de Vandi, je lui ai lu l'endroit de votre lettre où vous me mandez la manière dont vous feriez galanterie, si vous étiez une dame; elle en a extrêmement ri. Enfin, elle m'a priée de vous le mander, et qu'elle étoit toujours votre servante. Si vous connoissiez combien elle a l'humeur égale, le cœur bien fait et l'esprit agréable, vous vous mettriez, ce qui s'appelle en quatre, pour être son ami particulier. Si vous ne confessez que ma lettre est trop longue cette fois, je ne vous croirai guère sincère; mais je la finis, en vous demandant la continuation de votre amitié.

Digitized by Google

## LETTRE V.

*Paris, ce 4 octobre 1670.*

Je m'accoutume si fort à votre amitié et à vos lettres, monsieur, que j'aurois présentement beaucoup de peine à m'en passer; et, si je n'avois été malade, je n'aurois pas été si long-temps à vous répondre.

Cependant je suis persuadée que vous êtes facile en amitié, c'est-à-dire que, quand une dame vous a une fois gagné, il n'est pas aisé de vous perdre, pourvu qu'elle ne soit pas votre maîtresse. Je compte même que, quand je deviendrai tout-à-fait dévote, vous ne laisserez pas de demeurer de mes amis, et vous souffrirez alors que je vous exhorte à regarder de plus près aux affaires de votre salut.

Mon Dieu! que je vous trouve encore amant! Vous ne sauriez vous taire de

Digitized by Google

cette dame; on ne parle pas tant de ce qu'on n'aime pas, avouez-le donc; mais il n'est pas vrai que vous n'en parliez qu'à moi; vous en avez écrit à mademoiselle de ***. Je pense même que vous en parlez aux bois, aux échos et aux rochers, selon la louable coutume des amans. En vérité, si je vous gronde d'en parler en prose, je ne saurois m'empêcher de vous louer d'en parler en vers. Rien n'est plus galant ni plus juste que votre rondeau. J'aimerois mieux que l'on me dît adieu ainsi, que de me dire bonjour de la manière grossière dont la plupart du monde le dit; et cependant, monsieur, dans tous les livres de chevalerie, les bonjours ont été estimés plus que les adieux. Mais vous savez admirablement apprêter les plus mauvaises viandes.

Au reste, monsieur, je veux mettre votre amitié à l'épreuve, qui est de me faire voir les mémoires que vous avez faits de la cour. Je ne les montrerai à personne, si vous le voulez; je les ferai

voir, si vous me le permettez, à des amis sûrs, qui en savent connoître le mérite; puisque même vous voulez que le roi les voie, nous verrons, monsieur le duc de S.-Aignan et moi, ce qu'il faudra dire et faire pour cela. Au nom de Dieu, monsieur, montrez-moi cet ouvrage: fiez-vous-en à ma parole; on n'en fera précisément que ce que vous voudrez. En récompense, je vous promets d'obliger notre ami à vous montrer ce qu'il écrit de la cour, qui assurément vous plaira beaucoup; car, comme vous savez, il écrit. A son retour nous parlerons de vous, et il vous écrira.

Adieu, monsieur; cela est honnête à vous d'aimer les longues lettres de vos amies, quoiqu'elles soient mal écrites; car cela paroît amitié sans intérêt.

Je suis bien aise de donner de la jalousie sur votre sujet à madame de***. J'ai vu la lettre qu'elle vous en écrit; il ne tiendra pas à moi que vous ne lui en donniez davantage. Cependant je ne saurois

Digitized by Google

m'empêcher de vous dire que c'est la meilleure femme du monde.

## LETTRE VI.

*Paris, ce 29 décembre 1970.*

Je ne vous écrivis point le dernier ordinaire, monsieur, parce que je voulois voir notre ami le duc (1) avant que de vous répondre. Je l'ai fort entretenu, et principalement sur votre chapitre. Je vous assure que je l'ai vu d'une façon pour vous, qui m'a étonnée dans le siècle où nous sommes, où il y a si peu de vertu et de vraie générosité: je crois que vous pouvez compter sur tous les services qu'il vous pourra rendre. Il m'a promis de donner de vos lettres au roi quand vous voudrez, chose, quoi que vous en vouliez dire, qui est quasi comme impossible, vu le terrein de la cour présentement. Nous avons cherché parmi les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; nous en avons trouvé deux qui parlent

(1) Le duc de St. Aignan.

Digitized by Google

du roi comme il le mérite, du temps même que vous ne pensiez pas que je les lui pusse faire voir.

Notre ami est de même opinion que moi sur vos mémoires ; mais puisque vous n'en voulez pas être, il ne sert de rien de vous le faire savoir, et je ne me veux plus faire contester là-dessus. Cependant j'avoue que je suis une dame assez opiniâtre, où je crois qu'il y va du bien de mes amis. Quand vous voudrez écrire à votre ami, vous n'avez qu'à m'envoyer les lettres, je les lui rendrai promptement, et j'exciterai son amitié tant que je pourrai, quoique je croie qu'elle n'en a pas besoin. Mais enfin tous les cœurs de la cour dorment, et il n'est pas mal à propos de les réveiller quelquefois. Ce n'est pas, encore un coup, que je dise cela pour celui dont je parle.

Je n'ai encore osé répondre au comte de Guiche (1). Ce n'est pas que vous écri-

(1) Bernard de la Guiche, fils du maréchal de ce nom, fut soustrait au moment de sa naissance,

vant,

vant, monsieur, on ne pût bien écrire à d'autres; mais l'amitié que vous m'avez promise il y a long-temps m'a enhardie; et ce qui est entre le comte de Guiche et moi, n'est qu'une simple connoissance: car du reste on peut dire, sans vous flatter, que vous êtes, pour écrire, le premier homme du monde. Au reste, monsieur, je trouve la vie que vous menez assez douce, et j'en ai beaucoup de joie. Ce qu'il y a à la campagne, c'est que les plaisirs et les peines n'y sont pas si vives ni si sensibles qu'à la cour, et il semble que le cœur et l'esprit humain aiment à être touchés fortement.

## LETTRE VII.

*Paris, ce 21 janvier 1671.*

NOTRE ami est bien empêché, il vient de marier son fils (1). La noce s'est faite

---

et eut un procès à soutenir pour être réintégré dans tous ses droits; il le gagna, et mourut en 1696.

(1) Le fils du duc de St. Aignan.

sans grande cérémonie ; mais avec cela, un mariage de cette importance-là embarrasse toujours. Nous reverrons vos lettres ensemble dès que la fête sera passée ; et puis je ferai sur cela ce que vous me dites : car tout de bon, monsieur, j'ai plus d'envie de vous servir que vous n'en avez d'être servi.

Je ne vous dirai rien de l'affaire de mademoiselle de Montpensier, vous aurez su sans doute ce qui s'est passé. J'ajouterai seulement que, si vous saviez ce que c'est qu'une grande passion dans le cœur d'une honnête personne comme elle, vous vous en étonneriez et vous en auriez pitié. Pour moi, qui ne connois point l'amour par mon expérience, je comprends pourtant que mademoiselle de Montpensier est fort à plaindre ; car elle ne dort pas la nuit, elle s'agite tout le jour, elle pleure ; et enfin elle fait la plus misérable vie du monde.

J'ai bien d'autres choses à vous apprendre ; mais je ne suis point aujourd'hui en humeur de bien conter, et pour

Digitized by Google

cette fois-ci vous ne me louerez pas de bien écrire. On a quelquefois l'esprit entortillé; et en vérité, il y a des heures où l'excès de ma mauvaise fortune m'occupe tellement malgré moi, que je n'ai l'esprit guère libre. Avec tout mon chagrin je vais ce soir à une fête; car le monde est fait de manière que ce n'est pas assez de souffrir ses maux, il les faut encore cacher, et il faut souvent rire quand on voudroit bien même ne pas parler. Chacun a ses épines:

Vous êtes bien heureux, monsieur, d'avoir deux filles qui soient vos amies, et qui soient dignes de l'être. J'espère qu'un jour elles me voudront bien faire l'honneur d'être les miennes aussi; et en attendant je vous demande de bons offices auprès d'elles pour les y disposer. Vous faites bien de ne les point élever dans cette ignorance grossière où nous sommes toutes nourries. Car enfin, on dira tout ce qu'on voudra du grand livre du monde, il faut en avoir lu d'autres pour savoir profiter de celui-là, et je me

Digitized by Google

plains tous les jours de ce qu'on ne m'a rien appris; car, ne vous y trompez pas, c'est ma belle-sœur qui est savante (1). Pour moi, je ne sais que bien vivre avec mes amis, et souffrir mes malheurs assez doucement sans en importuner personne.

Rien n'est plus plaisant que la fin de votre lettre, où vous dites que vous avez oublié à me dire que vous m'aimiez. Cela m'a fait souvenir d'un homme qui m'écrivoit. «J'oubliois à vous dire qu'il y a trois jours que ma femme est morte». Bon soir, monsieur, j'ai bien la migraine aujourd'hui.

## LETTRE VIII.

*Paris, ce 15 février 1671.*

Je savois bien que mon ami le duc vous avoit écrit, car il m'avoit dit qu'il le feroit. Je l'ai vu deux fois seulement en

(1) Mademoiselle de Scudéry.

Digitized by Google

particulier depuis le mariage de son fils ; il m'est venu chercher sans me trouver ; et nous avons résolu de ne parler de nos affaires qu'après le carnaval. La vôtre est de ce nombre, car les affaires de nos amis sont les nôtres ; et moi qui n'espère qu'en la douceur de l'amitié, je ne puis espérer rien de plus doux que de vous voir à Paris au coin de mon feu, disant librement nos sentimens sur nous et sur les autres. En vérité, monsieur, j'ai aussi envie de vous revoir ici, que de voir ma fortune changée : elle m'est favorable en de certaines choses, mais si terrible sur l'article du bien, qu'il faut que vous ayez la honte de savoir que votre amie court risque d'être la plus gueuse demoiselle du royaume. Cependant je ne suis pas de celles qui croient que le mal qu'elles souffrent est le plus grand de tous ; car je pense avec la modération que j'ai, qu'il en est de plus piquans.

Digitized by Google

## LETTRE IX.

*Paris, ce 6 mars 1671.*

Vous êtes bien généreux, monsieur, de ne point faire de différence entre vos amis malheureux et ceux qui ne le sont pas. Pour vous dire la vérité, il y a présentement tant d'honnêtes gens qui n'ont pas de bonne fortune, que vous ne me discerneriez pas dans la foule, et d'autant plus que sans vanité je suis une misérable d'assez bon air, et que je crains plus la pauvreté que je ne la souffre. Je vois bonne compagnie, et je puis dire, sans m'en estimer davantage, que je passe ma vie avec ce qu'il y a de meilleur. J'ai beaucoup d'apparence d'amis et d'amies ; car en vérité, monsieur, l'on n'en a guères: mais il n'importe, j'ai l'âme douce, j'aime tout de l'amitié jusqu'à l'apparence ; et je dirois volontiers sur ce sujet, ce qui est dans Astrée sur un autre :

Privé de mon vrai bien, ce faux bien me soulage.

Digitized by Google

Cependant je vous avoue que cela est bien incommode, de faire toujours le change des Indiens avec ses amis, de leur donner de bon or et de ne recevoir que du verre. Je suis toujours la dupe; car, sans vanité, j'ai le cœur bien fait, et je pourrois dire de moi en amitié, ce qu'une certaine dame disoit dernièrement d'elle en galanterie, qu'elle étoit une des meilleures fortunes de France; car je soutiens que, quoiqu'on soit mal dans ses affaires, quand on a bien envie de faire plaisir, on vient à bout d'en trouver l'occasion.

Notre ami le duc me vient d'écrire une lettre si tendre et si pleine d'offres généreuses, qu'il faut que je lui en fasse honneur en vous le disant. Il est bien rare de trouver à présent de tels amis.

Madame de Mazarin (1) s'en est encore

(1) Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, nièce du cardinal, fut mariée en 1661, à de la Porte de la Meilleraie; son mariage ne fut point heureux; elle quitta son mari, et passa en Angleterre, où elle mourut.

Digitized by Google

allée cette fois plus follement et plus hardiment que les autres. Quand les cervelles, de nous autres femmes, se démontent, en vérité cela ne se raccommode jamais. Dieu m'en veuille bien garder, car il ne se faut assurer de rien; et comme vous dites si bien, il est de l'amour comme de la petite vérole, qui tue d'ordinaire quand elle prend tard. Mademoiselle de Vandy m'a promis de m'enfermer, si elle m'en voit jamais malade. Adieu, monsieur. Madame de Montmorency vient de venir ici : on lui a dit que je n'y étois pas, et cela parce que je vous écrivois. J'en suis bien fâchée, car je l'aime fort, et c'est une très-bonne femme.

## LETTRE X.

*Paris, ce* 15 *avril* 1671.

Je ne sais par quel malheur nous recevons vos lettres si tard, monsieur. Je vous suis bien obligée de trouver que j'écris

Digitized by Google

j'écris moins mal qu'à l'ordinaire : cela vient de la bonté que vous avez pour moi : car pour de l'esprit, je n'en ai pas davantage, et je ne travaille pas même à en avoir. C'est une marchandise de contrebande ici ; plus on en a, et tant pis c'est : en vérité cela nuit plus qu'il ne sert. Pour l'amitié, monsieur, dont vous me louez de si bien parler, quand vous voudrez, nous en ferons de grands chapitres ; mon cœur m'en fera bien parler, sans que mon esprit s'en mêle. Il est vrai que j'y sais tant de choses que personne ne connoît en ce pays-ci, que je suis assurée de surprendre tout le monde, si je m'explique de la manière dont je suis capable d'aimer mes amis : mais je ne trouve que des profanes en mon chemin à qui je n'en daigne parler. Notre ami le duc de S.-Aignan est parti pour son gouvernement, et de là il ira joindre le roi à Dunkerque. En parlant, j'ai encore reçu de nouvelles marques de sa générosité et de son amitié. Je

suis aussi opiniâtre que vous sur le jugement des quitteries. J'en vois tant ici, que je puis vous assurer que personne ne les fait si honnêtement que le **. Avez-vous oublié qu'elles sont toujours suivies et accompagnées de mépris et d'outrages, et que les quitteurs et les quitteuses ne laissent point leur amitié à la place de leur amour, ce qui seroit toujours quelque consolation? J'en sais des abandonnées qui ne voudroient que cela et qui ne le sauroient avoir. Pourquoi donc, monsieur, ne louerez-vous pas ceux ou celles qui, ne voulant plus avoir d'amour, laissent à sa place honnêtement des bienfaits, de l'assiduité, des soins et de l'amitié? Vous êtes injuste sur cela, je ne puis m'empêcher de vous le dire. Pour les alarmes que vous me voulez donner sur les foiblesses que l'amour fait faire cette année, je n'en ai pas peur; la constellation n'est que pour les princesses. Et pour ce que vous me mandez, que si le mal me prenoit,

Digitized by Google

j'étranglerois mademoiselle de Vandy si elle vouloit m'enfermer ; elle dit que cela est vrai, qu'elle ne s'y hazarderoit point aussi, et qu'elle me laisseroit courir les rues. C'est pourquoi je prendrai toutes les précautions imaginables pour me garantir de cette peste, puisque je serois si mal assistée. Certainement, je suis fort aise de n'être point folle, et je me console de n'être plus jeune. Plus je connois notre amie, madame de Montmorency(1), et plus je l'aime: il n'y a pas une meilleure amie ; elle est d'un fort bon commerce et très-agréable, et avec tout son enjouement elle est fort solide. Je l'aime de tout mon cœur, et je lui ai même beaucoup d'obligation. Vous lui en avez aussi, monsieur, et vous lui devez bien de l'amitié. Adieu, monsieur.

(1) Voyez ses Lettres qui se trouvent dans le volume précedent.

Digitized by Google

## LETTRE XI.

*Paris, ce 17 mai 1670.*

Je m'ennuyois fort, monsieur, de ne point recevoir de vos lettres; c'est un bien à quoi vous m'avez accoutumée, et dont j'aurois présentement bien de la peine à me passer. Je vous suis obligée de savoir gré à notre ami le duc de St-Aignan, de l'amitié qu'il me témoigne. Je vous réponds qu'il en a pour vous aussi: mais il a une manière qui fait de la peine, c'est que les choses qu'il ne peut faire, au lieu de dire pourquoi, il ne répond point. Au reste, monsieur, vous vous moquez bien de moi, de me flatter sur mon esprit. Je fais fort mal mes affaires; je suis la dupe de presque tous ceux qui me veulent tromper; jugez après cela s'il est raisonnable à vous de m'aller écrire que j'ai de l'esprit. Non,

Digitized by Google

monsieur, je vous le dis sans fausse humilité : je n'ai qu'un bon cœur et beaucoup de connoissance du monde à mes dépens. Si je pouvois entendre ce que le comte de Guiche m'en écrit, je crois que je saurois qu'il est mal satisfait de toute la cour ; mais comme il n'écrit pas si nettement que vous, et que pour tout dire, il est fort obscur dans ses lettres, je n'oserois assurer ce qu'il veut dire. Cet entortillement d'esprit paroissoit-il en sa conversation ? car je ne le connois qu'en lettres. A propos de lui, mademoiselle de M**. m'a écrit ce matin une grande lettre d'amitié ; il y a trois ans que je n'en avois reçu. Mes amis qui m'ont laissée, reviennent à moi quand ils veulent ; ils sont toujours les bien-venus. Elle se fait dévote ; elle est toujours fort amie du maréchal de Grammont. Je ne comprends pas ce qui fait un si grand attachement entre ces deux personnes. Enfin, il est constant qu'elle a eu de la cour trente-cinq mille écus, à compter

Digitized by Google

les vingt-cinq mille que M***. lui donna un peu avant que de mourir. Après tout, c'est avoir du savoir-faire. Pour moi je ne l'ai jamais trouvée méchante , elle n'est qu'un peu légère. Madame de Montmorency , assurément , a le cœur très-bon , et même très-grand et très-noble ; elle est de fort bon commerce avec ses amis , et enfin c'est une très-agréable amie ; cependant sa fortune est très-déplorable, et sur cela je hais fort madame de Nemours : car enfin , pourquoi n'adoucir pas la fortune de madame de Montmorency, si elle ne la change? Elle est environnée de la plus détestable compagnie du royaume ; et elle fait plus pour tous ces gens-là que pour une première amie de ce mérite et de cette persévérance. Il y a dans ce procédé-là , à mon gré , un déréglement de cervelle insupportable. Sa pauvre amie s'en loue éternellement, et ne veut pas qu'on la blâme de son peu d'amitié pour elle : mais au fond elle a de l'esprit et de la

Digitized by Google

sensibilité, et je jurerois que cela lui fait une plaie au cœur très-douloureuse. Si vous saviez avec quelles bourgeoises madame de Nemours passe sa vie, vous seriez épouvanté; car enfin elle a de l'esprit, de la délicatesse et de la pénétration. Madame de Monglas n'est pas si heureuse aussi qu'elle le mérite, quoi que vous en vouliez dire. Dernièrement je fus à l'Opéra avec elle; elle me fit pitié; je lui trouvai une santé toute détruite, et même contre son tempérament une humeur fort sombre. Vous croyez la haïr et vous l'aimez. Seigneur Dieu! si j'étois assez folle pour m'entêter de quelqu'un, je ne demanderois, sinon qu'il m'aimât autant dans sa tendresse, que vous aimez madame de Monglas dans votre colère. On ne parle point tant de ce qu'on n'aime pas. Adieu, monsieur; personne assurément n'est plus votre servante que moi.

Digitized by Google

## LETTRE XII.

*Paris, ce 25 mai* 1671.

Je vous écris dès que je le puis, monsieur; car j'ai eu douze jours de fièvre continue avec des douleurs de tête à perdre la raison. Dès que j'eus reçu votre lettre pour monsieur le duc de Saint-Aignan, je la lui envoyai. Je n'ai point eu de ses nouvelles il y a long-temps. Je sais comment il le faut réveiller quand il dort: c'est un très-bon homme, et qui fait tout le bien qu'il peut avec plaisir. Il y a quinze jours que je suis seule, c'est ce qui fait que je ne sais rien. Je suis si sotte quand je suis malade, que je suis assez aise de ne voir personne. Que dites-vous de mademoiselle d'Armantière et de sa terrible affliction à la mort de l'abbé de F*? Pour moi, je lui en sais bon gré, soit ami, soit amant; car enfin, quand on a bien voulu se coiffer d'un de ceux-ci,

Digitized by Google

qu'il est fidèle et qu'on le perd, on fait une grande perte. Ne trouvez-vous pas que c'est une affaire bien grave pour madame de R ** que d'être veuve les trois premiers mois ? Après cela elle s'accommodera de cette qualité ; car il n'y a pas au monde une condition plus libre ; et tout de bon la facilité qu'on auroit à mal faire fait qu'on n'en a point d'envie. Adieu, monsieur le comte ; la tête me tourne ; et si je ne vous estimois fort, et qu'il ne m'ennuyât de n'avoir point de vos lettres, qui me sont devenues un bien nécessaire, je ne pourrois assurément pas écrire. Hélas! monsieur, encore un rondeau ! Faites-le plutôt contre moi que de n'en point faire ; car, après la déclaration que vous m'avez faite que vous ne travailleriez point que sur un certain chapitre, je n'oserois vous rien demander, à moins que de me livrer moi-même pour vous servir de matière.

## LETTRE XIII.

*Paris*, ce 9 *juin* 1671.

Je vais suivre vos conseils, monsieur, et me donner au cœur joie de vous écrire souvent, pourvu que vous me répondiez de même; ce sera l'échange de l'Indien, je vous donnerai du fer, et vous me rendrez de l'or; mais, ce qu'il y aura de bon pour moi en ce commerce, c'est que j'en serai plus riche, et que vous n'en serez pas plus pauvre. Au reste, monsieur, si ce que l'on me dit hier est vrai, voici la guerre. Je vis hier monsieur de*** à qui on a mandé qu'on disoit que le roi étoit d'accord avec l'Angleterre pour établir le prince d'Orange souverain des Provinces-Unies. Je ne crois pas cela; mais si le cas arrivoit, messieurs les héros vous auriez votre compte; c'est-à-dire que nous aurions la guerre. Le petit ***, qui est en Lorraine, écrivit hier à son père qu'on les avoit commandés pour aller ils ne

savent où; qu'on leur avoit fait prendre du pain pour trois jours, et que leur première journée (qui étoit celle où il écrivoit), on leur avoit fait faire seize lieues. D'autres gens écrivent que Nuremberg est assiégée par l'évêque de Munster, et que nos troupes le vont joindre. Si tout cela est vrai, ne seroit-ce pas un moyen de vous revoir ici bientôt ? Un peu de temps nous éclaircira de toutes choses. Ce que vous dites des lettres du comte de Guiche est vrai, qu'il faudroit les traduire en françois pour les rendre intelligibles. Il écrit bien mieux à la *** qu'à moi. Je crois que c'est qu'il ne songe pas tant à lui bien écrire.

## LETTRE XIV.

*Paris, ce 26 juin 1671.*

JE vais faire copier votre lettre sur l'Espérance, pour la répandre parmi mes amis connoisseurs. Il y a une certaine facilité et un tour naturel et d'honnête

homme dans cette lettre, sans lesquels les meilleures choses ne sont point belles. Je connois assurément la beauté de vos lettres et les grâces de vos vers, et je ne me défends pas d'un peu de bon goût. Un bel esprit de la ville, qui est un homme de cinquante ans, me donna hier les vers que je vous envoie ; je les ai trouvés dignes de votre approbation. Mandez-moi si je me suis trompée. La demoiselle est une fille de dix-huit ans, qui demeure dans mon quartier, et dont je ne connois pourtant que la beauté. Vous n'aurez aujourd'hui de moi que cela, monsieur, encore est-ce à condition que vous m'enverrez aussi quelque chose de vous. Mais ne sauriez-vous changer de sujet ? Ne vous ennuyez-vous point de faire toujours le même thême en cent façons ? Egayez-vous sur d'autres matières : la pitié que me donne votre infidelle vous fait perdre à mon égard une partie du mérite de vos vers, et c'est un grand dommage.

Digitized by Google

## LETTRE XV.

*Paris, ce 27 juin 1671.*

J'ai un livre à vous envoyer de la part du Père Rapin, que vous ne connoissez point. C'est une des premières têtes d'entr'eux, et qui a beaucoup de crédit. Vous jugez bien que les amis qu'il a, à connoître le monde comme vous le connoissez, lui donnent mille autres amis de qualité. Je lui ai montré une fois une lettre de vous; une marque qu'il a du bon goût, c'est qu'il en a été charmé. Enfin il meurt d'envie d'être en commerce avec vous et en amitié: ainsi, monsieur, je suis d'avis que vous receviez gracieusement son présent et que vous lui fassiez l'honneur de lui écrire. Je lui ai promis de vous mander quel homme il est, et je lui tiendrai parole à la fin de cette lettre. Mais, monsieur, vous ne méritez pas que je vous écrive si amiablement;

Digitized by Google

et quand j'ai commencé ma lettre, j'avois oublié que j'étois en colère contre vous. Comment, monsieur, me dire que je suis bien-aise d'être veuve; moi qui trois ans durant ai pensé mourir de douleur d'avoir perdu un fort bon homme, qui étoit de mes amis comme s'il n'eût pas été mon mari; qui ne m'a jamais contrariée un moment, qui m'a toujours louée, toujours estimée, toujours bien traitée, et qui me déchargeoit tout au moins de la moitié du mal que j'ai à cette heure, à souffrir ma mauvaise fortune toute seule? Sachez, s'il vous plaît, monsieur, que quand je parle des sentimens ordinaires des femmes, je ne m'y comprends point: si j'ose le dire, je me trouve toujours fort au-dessus d'elles, et je vis d'une manière où la liberté ne me sert de rien; la société d'un honnête homme m'étoit plus douce. Faites-moi donc toutes les réparations que vous me devez. Le dernier rondeau que vous m'avez envoyé, est, n'en déplaise à Clé-

ment Marot, plus agréable qu'aucun qu'il ait fait. Enfin, on ne vous sauroit savoir mauvais gré de tout ce que vous dites en vers ; et on a besoin de toutes ses forces pour vous gronder quelquefois de ce que vous dites en prose. Il y a mille ans que je n'ai vu madame de M** : je la rencontrai l'autre jour, il me sembloit qu'elle me grondoit ; mais ce sont de petits nuages qui se dissipent. Je pardonne à mes amis tout ce qui vient de leur humeur ; et pourvu que le cœur aille bien, le reste va comme il peut.

Mais reparlons du Père Rapin, qui est l'ami que je vous veux donner, monsieur. Il a une physionomie qui découvre une partie de sa bonté et de sa douceur. Dans ses manières et dans son procédé il n'y a rien d'affecté, comme ont la plupart de ceux qui portent un habit de religieux : il se contente de garder les bienséances, et d'avoir la sagesse qui convient à un homme de son âge et de sa profession. Il est, non seulement mora-

Digitized by Google

lement bon, il a une grande piété : sa dévotion lui fait faire mille bonnes choses pour lui ; mais à l'égard du prochain, elle ne le rend point un persécuteur de ceux qui ont des défauts : car il est tellement persuadé que le retour du mal au bien doit venir de la grâce de Dieu, qu'il aime mieux prier pour les pécheurs, que de s'amuser à leur faire des remontrances, quand il voit qu'elles ne serviroient qu'à leur aigrir l'esprit. L'on ne voit donc de sa dévotion, qu'autant qu'il en faut voir pour en être fort édifié, et pour connoître qu'un extrêmement honnête homme peut être extrêmement dévot. Il a une qualité dans l'esprit, qui, à mon gré, est la marque de l'avoir véritablement grand : c'est qu'il le hausse et qu'il le baisse tant qu'il lui plaît. Il est, à ce que disent tous les savans, un des plus savans hommes de son siècle. Cependant on peut dire de lui qu'il n'est pas un docteur tout cru ; mais sa science est si bien digérée, qu'il ne paroît dans

sa

Digitized by Google

sa conversation ordinaire que du bon sens et de la raison. On a, ce me semble, beaucoup d'obligation à un homme qui sait dire mille belles choses, d'en vouloir bien dire de communes, pour s'accommoder à la portée de ceux à qui il parle. Personne ne sait plus précisément que lui, parler à chacun de ce qu'il sait le mieux et de ce qui lui plaît davantage. Cela est admirable à un jésuite, de savoir si bien une chose, qui, à mon avis, est la plus grande science du monde. Il est aimé et recherché de ce qu'il y a de grand dans le royaume; cependant on ne lui voit nul entêtement pour les personnes de grande qualité et de grand esprit, ni aucun mépris pour les personnes de mérite au dessous de cela : il a la plus grande droiture et la plus grande équité qu'on puisse avoir; ni grandeur, ni faveur, ni rang, ni esprit, rien ne le peut séduire ni l'éblouir; c'est le meilleur homme qui vive, bienfaisant, officieux à tout le monde; mais



Digitized by Google

pour ses amis particuliers, sans aucun ménagement; ne voyant point de conséquences, et n'ayant point d'égards qui l'empêchent d'employer tout son crédit pour eux. Savez-vous bien, monsieur, qu'outre l'estime qu'il a pour vous, il a souhaité d'être de vos amis pour, dans la suite du temps, avoir lieu de vous servir; et qu'au travers de tout ce que vos ennemis content, il a pénétré que vous aviez de la bonté? Cependant c'est sur le prétexte de votre esprit qu'il vous envoie son livre, et qu'il vous supplie de le corriger, parce qu'il le fait réimprimer avec d'autres; et, ce qu'il y a de vrai et d'extraordinaire, c'est que je vous réponds que vos corrections, s'il en mérite, l'obligeront plus que vos louanges (chose peu ordinaire à un auteur). Il a fait depuis peu un autre livre; *de la Comparaison d'Aristote et de Platon.* Il vous l'enverra sitôt qu'il aura su votre sentiment de celui-ci. Cependant, si vous ne recevez bien l'ami que je veux vous

Digitized by Google

donner, et le livre qu'il vous envoie, je serai fort mécontente. Je vous plains, monsieur, d'avoir tant à lire; mais songez aussi que j'ai beaucoup écrit, et je vous assure que, si je n'étois votre servante, vous ne m'y attraperiez plus.

## LETTRE XVI.

*Paris, ce 5 juillet 1671.*

Il y a huit jours, monsieur, que je vous envoyai un livre du Père Rapin. Mandez-moi, s'il vous plaît, si vous l'avez reçu, et ne manquez pas de lui écrire pour l'en remercier : vous l'enchanterez; car c'est un homme qui a du goût pour les bonnes choses. Vous passez bien vîte sur le chapitre de votre or et de mon fer. Convenez-en de bonne foi, et dites comme feue madame de Choisi : J'ai de l'esprit; cela vous siéra aussi-bien qu'à elle. Nous attendons la cour samedi prochain; il me semble qu'il faut attendre

ce temps-là pour songer à vos affaires. Il y a long-temps que le comte de Guiche ne m'a écrit. Je ne crois pas que nous ayons jamais assez de commerce pour que je le puisse entendre. Pour la pauvre madame de ***, je la plains fort sur les emportemens de l'amant qu'elle a quitté. Une femme n'a-t-elle pas fait assez de grâces à un homme de l'aimer, pour devoir l'empêcher de perdre par ses discours une personne qui s'est presque perdue par tendresse pour lui ? Il ne faut jamais oublier un grand bienfait, et une belle âme doit être plus sensible aux bienfaits qu'aux outrages. Il me semble que les grandes grâces qu'on reçoit sont des chaînes qu'on ne doit jamais rompre. Vous me demanderez peut-être de quoi je me mêle de parler de ce que je ne connois pas ? Mais après tout, monsieur, on parle quelquefois la langue d'un pays où l'on a jamais été. Adieu, monsieur ; je meurs d'envie de vous revoir. Etes - vous bien changé d'humeur et de visage depuis

Digitized by Google

que vous n'êtes plus ici ? Pour moi, vous ne me reconnoîtrez pas. J'etois grasse, et je suis presque maigre ; j'étois fort rouge, il ne s'en faut guère que je ne sois pâle. Il ne m'est resté de tout ce que vous m'avez vu, que la mauvaise fortune et le chagrin, qui n'est que pour moi ; car je le cache assez bien à mes amis pour qu'il y en ait quelques-uns qui doutent si j'en ai, et j'ai une grande confiance et une grande amitié pour ceux à qui je me laisse voir triste. Adieu, encore une fois, monsieur ; je ne suis point agréable, comme il vous plaît de le dire très-flatteusement ; mais je suis très-fidelle et très-zélée pour mes amis. Vous pouvez compter que je suis et serai toujours cela pour vous ; et faites croire aux autres, pour m'en récompenser, que je suis très-charmante et très-agréable, si vous pouvez ; car vous autres gens d'esprit, vous imposez assez aisément quand vous voulez.

Digitized by Google

## LETTRE XVII.

*Paris, ce* 10 *août* 1671.

J'ai été bien long-temps sans vous écrire, monsieur. J'ai été à la campagne, où je n'ai songé qu'à endormir mon esprit; ainsi je n'avois garde de penser à vous; car je me connois, et je sais que rien ne me l'éveille tant. Il me semble que je n'écris pas assez bien pour écrire par articles, néanmoins je m'en vais essayer de suivre votre conseil. Vous me faites injustice de ne me passer que six mois de véritable douleur de la mort de feu monsieur de Scudéry. J'en ai encore; je vous le jure; et comme je ne fais rien de cette liberté que vous dites qui console d'avoir perdu un mari, et que je n'en veux rien faire, vous voyez bien que j'ai perdu une grande douceur en son amitié. Je ne sais plus que faire de mon

Digitized by Google

cœur, je n'ai point trouvé de véritable ami depuis sa mort; cependant je vous avoue que c'est la seule rose sans épines qu'il y ait en ce monde, que l'amitié. Je crois que vous ne connoissez point cela, vous autres; car j'ai ouï dire que ceux qui ont eu de l'attachement pour le frère, n'en ont jamais eu pour la sœur.

Je suis fort aise que vous soyez en santé, en joie et même en beauté; car à la description que vous me faites de vous, je juge que la chose est ainsi. Pour moi, il y a long-temps que je me suis donné le même avis que vous me donnez, de vivre avec le moins de chagrin qu'il me sera possible; et dans la vérité, pour être malheureuse quant au bien de la fortune, j'ai réglé mon rien d'une manière qui fait que ma pauvreté ne paroît à personne, et je me passe aisément de tout ce que je n'ai pas. Il n'y a que la disette d'amis qui me soit insupportable, car j'avois toutes les qualités propres à être une amie du premier ordre; cependant

Digitized by Google

tout cela ne me sert de rien, et je ne sais qui aimer. Il y a quantité d'une certaine sorte d'amis agréables qui amusent, mais ils n'ont que l'écorce. Pour peu qu'on approfondisse, on n'y trouveroit pas son compte : ainsi il faut s'accoutumer à ne vivre qu'en société ; car, pour en amitié, cela est presque impossible ; et je vous assure qu'à force de ne trouver des riens qui vaillent en son chemin, on devient rien qui vaille soi-même ; car le moyen de faire toujours bien à qui nous fait toujours mal ? J'estime fort monsieur l'évêque d'Autun ; je ne l'ai vu que deux fois chez mademoiselle de V**, il y a quatre ans ; il sait fort bien servir ses amis, il est fort agréable en conversation. Voilà, à mon avis, deux grandes parties ; car l'une montre la bonté du cœur, et l'autre la beauté de l'esprit. Je n'ai jamais lu les Mémoires de Bassompierre ; mais, avant de m'y embarquer, comme vous me le conseillez, je vous prie de me dire bien exactement le jugement

ment que vous en faites, car je m'en fierai bien à vous. Adieu, monsieur, je vous défie de trouver personne qui soit plus votre servante que moi, ni qui connoisse mieux ce que vous valez.

## LETTRE XVIII.

*Paris, ce 14 août 1671.*

JE parlai hier de vous, monsieur, à l'abbé de Choisy. Vous ne m'en avez rien écrit. Comment avez-vous pu faire un ami aussi agréable sans en parler? N'est-il pas vrai qu'il a l'esprit très-délicat et très-agréable, et que c'est un garçon fort poli?

Enfin nous aurons une MADAME; c'est la fille de l'électeur palatin, jeune et de beaucoup d'esprit. MONSIEUR ira à Metz l'épouser.

L'envie de vous écrire m'a fait commencer avec un mal de tête qui a si fort augmenté, qu'il me force à vous dire bonsoir.



Digitized by Google

## LETTRE XIX.

*Paris, ce 29 août 1671.*

Vous ne me persuaderez pas sur le chapitre de l'amitié, monsieur, et vous qui savez tant de choses mieux que moi, assurément ne savez pas tout ce que je sais sur ce chapitre. Ce n'est pas que je ne croie qu'une ou deux amies (car il en faut bien, cela peut remplacer une maîtresse dans le cœur d'un amant) ne soient plus agréablement aimées par lui que par un autre. Il est accoutumé à certains soins et à certaines manières polies et galantes, qui font en amitié des merveilles en apparence; mais enfin ce n'est rien du tout. Il peut bien être vrai ce que j'ai lu quelque part, que le meilleur ami devient aisément le plus tendre amant; mais il n'est pas vrai que vous autres messieurs les amans soyez propres à l'amitié solide, oui bien à l'agréable. Pour moi, qui ne

Digitized by Google

connois que l'amitié, je m'en suis fait une si grande idée, et je crois qu'elle engage à tant de choses, que je vous avoue de bonne foi ( n'en déplaise à notre ami le duc et à vous ) que je ne pense pas avoir d'amis de cette dernière façon. Je voudrois au reste pouvoir faire comme vous, tenir toujours la balance du maréchal de Grammont à la main ; mais je suis autrement faite. Quand je me suis laissé persuader aux beaux propos de mes faux amis, et que mon cœur qui est meilleur que le leur, s'est accoutumé à les aimer, je ne cesse pas, et je ne suis pas comme cela prête d'aimer et de haïr qui je veux ; mon cœur se mêle de toutes mes affaires, et j'ai des aversions et des inclinations dont je ne suis pas toujours la maîtresse.

Enfin cette fois-ci personne ne doute plus de la guerre, tout le monde prend de l'emploi. Je ne sais si vous ne devriez point songer plus fortement à votre retour dans cette conjoncture. Quoique je

Digitized by Google

sois la moindre de vos amis, comme je me trouve de la meilleure volonté, je m'offre à tout pour votre service.

## LETTRE XX.

*Paris, ce 19 septembre 1671.*

Je ne gagnerois rien à disputer plus long-temps sur l'amitié contre vous ; car avec la meilleure cause du monde, vous savez tant de choses pour la détruire, que j'aurois toujours tort ; cependant c'est tel et tel dont on se peut louer sur l'amitié ; mais c'est le genre humain dont en général on se peut plaindre. Il faut que je vous dise encore ces deux mots-là : Hé, seigneur Dieu, n'avez-vous point encore éprouvé que la plupart du monde quitte les malheureux ? J'ai donné votre lettre et vos remarques au père Rapin, sans que je les pusse voir ; car j'étois malade, et il partit le lendemain pour Basville, où il est avec monsieur le premier prési-

Digitized by Google

dent, dont, comme je vous ai mandé, il est l'ami intime. J'espère bien d'en avoir le plaisir à son retour. Madame de Monglas est partie pour la campagne. Ses maladies la détruisent fort. Les dames sont bien folles de s'accoutumer à la galanterie, car quand elles n'ont plus le visage propre à cela et que l'humeur y est encore, c'est un grand ridicule. On est belle si peu de temps, qu'on fait bien par prudence, quand ce ne seroit pas par modestie, de se mettre sur un pied où l'on puisse vivre agréablement dans le monde sans que cela y entre. Cependant, si l'on en croit l'abbé de Cérisy (1);

Chacun doit deux tributs, sa franchise et sa vie.
Mais le temps de payer est dans la main du sort,
Et l'amour a son heure aussi-bien que la mort.

Encore si chaque dame ne payoit qu'un tribut; mais nous n'en voyons

---

(1) Habert de Cerisy, de l'Académie française, mort à Paris en 1655. On a de lui plusieurs poésies galantes et chrétiennes.

Digitized by Google

guères qui en demeurent là. En vérité notre sexe est bien foible, et les femmes qui ont un peu de beauté et beaucoup de modestie, méritent, ce me semble, de grandes louanges quand elles sont à la cour. Car pour dans les provinces, la vertu ne leur coute guères. Je ne vous demande pas si vous y avez trouvé des écueils, car vous êtes toujours trop en colère contre madame de Monglas, pour que je ne voie bien que rien ne vous a encore touché le cœur.

J'attends votre lettre au roi avec impatience. Vous n'êtes pas malheureux de trouver à point nommé ce qu'il y a d'honnêtes gens pour vous rendre ce service. Pour moi qui vois la cour de près, j'en vois tant trembler dès qu'il faut approcher le roi, et lui donner une lettre d'un ami malheureux, que je trouve que vous ne l'êtes pas tout-à-fait d'avoir des amis plus fermes. Si monsieur le duc de St.-Aignan étoit ici, il le feroit assurément; mais il est à la campagne

Digitized by Google

pour jusques après la St.-Martin. Vous avez raison de me désirer en faveur, je vous servirois assurément.

## LETTRE XXI.

*Paris, ce 4 janvier 1672.*

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, monsieur, j'ai eu une pleurésie dont j'ai cru mourir; je ne me serois pas trouvée trop malheureuse de le faire, car je passe la vie assez désagréablement. Au reste, monsieur, je vous dirai, moi qui viens des portes du trépas, qu'en cet état-là les pensées de l'éternité sont terribles, et la vie et le monde paroissent bien peu de chose. Cependant me voilà guérie; il faut encore songer à vivre, et vous souhaiter cette année-ci plus heureuse que l'autre. Le roi ne fait point le voyage de Champagne, et l'on croit fort la paix, malgré notre grand armement. Tout le

monde craint sa Majesté ; quand il est question de dégaîner, on lui donne tout ce qu'il demande. Adieu, monsieur, faites-moi toujours l'honneur de m'aimer. Personne, si j'ose m'en vanter, ne le mérite comme moi, et n'est plus zélée pour vos intérêts assurément.

## LETTRE XXII.

*Paris, ce 9 janvier 1672.*

Je vous assure que je n'ai pas plus d'argent que j'en avois, et s'il vous a paru plus de gaîté dans ma lettre qu'à l'ordinaire, elle ne venoit pas de mon abondance, elle venoit assurément de ce que j'avois reçu deux lettres de vous, monsieur, toutes pleines d'amitié, à quoi je suis fort sensible ; car enfin je crois de votre tendresse et de votre personne tout ce que vous m'en dites, et il est vrai que votre physionomie ne vous dément point ; assurément vous êtes né avec de la bonté.

J'entends fort bien ce que vous me dites de la malice que vous avez acquise pour vous parer de celle du monde, et il ne s'en faut rien qu'il ne me fasse maligne aussi, moi qui suis née la meilleure femme qui vive. L'abbé de Choisy a justement fait comme vous dites; il m'a dit, pour me satisfaire, ce qu'il connoissoit que je voyois bien. Il y a deux mois que je ne l'ai vu; mais l'amitié n'a rien à dire quand l'amour parle, et je pardonne tout aux amans et aux gens des Petites-Maisons. Madame de *** ne se console point de la mort de ***. Je trouve cela honnête, quand on a aimé les gens pendant leur vie, de les regretter après leur mort; les amis du tombeau ne scandalisent point.

Digitized by Google

## LETTRE XXIII.

*Paris, ce 14 avril 1672.*

J'ai été, ces jours passés, retirée avec mademoiselle de Portes. Ne vous semble-t-il pas que je me faufile avec des gens dévots autant que je puis? C'est, en vérité, que je les trouve plus heureux et à la vie et à la mort, et que je voudrois bien attraper l'état où je les vois. C'est un vrai métier de malheureuse que celui de dévote; non seulement il console des chagrins, mais il en fait des plaisirs. Je n'ai pourtant pas la force de le prendre; d'ailleurs les feintes ne sont pas de mon goût; la vérité se découvre enfin, et l'on devient comme madame de G**, chose horrible selon moi. Notre ami le duc de St.-Aignan vint hier me voir; il me parla de vous avec beaucoup d'amitié; mais cependant nous ne pûmes avoir nuls propos particuliers, car la maréchale d'Humières et madame de Hau-

Digitized by Google

terive étoient chez moi, qui ne s'en alloient point: ainsi nous ne parlâmes de vous qu'à la dérobée. Connoissez-vous madame de C** ? Pour moi, je la connois beaucoup ; c'est, à mon gré, un médiocre génie : le fard l'a gâtée ; elle a les dents qui puent aux yeux avant que d'empoisonner le nez ; elle est devenue fort grosse, et sur le tout une humeur coquette, un ramas de toute sorte de gens à son parloir, trois ou quatre amans, dont monsieur de N** est le plus apparent, tout fou qu'il est ; trois ou quatre étrangers, quelques chanteurs, voilà par qui la dame est encensée. Les dames sont bien folles d'être coquettes ; encore celles qui ont une passion, j'en ai pitié ; car je crois que cela n'est pas volontaire, et qu'une personne qui a un peu de raison, de quelque sexe qu'elle soit, n'aime jamais que malgré elle. On a fait un petit roman, intitulé *les Exilés*, qui est très-joli. Il y a un endroit qui dit qu'une grande haine, qui succède à un grand

amour, marque encore de l'amour caché ; cela m'a fait souvenir de vous. C'est un amant qui dit à sa maîtresse qu'il la prie de ne haïr pas tant un homme qu'elle avoit aimé avant lui, et il lui en dit cette raison-là. Voyez ce petit roman ; rien n'est plus joli ; il est de mademoiselle Desjardins. Adieu ; je commence fort à m'accoutumer à votre amitié, et, qui plus est, je commence à y croire ; car je suis une vraie femme à n'en pas promettre, à moins qu'on en eût.

## LETTRE XXIV.

*Paris, ce 29 avril 1672.*

N'AYEZ pas peur, monsieur, que je devienne trop sainte ; je crains bien plus de ne la devenir jamais assez. Savez-vous bien que mes amies les saintes sont de meilleure compagnie que tout ce qu'il y a dans le monde ? Vous trouveriez presque toutes les femmes d'aujourd'hui

Digitized by Google

très-sottes; elles ne savent pas dire deux mots; et quand les messieurs sont las de conter fleurette, il faut qu'ils plantent là les belles; et, attendu que la société est un plaisir, ils le cherchent avec nous; car, encore une fois, toutes les femmes de la cour sont des oisons, j'entends les nouvelles-venues. Mais, pour revenir à moi, monsieur, quand je quitterois le monde, je ne quitterois pas mes amis, et, comme vous êtes un des plus considérables, et le plus agréable que j'aie, je vous conserverai avec soin. Je savois bien que vous aviez écrit au roi; mais je ne sais pas ce qu'il a répondu au duc de Noailles (1); vous me ferez plaisir de me l'apprendre. L'on ne parle que de l'affaire des maréchaux. Vous m'écrivez si

---

(1) Aimé-Jules de Noailles, né en 1650, fut fait maréchal de France en 1693; il mourut à Versailles le 20 octobre 1708, il se distingua par la réunion des qualités qui forment l'homme d'esprit et le général.

Digitized by Google

flatteusement et si obligeamment sur votre amitié, que, ne voulant pas vous en dire moins, je n'ose presque pas répondre à cet article-là. Cependant, dans l'amitié, il n'est pas question de sexe; et je serois fort fâchée de recevoir plus de marques de la vôtre que vous n'en recevriez de la mienne. Voilà un privilége de nous autres dames pas belles, et il faut avouer que c'est peut-être le seul. Nous disons en tendresse tout ce qui nous plaît, sans que cela scandalise.

## LETTRE XXV.

*Paris, ce 24 juillet 1672.*

Je crois certainement que vous n'êtes pas pour madame de Monglas comme vous étiez autrefois, monsieur; mais je pense aussi que vous n'êtes pas pour elle comme vous seriez pour une autre que vous n'auriez pas tant aimée. Pour moi, en pareille occasion, je ne tâcherois qu'à

me donner de l'indifférence pour la personne de qui je me plaindrois, en sorte que je ne la distinguasse pas dans la foule. Mais, à vous dire le vrai, si cela n'est pas impossible, il est très-difficile, et les grandes impressions du cœur sont ineffaçables. On attend le roi et Monsieur avant le 15 d'août. Dès que Crève-Cœur et Bommel seront pris, ils partiront. Pour les troupes, elles demeurent. Tout le monde croit la paix des Hollandais faite, et que le roi d'Angleterre fera la guerre au roi d'Espagne avec nos troupes. Vous ne sauriez imaginer combien la plupart de tout ce qui nous suit, et qui vient en homme ou femme, est sot. En vérité, on ne le peut souffrir, et je vous défie, quand vous reviendrez à la cour, de pouvoir aimer une jeune femme. Vous dites que vous m'aimez fort. Savez-vous bien, monsieur, que, si vous avez quelque chose de plus agréable à faire, au moins n'avez-vous rien de meilleur et de plus sûr ? Je ne vois personne ici à votre

égard qui me vaille. Je suis la première personne pour l'amitié. Comme je n'ai jamais fait que cela, j'en ai fait mon capital, et peu de femmes y savent autant que moi. N'est-ce pas un grand avantage en ce monde, que d'avoir quelqu'un qu'on ne sauroit perdre ? Pour vous, monsieur, ne vous en déplaise, vous seriez toujours tout prêt de vous en aller à la première occasion; il m'en faudroit cent à moi, pour me résoudre à quitter ce que l'estime et l'amitié m'auroient fait prendre.

## LETTRE XXVI.

*Paris, ce 12 août 1672.*

Si j'avois su écrire de la main gauche, monsieur, vous n'auriez pas été si longtemps sans recevoir de mes lettres. J'ai eu un grand rhumatisme à la main droite, dont je ne suis pas encore bien guérie; mais je vais essayer de m'en servir pour vous entretenir.

Monsieur

Digitized by Google

Monsieur votre fils m'a fait l'honneur de me venir voir : j'en ai fort bonne opinion ; il est très-joli, il a un tour agréable dans l'esprit. Mais le moyen qu'il fût fils d'un tel père, et qu'il ne fût pas un honnête homme ? Puisque nous sommes sur le chapitre des enfans, je vous avouerai ingénuement que je suis un peu folle du mien ; sa figure plaît et assurément il a de l'esprit ; il n'a encore que quatorze ans. Je ne me repens pas de l'avoir souvent envoyé au Louvre dès son enfance ; vous ne sauriez croire combien cela leur avance l'esprit, et même combien cela donne bon air à leur petite personne. J'ai fait mon fils d'église ; je prétends en faire un prélat. Que faire autre chose, quand on est né avec quelque qualité sans bien ? Et, entre nous, je suis ravie, dans cette vue, que ma cour soit un peu ecclésiastique ; j'ai pourtant, sans vanité, des amis de toutes les couleurs.

L'on ne dit présentement aucunes nou-

velles. La Seine est tout comme elle étoit avant le départ du roi.

Tréville (1) n'a point fait la campagne, et, à mon avis, il a bien fait. Quand on a fait de si grands pas du côté de Dieu, il ne faut plus, ce me semble, en faire pour le monde. Je ne le vois plus du tout.

Mademoiselle de Vandy est guérie. Nous sommes éternellement ensemble, elle, mademoiselle Desportes et moi. Je vous assure que je me trouve délicieusement avec ces deux béates. Il n'y a point de coquettes à la cour de si bonne compagnie qu'elles.

---

(1) Henry-Joseph de Peyre, comte de Tréville, fut élevé avec Louis XIV; il devint cornette, et servit en Candie sous Coligny. Il fut si frappé de la mort d'Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, frère du roi, arrivée le 10 juin 1670, qu'il en quitta le monde. Il mourut à Paris, le 13 août 1708, âgé de 67 ans.

Digitized by Google

## LETTRE XXVII.

*Paris, ce 14 septembre* 1672.

Quelque bon et quelque brave que soit votre cœur, je ne lui conseille pas, monsieur, de rien disputer au mien; car assurément je l'emporterois, et j'en sais plus en amitié que vous n'en avez su jamais en amour. Quand vous voudrez me dire ce que vous pensez sur le chapitre de la tendresse (car l'amitié a la sienne aussi-bien que l'amour), nous verrons un peu à qui le cœur en a plus appris, de vous ou de moi : il faudra tout chercher en nous-mêmes; car, dans le siècle où nous sommes, l'exemple ne nous a guère instruits assurément. Je ne me plains pas de votre amitié; mais ne sauriez-vous endurer que je loue la mienne? Nous verrons quelque jour laquelle est de la meilleure trempe. Cependant je suis ra-

Digitized by Google

vie de m'être fait dire par un aussi honnête homme que vous, qu'il m'aime. Je croirois bien que vous êtes galant en Bourgogne ; mais je voudrois bien savoir le nom de la belle dont vous me faites mystère. Après tout, les aimeriez-vous si belles ? Ne les aimeriez-vous point mieux bonnes, spirituelles et agréables ? Je penserois bien qu'il faut un peu de beauté pour faire le marché ; mais c'est le mérite, l'esprit, l'humeur égale et agréable qui l'entretient, et qui fait durer la galanterie aussi-bien que l'amitié ; du moins j'imagine que cela est ainsi. J'ai ouï dire aux hommes que, quand ils sont une fois engagés, ils s'accoutument si fort à la beauté et à la laideur de la dame en trois mois, que les yeux ne se mêlent plus de rien, et qu'ils ne se servent plus que de leur cœur et de leur esprit. Il est vrai que je ne suis pas coquette ; mais il ne l'est pas que j'aimasse mieux un bénéfice qu'un cœur ; car il en est de si bons, que je les préfé-

rerois à l'abbaye de Saint-Denis. Je suis la femme de France la moins intéressée; il y paroît à ma fortune. Avec tout cela, à vous parler confidemment, je suis bien lasse d'elle, et je vois bien que j'ai là une sotte maxime de préférer ce qui regarde l'amitié à ce qui regarde la fortune. Ce que vous a promis le roi de Pologne n'est pas mauvais; je le connois un peu ce roi-là, et, quand il sera ici, je l'irai voir, et je lui parlerai de vous. Mademoiselle de Vandy est aussi de ses amies. Quand il vous a dit qu'il ne pensoit pas à madame la Palatine, cela n'y fait rien. Que sait-il le pauvre homme à quoi il pense? Ne veut-il pas ce qu'on lui fait vouloir? Au reste, la honte me prend de vous avoir demandé des truffes, moi qui ne me soucie presque point de tout ce qui se mange: cela est plus vilain qu'à une autre; mais vous saurez que mesdames de ***, qui se trouvèrent l'autre jour chez moi, comme je recevois une de vos lettres, me con-

Digitized by Google

damnèrent à vous faire cette proposition. Je dis condamnèrent ; car je n'aime pas à donner de la peine à mes amis, et je suis fort fâchée de celle que je vous donne en cette rencontre. On dit qu'on a envoyé ordre à monsieur de Turenne de combattre, s'il en trouve l'occasion.

## LETTRE XXVIII.

*Paris, ce 24 septembre 1672.*

Monsieur l'abbé de Choisi (1) vient de sortir de ma chambre ; il revient du voyage avec le cardinal de Bouillon. Il part demain pour aller en Bourgogne. Il vous ira voir, monsieur, et vous demander pardon d'avoir tout d'un coup cessé de vous écrire depuis un an. Il faut

(1) François Timoléon de Choisi, de l'Académie Française, naquit à Paris en 1644, et y mourut le 2 octobre 1724 ; il fut envoyé en ambassade auprès du roi de Siam pour tâcher de le convertir.

Digitized by Google

pardonner l'irrégularité aux jeunes gens qui ont deux passions aussi tyranniques que les siennes, le jeu et l'amour; cependant je vous assure qu'il a de la bonté et des amis. Je suis quelquefois six mois sans le voir. Je lui pardonne tout cela, et vous conseille d'en faire de même. Il a, comme je viens de vous dire, beaucoup d'amis; et, quand il se met à servir, il sert bien; et je serois assez aise que vous fussiez ensemble de manière que je me le pusse associer cet hiver pour vous servir.

## LETTRE XXIX.

*Paris, ce* 12 *octobre* 1672.

Je n'ai jamais été plus aise que ce matin, monsieur, car j'ai reçu trois de vos lettres à-la-fois; ce qui est pour moi un plaisir infini, non seulement parce qu'elles me sont une marque de l'honneur que vous me faites de votre amitié,

Digitized by Google

mais parce que rien n'est plus délicieux pour moi que vos lettres. Votre esprit est le charme du mien ; et si vous saviez combien tout ce que vous écrivez est différent de tout ce que les gens de la cour les plus merveilleux disent et écrivent, vous verriez bien que j'ai grande raison de vous estimer. Tout ce que vous avez laissé ici ne vous vaut pas, il y a bien à dire. On me vient de dire que le roi de Pologne est tombé en apoplexie sur la nouvelle de la prise de Kaminiec par les Turcs. J'avoue que je ne le croyois pas si sensible ; j'aurois regret de sa mort, c'est un bon homme. Notre ami l'abbé de Choisi a eu raison d'être honteux de vous avoir oublié, et vous devez lui pardonner. Ce n'étoit pas un péché de malice que le sien. Il n'y a, ce me semble, que l'amour et une très-grande amitié, qui aient droit de prétendre une grande régularité. Son frère B***. est mort : il a été tué par des paysans, retournant du quartier de monsieur de Turenne

Turenne à son quartier. Voilà une succession qui lui vient. Votre madame Bossuet a de la réputation ici ; n'est-ce pas la belle-sœur de monsieur de Condom ? La reine a la fièvre-quarte, et madame est grosse. Nous avons accepté la médiation du roi de Suède. Le comte de Tot est ici pour cela. Il dit hier à Delbène qui me l'a dit, qu'il croyoit qu'on s'assembleroit à Calais pour traiter. Il me semble que voici une lettre qui n'est remplie que de nouvelles : je le sens bien ; mais comme j'ai toujours beaucoup d'amitié pour vous, je mérite bien que vous enduriez ma méchante narration.

## LETTRE XXX.

*Paris, ce 8 décembre 1672.*

Vous êtes bien indulgent sur le sujet de madame de M*** ; car je lui pardonne aussi peu un amour qu'un dessein. Ces



Digitized by Google

passions violentes qui tyrannisent le cœur et font oublier le devoir, sont pardonnables aux personnes qui n'ont pas le cœur usé de mille coquetteries; mais entre nous, de la plupart des femmes de la cour, il n'y en a pas une en état d'avoir une grande passion. Il faut de la vertu pour être capable de ces grands attachemens-là. Quoique vous prétendiez ne me point offenser, en me disant que j'entends fort bien la langue de la galanterie, je ne laisse pas d'être offensée, et je ne pense pas vous avoir assez bien écrit en cette langue, pour que vous deviez croire que je l'entende aussi-bien que vous dites. Je n'ouvre pas la bouche sur ces sujets-là, qu'on ne me fasse taire comme une personne qui n'y entend rien. J'ai la réputation de n'avoir là-dessus que des idées qui ne se peuvent jamais réduire en actes. L'autre jour j'étois dans une maison où l'on demandoit l'avis de chacun sur une matière galante; jamais Toulongeon, qui y étoit, ne voulut

Digitized by Google

que je parlasse : il dit qu'il n'appartenoit de décider qu'à des gens qui avoient fait leurs preuves en amour. Après tout, la vertu est d'un assez doux usage dans le monde, et je ne sais comment la plupart des femmes hazardent leur réputation à si bon marché. Adieu, monsieur, je vous écris malade, chagrine, et dans le plus cruel embarras d'affaires que j'aie encore eu.

## LETTRE XXXI.

*Paris, ce 23 décembre 1672.*

La conjoncture est la plus favorable du monde, monsieur, pour que votre lettre au roi soit bien reçue; car Charleroy est assiégé, le roi a affaire de ses braves, et l'on est fort embarrassé à la cour. Le roi, la reine, et toutes les dames sont allés à Compiègne fort précipitamment pour être plus près du mal. On espère au bonheur du roi, que cette place si considérable se

sauvera, quoique toutes les apparences soient contraires; car enfin il n'y a que quatre cents hommes dedans. C'est le prince d'Orange et Marsin qui l'assiégent. Ils ont pris ce dessein sur ce qu'ils ont su qu'il y avoit un million dedans, et quantité de munitions de guerre et de bouche. Elle sera prise dans trois ou quatre jours, si elle n'est secourue : c'est une grande affaire, et qui tient tout le monde en alarme. Chacun est agité. Pour moi je suis assez tranquille, car je me fie au bonheur du roi; et pour ma fortune particulière, elle est d'une façon qu'il ne me peut arriver pis. Adieu, monsieur; mandez-moi ce que le roi a dit à monsieur de Noailles sur votre lettre, et m'aimez toujours.

Digitized by Google

## LETTRE XXXII.

*Paris, ce 17 janvier 1673.*

J'IRAI à Saint-Germain entretenir monsieur de Noailles de vos affaires. Je vous dirois demain si j'avois un carrosse; mais ce sera au plutôt assurément. Les premiers de mes amis qui iront, m'y mèneront; et je le réveillerai, quoique je sache qu'il n'en a pas besoin.

Voilà un page de monsieur de Saint-Aignan, qui me vient dire que son maître est arrivé, et qu'il me verra demain : nous aviserons ensemble aux moyens de vous servir.

Le Père Rapin se promet de faire faire à monsieur le Prince, par G***, qui le gouverne absolument, la même chose que le roi de Pologne vous avoit promise. J'enfilerai tout cela l'un au bout de l'autre, le mieux que je pourrai. Je vous assure, monsieur, que je songe à

Digitized by Google

votre retour dans un temps où mes chagrins deviennent tellement les plus forts, que je ne songe presque pas à vivre. Le monde suspend un peu mes maux, j'en ai vu beaucoup aujourd'hui céans. On ne dit rien de nouveau; on croit assurément la guerre.

On m'a dit que vous mariez mademoiselle de Bussy à monsieur de Colligny, de la maison de Langhac; je vous en fais mes complimens. C'est un beau nom; il a, dit-on, beaucoup de bien. Une femme de mérite dans une telle maison se peut bien faire valoir.

Monsieur de G *** vient de sortir de ma chambre; il a un procès contre sa femme dont madame de L**** est l'arbitre; il est honnête homme, et elle est folle. C'est un grand malheur à un homme de mérite d'être le mari de telles femmes. La galanterie et la vertu ne sont pas, à mon avis, incompatibles; j'ai vu cela en plusieurs femmes. Je plains même celles qui ont des passions, plus que je

ne les condamne ; mais, pour les coquettes et les débauchées, on en devroit purger le monde à frais publics, et je ne crois pas qu'un honnête homme puisse aimer ces dernières avec un grand attachement. Tout ce discours-là n'est que pour vous faire croire que j'entends ce que je n'entends pas.

Adieu, monsieur ; je suis à vous avec toute l'estime qu'on doit avoir pour votre mérite, et j'y suis même avec beaucoup d'amitié. Je suis un peu réservée à vous le dire ; car j'ai peur que vous ne trouviez que je parle trop bien de tendresse, et j'ai mon honneur à garder.

## LETTRE XXXIII.

*Paris, ce 17 février 1673.*

Ce qui m'avoit empêché de vous écrire, c'est que j'ai été un mois entier à la campagne, avec mademoiselle de Portes,

Digitized by Google

à médire du genre humain, à lire, à rêver, et à essayer d'oublier le monde, dont, sans vous flatter, vous faites une des plus agréables parties. Je vous avoue ingénuement que je me trouve à mon retour presque comme j'étois partie, plus mélancolique et guère plus dévote. Le retour de notre cœur vers Dieu n'est pas notre ouvrage, ni celui de qui que ce soit tout seul; il faut pour cela la grâce victorieuse, qui nous entraîne presque malgré nous. Qui est-ce qui devineroit que je vous entretiendrois de la grâce victorieuse?

On dit que madame Bossuet est cachée à Paris, et qu'on la fait chercher pour l'enfermer dans une religion. Monsieur de Condom, son beau-frère, me loua l'autre jour sa beauté et son esprit; mais je vois bien qu'il n'est pas content de sa conduite. Est-il vrai, ne vous déplaise, que c'est vous qui l'avez amenée à trois ou quatre lieues de Paris? Notre ami, l'abbé de Choisi, a, dit-on, de grands

soins d'elle. Il y a trois mois que je ne l'ai vu : l'amour démonte extrêmement sa cervelle.

Je ne sais si vous avez su que le duc de Créquy (1) a envoyé sous un nom inconnu une garniture de pierreries de mille louis à mademoiselle du Cambout. Il y a long-temps que l'on n'avoit rien fait de si galant. Il n'est pas accommodé, quoiqu'il soit riche, et l'on a su qu'il avoit emprunté cet argent. C'est un homme qui a le cœur fort noble, et toutes les manières d'un seigneur.

L'on ne doute pas de la guerre ; c'est une nouvelle qui vous doit plaire.

En vérité, j'ai une grande envie de vous revoir ; il me semble qu'un peu de conversation nous rendroit encore meilleurs amis.

Vous me deviez bien venir voir, quand

(1) François de Créquy, homme d'un grand courage, fut fait maréchal de France en 1668.

Digitized by Google

vous amenâtes madame Bossuet. Je ne prétends pas que vous me veniez visiter malgré les défenses du roi; il ne pardonneroit pas un voyage qu'on ne feroit que par amitié; mais je crois qu'il vous pardonneroit celui que vous avez fait pour madame Bossuet, s'il le savoit; car le tyran qui vous a fait marcher, est de sa connoissance.

## LETTRE XXXIV.

*Paris, ce 27 février 1673.*

Vous avez raison, monsieur, de dire que je devrois avoir des amis; car assurément je suis une très-bonne femme. Cependant je vous avoue sincèrement que, de la manière dont je conçois l'amitié, je n'ai que d'agréables apparences d'amis; et je me trouve des sentimens tellement au delà de ceux qu'on a pour moi, quand je me mets à regarder de près aux

Digitized by Google

choses, qu'à la réserve de mes deux amies mesdemoiselles de Vandy et de Portes, je laisserois-là le métier d'amie, comme fort inutile. Il est vrai que ces deux amies réparent un peu dans mon esprit l'opinion que j'avois, que ceux qui cherchent la véritable amitié, étoient aussi fous que ceux qui cherchent la pierre philosophale. Je ne dis pas tout ceci pour vous, monsieur; car il me semble que vous faites fort bien votre devoir. Il paroît que vous ne me connoissez guère encore, par ce que vous dites que j'en sais tant sur l'amour; cependant c'est un tyran qui m'a respectée ou qui m'a méprisée; mais enfin il y a eu des gens assez redoutables, qui m'ont dit je ne sais quoi que je n'entendois point. Je vous en fais la confidence; cela ne me paroît pas trop joli. Si ce n'est que cela, je m'en sauverai bien.

Digitized by Google

## LETTRE XXXV.

*Paris, ce 7 juin* 1673.

La mélancolie commence à m'accabler, et cela m'oblige de me retirer assez du monde par dégoût de lui et par mauvaise santé.

Paris est tout seul ; toute la cour est à l'armée. La reine n'y est pas ; mille gens sont à la campagne ; je ne l'ai de ma vie vu plus désert que cette année ; je pourrois ajouter si gueux ; on mourroit plutôt que d'y trouver mille pistoles avec toutes les sûretés imaginables. Les courtisans n'ont trouvé de l'argent cette année que sur gages pour leur campagne. La cour s'ennuie horriblement à Tournai. Toutes les femmes, ne sachant que faire, font les malades, et prennent médecine pour se divertir.

Personne ne doute plus du mariage de la comtesse du Plessis ; c'est son amie

Digitized by Google

qui a fait cet opéra; le tout pour de l'argent. On devroit étouffer une créature comme celle-là. Voyez quel tour elle fait au mar. C** ? Cependant la pauvre madame du Plessis en a tout au travers du cœur; l'amour est de la partie, et c'est ce qui a secondé à merveilles les bonnes intentions de la dame. Je vous avoue que je suis toute étonnée de voir l'amour faire de si étranges choses à des femmes d'esprit, et qui ne sont plus jeunes. A ce que je vois, quelque bonne que soit la tête, elle ne peut presque rien contre le cœur. Le mien est fort bon assurément, et je vous assure qu'il ne se trouve point du tout offensé de la presque déclaration d'amour que vous me faites. Quand vous me l'auriez faite sans ce presque-là, de Bussy à Paris, je ne m'en effaroucherois pas; et je suis persuadée que l'amour, dans l'absence, est tout fait comme une grande amitié. Ainsi je vous exhorte à m'aimer d'amour jusqu'à votre retour, si vous pouvez. Quand

Digitized by Google

j'aurois un amant, je vous assure que je n'aurois pas plus d'envie de le voir et de le servir.

## LETTRE XXXVI.

*Paris, ce 11 juin 1673.*

Je vous envoie une lettre de madame de Noailles. On dit ici qu'il y a des troupes dans la Franche-Comté, et que c'est Monsieur de Lorraine qui les commande. Cela est-il vrai ? En ce cas-là, la guerre vous iroit trouver, et malgré le roi, il faudroit que vous la fissiez.

Il court ici un bruit que l'armée navale est aux mains. Au moins, monsieur, je vous supplie de n'en dire à la belle; si j'en sais des nouvelles, je vous en manderai. J'ai pensé dire : je vous défends de lui en parler; car, depuis votre presque déclaration d'amour, je m'imagine que j'ai quelque droit de vous

commander. Je vous assure que j'ai peur de n'être pas si honnête femme que je pensois; car cet endroit-là de votre lettre me plut fort, le mot d'amour ne me choqua point. Si mademoiselle de Vandy savoit cela, je serois bien grondée ; mais enfin je ne veux pas montrer plus de délicatesse que je n'en ai. Je n'aimerois pas, je crois, qu'on me parlât d'amour ; mais je ne hais pas qu'on m'en écrive de cinquante lieues. Adieu, monsieur. Je suis bien folle aujourd'hui, pour une malheureuse ; mais encore faut-il rire quelquefois.

## LETTRE XXXVII.

*Paris, ce 7 juillet 1673.*

LA joie que j'ai de vous envoyer un ordre pour votre retour, monsieur, est un peu bornée à cause du temps. Cependant elle est grande par l'amitié que j'ai pour vous et par l'envie que j'ai de

vous voir. D'ailleurs je considère que ; lorsqu'on vous permet de demeurer ici trois semaines au vu et au su de tout le monde, cela veut dire encore autant *incognito*. De plus vous presserez vos amis d'agir ; car un homme de votre qualité, de votre mérite et de votre esprit, se sert mieux qu'on ne le peut servir. Vous prendrez des mesures ici pour monsieur le Prince, qui assurément est la pierre d'achoppement, et avec madame de Noailles, qui achevera ce qu'elle a commencé ; car c'est elle qui pousse son mari, et je vous assure que c'est une très-bonne femme. Je me leverai demain, quoique malade, pour l'aller remercier, et la louer de vous avoir remis dans le chemin de l'espérance. Enfin, monsieur, je ne vous veux plus écrire, je vous veux dire moi-même tout ce que l'on est obligé de dire aux amis après une longue absence ; car, quelqu'esprit qu'ils aient, ils ont besoin d'être instruits.

Au reste vous saviez le plaisir que j'ai

que

que l'on vous ait fait ce petit rayon de grâce sur un placet que j'ai fait de ma tête, et que j'ai signé de votre nom, croyant bien que vous ne me désavoueriez pas, et que vous verriez bien que je vous aime fort.

Au reste, vous allez trouver ici mille amis, que l'absence seule vous a fait perdre, et dont il ne faut pas que vous fassiez semblant d'avoir vu la foiblesse et l'oubli; car, dès qu'ils verront que vous pourrez revenir pour eux, vous les verrez bien changer de manière. Quand on veut emplir sa bourse, il y faut mettre des pistoles légères; on en trouve trop peu de poids.

## LETTRE XXXVIII.

*Paris, ce 10 juillet 1673.*

Je veux toujours vous écrire en vous attendant, monsieur, jusqu'au jour que vous me manderez votre départ. Vous

ne sauriez trop vous presser, quand ce ne seroit que pour faire voir au roi que vous ne méprisez pas ses petites grâces ; cela invite à en accorder de plus grandes. Je vis hier madame de Mekelbourg à l'hôtel de Longueville. Le maréchal de Grammont la vint voir. Il y avoit nombreuse compagnie d'hommes et de femmes ; et, pour elle, elle étoit sur un lit de gaze bleue et blanche, en vérité, plus charmante que tout ce qu'il y a de plus jeune à la cour, et le maréchal de Grammont plus galant mille fois que tous nos jeunes gens. Cela me fait voir que ce qui s'en va vaut mieux que ce qui vient. Madame de Mekelbourg me flatta si fort, que j'eus peur, moi qui ne hais pas de l'être, de m'y laisser enjôler. Je n'entends plus parler du comte de Limoges ; je crois qu'il est toujours sur le tillac du vaisseau, songeant à la belle. Il devoit venir apporter la nouvelle du combat naval ; il n'y entend rien ; on fait aussi-bien sa fortune à la cour par l'intrigue que

par la valeur. Il y a mille ans que vous ne m'avez envoyé de vers, monsieur. Mais je vous demande quartier pour l'infidelle ; je ne puis me résoudre à recevoir d'elle des lettres tendres pour vous, et des rondeaux de vous cruels pour elle. Votre haine doit être sur ses fins, n'en parlons plus ; parlons plutôt de nos commencemens ; cela ne va pas mal : je n'en dis rien à mademoiselle de Vandy, quoiqu'elle m'ait dit qu'elle ne sera jamais confidente que de moi. Je vous comprends fort dangereux, quoiqu'un homme longtemps occupé à la haine ait bien de la peine à remettre son cœur en train de tendresse ; mais enfin nous nous écrirons si galamment et même si tendrement que vous voudrez. Nous nous servirons le mieux que nous pourrons en toutes occasions. Enfin, si vous m'en croyez, nous déroberons tout cela à l'amour pour le donner à l'amitié ; et vous verrez qu'en ne faisant pas tant de peines, elle donne autant de plaisirs à couvert des remords et des horreurs de la débauche.

Digitized by Google

## LETTRE XXXIX.

*Vincennes, ce 17 octobre 1673.*

Je suis plus alerte sur vos affaires que sur les miennes, monsieur; car je suis résolue à voir aller mal les miennes, et je n'ai pas encore pris ce parti-là sur les vôtres. Je vous supplie de m'en donner des nouvelles.

Je me doutois bien que madame de M** vous plairoit. Elle m'a écrit, pour le moins aussi entêtée de vous que vous me le paroissez d'elle. Quand l'amitié commence par des services, elle va bien vîte. J'envie tous ceux qui vous en peuvent rendre; je voudrois tout faire moi seule: mais je suis fort inutile à mes amis, et il faut qu'ils aient le cœur aussi bon que vous l'avez, pour compter mes intentions pour quelque chose. Mandez-moi des nouvelles du monde.

Digitized by Google

## LETTRE XL.

*Paris, ce* 25 *mai* 1674.

Enfin voici ce vendredi arrivé, auquel je me dois donner le plaisir de vous entretenir, monsieur; et, quoique j'aie un peu de mal à la tête, j'espère que je m'en vais guérir en vous écrivant.

Au reste, monsieur, comment vous trouvez-vous de l'absence de vos amis? La campagne est-elle belle, et n'avez-vous point encore trouvé quelque heure pour vous ennuyer à Bussy? Pour moi, je vous avoue sincèrement que j'en ai eu de très-chagrines à Paris depuis votre départ; et c'est un grand vide que la place d'un ami agréable et fidèle. On ne sauroit remplir cela, quoi qu'on y mette; et je vous assure que cette vie tumultueuse et occupée qu'on mène à Paris, n'empêche point qu'on ne trouve fort à

redire à l'absence d'un ami comme vous. Je vous défie, monsieur, de me répondre quelque chose de plus tendre. Je crois encore mieux parler le langage de l'amitié que vous. Il y en a, en récompense, plusieurs autres que vous parlez et que vous entendez mieux que moi.

## LETTRE XLI.

*Paris*, *ce* 8 *juin* 1674.

Vous me mandez qu'il ne vous ennuie pas trop de ne me point voir, monsieur; il faut que cela soit bien vrai, puisque vous le dites. Cependant je ne puis vous en dire autant; je vous trouve ici fort à redire. Je vis hier madame de Longueville (1); elle me fit mille ca-

(1) Marie d'Orléans-Longueville, duchesse de Nemours, née le 5 mars 1625, mourut le 16 juin 1707; l'étude faisoit sa plus grande jouissance; elle écrivit des Mémoires qui furent publiés en 1709, un vol. in-12.

Digitized by Google

resses. Je lui parlai de vous, elle me répondit fort gracieusement. Pour mademoiselle de Portes, je vois bien qu'à force de vous aimer, elle vous tourmentera; car enfin elle voudroit vous faire saint. C'est tout de bon que le grand-maréchal Sobieski est roi de Pologne. Nous avons une reine Arquien. Voilà une belle fortune pour une demoiselle sans bien; cela fait honneur à la noblesse française. J'ai peur que la marquise d'Epoisse, sa tante, n'en meure de joie. J'ai vu votre ami l'abbé de Brosses; je le trouve un fort honnête homme. Je l'entendrai prêcher lundi, et je battrai des mains, qu'il fasse bien ou mal; car, pour un ami que vous donnez, j'irai jusqu'à la préoccupation. Il trouva hier chez moi madame de Pisieux un peu chagrine de tous les survenans, parce qu'elle avoit à me parler d'affaires; il fut bien étonné d'elle; c'est un mérite original qui ne ressemble à rien. Voilà l'abbé de Suse qui me vient

prendre pour aller voir une de mes amies. L'abbé est celui de tous mes amis qui m'aime le mieux. Ne vous en déplaise, monsieur, ce seroit lui que je devrois le mieux aimer. La présence d'un ami de ce mérite-là pourroit bien consoler de l'absence des autres. Je crois que vous trouverez ma lettre trop longue, et moi je trouve les vôtres trop courtes. Il me semble qu'à force de couper court les articles, on les rend un peu secs, et que cela ôte d'une lettre un certain caractère de tendresse qui entretient l'amitié. Allongez donc vos articles, monsieur, et je raccourcirai les miens. Notre ami le duc de Saint-Aignan est fort occupé par l'alarme générale que donne à tous nos ports de mer l'armée navale des Hollandais.



Digitized by Google

## LETTRE XLII.

*Paris, ce 23 juin 1674.*

Je n'ai de ma vie reçu une si agréable lettre que la dernière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle l'est à un point, que, quoique j'aime fort à voir mes amis, il n'y a pas moyen que je sois fâchée contre une absence qui me fait recevoir de leur part des lettres aussi bien écrites qu'est la vôtre.

Le roi sera samedi à Versailles, pour n'en bouger du reste de l'année. Il a conquis une province. N'est-ce pas une belle campagne ? La nouvelle vint hier d'une bataille gagnée par monsieur de Turenne contre monsieur de Lorraine, à une petite ville qu'on appelle Sintzin. On dit que ce combat fut opiniâtre, et que monsieur de Lorraine fut trois fois à la charge. Monsieur de Turenne fut obligé aussi deux fois de se mêler. Il



Digitized by Google

avoit de l'infanterie et du canon, et les ennemis n'en avoient point. Ils ont plus perdu de soldats que nous, et nous plus d'officiers qu'eux; on en attribue la cause aux armes que leurs officiers avoient, et les nôtres n'en avoient point. Saint-Abre, lieutenant-général, a un coup qui lui casse la cuisse, et son fils a été tué auprès de lui. Bauvesé, maréchal de camp, et qui commandoit la cavalerie dans cette armée, a été tué. Coulanges, brigadier, tué et vingt capitaines de cavalerie, dont on ne dit pas encore les noms. Montgommery blessé, le chevalier de Pisieux, la Marc et beaucoup d'autres blessés.

Ce succès nous va bien relever le courage, et rétablir notre réputation.

Digitized by Google

## LETTRE XLIII.

*Paris, ce 4 août 1674.*

Voici deux ordinaires que je n'ai pu vous écrire, monsieur. Le chaud m'avoit donné la fièvre et une fort grande douleur de tête. Je vous en demande pardon; car vous êtes l'homme à qui je dois et à qui je veux garder le plus de fidélité en toutes choses; et je me reproche fort aujourd'hui de n'avoir pas passé par dessus tout cela pour vous entretenir. Je sais bien que la tranquille amitié ne se pique pas d'ordinaire d'être si exacte; mais moi qui ne connois que cela, j'étends ses bornes le plus loin que je puis; et, si je ne craignois point de vous contredire trop ouvertement, je vous dirois que, quand elle est grande, je la tiens obligée à presqu'autant de choses que l'amour. En voilà beaucoup sur cette

Digitized by Google

matière ; mais vous savez que j'y suis inépuisable.

Le bruit est que les ennemis ont investi Grave avec sept mille chevaux ; ce sont les troupes de Frise ; et leur grande armée marche droit à Monsieur le Prince, lequel a, dit-on, mandé au roi qu'il ne se retireroit point, quoiqu'ils aient dix mille chevaux plus que lui.

## LETTRE XLIV.

*Paris, ce 14 octobre 1674.*

Je vous écris par pure tendresse, monsieur ; car je ne sais point de nouvelles, et j'ai si mal à la tête, que j'en meurs. Je voudrois bien que vous fussiez à Paris, pour votre intérêt et pour le mien. C'est une grande douceur et même un remède à bien des maux, qu'un véritable ami, à qui l'on peut se fier et qui entend la langue qu'on lui parle ; car il ne faut que jargonner presque avec tout ce

Digitized by Google

qu'on rencontre de gens. Mes chagrins me rendent si solide, que tous les discours inutiles commencent à me lasser. Vous avez raison, monsieur, de m'exhorter à me retourner du côté de Dieu. Ma raison est bien convaincue que c'est le meilleur parti, et je le veux prendre. Mais peut-on ce que l'on veut? C'est, en vérité, dans les affaires du salut, comme dans celles du monde; il nous faut de la grâce et de la fortune pour réussir à tous les deux. Et sommes-nous les maîtres? Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Cela me fait trembler. Je ferai bien-aise mademoiselle de Portes, quand je lui montrerai le sermon que vous me faites. Vous faites bien tout ce que vous voulez, monsieur; et je crois qu'il ne tiendra qu'à vous que vous ne soyez un saint.

Digitized by Google

## LETTRE XLV.

*Paris, ce 24 novembre 1674.*

Je me porte un peu mieux, monsieur. Cela n'est pas d'assez grande importance pour être dit; mais vous me faites l'honneur de m'aimer, et l'amitié rend les plus petites choses considérables. J'attends notre ami le duc aujourd'hui ou demain. Je crois que je n'ai que faire de vous renouveler ma protestation de foi, pour que vous soyez assuré que je ferai de tout mon mieux pour souffler le feu de son amitié. Le bruit est grand que monsieur d'Autun aura Toulouse, parce qu'il ne le demande pas. Le roi a reçu Chamilly à merveilles et l'a fait maréchal de camp (1); il fait bon servir un maître

(1) Noël Bouton de Chamilly, d'une ancienne maison de Brabant, porta les armes avec distinction. Il passa par tous les grades, et fut fait

Digitized by Google

qui sait récompenser. Il est venu un ordre de l'empereur aux généraux des ennemis de ne pas repasser le Rhin, et de prendre leurs quartiers d'hiver en Alsace.

## LETTRE XLVI.

*Paris*, ce 16 *avril* 1675.

Je vous assure, monsieur, que j'ai beaucoup de joie du mariage de mademoiselle de Bussy. Il me paroît que vous êtes satisfait du gendre que vous vous êtes choisi. C'est une grande affaire pour lui; ce qui vous plaît fort ne sauroit manquer de plaire aux honnêtes gens, et assurément vous avez le goût le plus exquis que j'aie jamais vu à personne. Je voudrois, pour l'amour de vous, d'elle et de lui, que vous demeurassiez tous ensemble; car la société d'une aussi agréable

maréchal de France en 1703. Il mourut à Paris, en 1715, à l'âge de 75 ans; il est auteur des fameuses Lettres Portugaises.

Digitized by Google

personne que celle de mademoiselle de Bussy se trouve à dire par-tout, mais particulièrement à la campagne; et, quand on pense aussi agréablement que vous, il est doux d'avoir quelqu'un à qui parler, qui vous entende; mais en ce monde il n'y a point de plaisir pur: vous avez celui de bien établir une fille que vous aimez; et vous aurez la douleur de vous en séparer, si Dieu n'y pourvoit par quelqu'autre voie. Puisqu'on voit bien la nécessité qu'il y a de se guérir de l'amour, je m'étonne qu'on ne fasse pas plus d'efforts pour n'en tomber jamais malade; la douce et la tranquille amitié suffit pour bien remplir un cœur. Pour moi, je trouve que madame d*** aura deux paradis au lieu d'un; elle sera toujours aimée de son amant, elle saura qu'il n'y aura que Dieu au dessus d'elle dans son cœur. L'amour devant finir, voilà, ce me semble, son plus agréable tombeau.

Digitized by Google

## LETTRE XLVII.

*Paris, ce 3 mai 1675.*

J'ai eu la fièvre ces jours passés, et cela ne m'a pas guérie de mon mal de côté. Je remarque que le chagrin et la maladie sont presque toujours ensemble. Je me laisse accabler du mien ; et il faut vous avouer que mes maux deviennent plus grands que mon courage. Comme j'étois ce matin chez madame de Montglas, on lui a apporté votre lettre. Elle en a pleuré de tendresse ; elle m'en a paru avoir une extrême reconnoissance ; enfin votre honnêteté l'a enchantée ; ainsi que moi, qui n'y ai pas comme elle un si grand intérêt. J'aime que mes amis soient honnêtes gens, et qu'ils le paroissent ; et je vous assure que votre générosité m'a fait un plaisir sensible ; il faut avoir le meilleur et le plus gé-

Digitized by Google

néreux cœur du monde pour en user ainsi. En vérité, monsieur, vous êtes un fort honnête homme, et je suis ravie que vous en ayez donné cette dernière preuve. Je prends un si grand intérêt à votre gloire, que j'ai de la vanité à cette action presqu'autant que si je l'avois faite.

## LETTRE XLVIII.

*Paris, ce 22 mai 1675.*

Vous avez raison. Il faut continuer d'avoir patience, après vous être tourmenté inutilement. Les étoiles font souvent nos affaires, sans que nous nous en mêlions; j'espère toujours bien des vôtres, et toute servante inutile que je vous sois, je vous assure que je serai si attentive à vos intérêts, que, s'il se présente une bonne occasion, vous me verrez bien trémousser, et peut-être vous être

Digitized by Google

bonne à quelque chose. J'aime assez madame de Montglas, comme vous savez ; mais je vous aime encore davantage. Ainsi je vous jure que c'est purement pour l'amour de vous, que j'ai de la joie de vous en avoir vu user si généreusement et si honnêtement pour elle que vous avez fait. Je suis comme Plutarque, je guette les grands hommes aux petites choses. Avec de l'esprit comme vous en avez, vous pourriez paroître avoir un bon cœur quand vous ne l'auriez pas. Mais, dans l'amitié particulière, on ne se contraint point, on suit les mouvemens de son cœur ; et je suis ravie de savoir que celui de mon ami est si noble ; car enfin, quand on offre à une personne aussi malheureuse qu'est madame de Montglas, on s'expose à être pris au mot, et il m'a paru que vous l'avez plus désiré que vous ne l'avez craint. Avouez, à cette heure, une chose, monsieur, qui est que, quand l'amour devient amitié, il demeure à cette amitié je ne sais

Digitized by Google

quoi de doux, d'agréable et d'ardent, qui n'est point dans toutes les autres.

## LETTRE XLIX.

*Paris, ce 25 mai 1675.*

Je vous écris, monsieur, aujourd'hui pour vous dire que voici un grand triomphe de la grâce de Dieu en la personne d'un de nos amis. Le cardinal de Retz (1), par permission du roi, renvoie son chapeau de cardinal au pape, et se retire dans son abbaye de Saint-Miel avec deux valets, et ne garde ses abbayes que jusqu'à ce que ses dettes soient achevées d'être payées. Il ne faut plus que deux ans; après quoi son des-

(1) Le cardinal de Retz renvoya, en 1675, au pape Clément X son chapeau de cardinal, dans la pensée de se détacher entièrement du monde; mais ce pontife lui ordonna de le garder jusqu'à sa mort.

Digitized by Google

sein est de faire des charités de l'abbaye de Saint-Denis qu'il se réservera.

Je vous avoue que cela me touche. Les vues d'un homme qui a tant d'esprit entraînent le mien ; et, quand je fais réflexion qu'un homme qui a une grande dignité, la méprise assez pour la quitter, je trouve que tout ce qui nous paroît grand, vu de près, ne l'est pas. Je suis bien trompée si vous ne faites les mêmes réflexions que moi.

## LETTRE L.

*Paris*, *ce* 8 *août* 1675.

Je ne veux aujourd'hui vous écrire que pour vous parler de la mort de monsieur de Turenne, et je ne puis le faire plus dignement qu'en vous envoyant cet éloge que Guillerade a fait de lui, avec son épitaphe par monsieur de **.

Le roi reçut à Versailles, le lundi 29

Digitized by Google

du passé, à neuf heures du matin, la nouvelle funeste de la mort d'Henri de la Tour, vicomte de Turenne, général de ses armées en Allemagne. Son attachement sincère pour la personne et pour la gloire de son maître ; sa capacité naturelle, consommée par une longue expérience ; une valeur sans faste, que les besoins et les circonstances des entreprises ont fait passer si souvent d'une prudence nécessaire à une audace extrême ; la tranquillité naturelle de sa vie privée après le commandement des grandes armées, dont les mouvemens rendoient l'Europe alarmée ou attentive ; ses motifs plus nobles et plus grands, s'il est possible, que ses actions ; son inquiétude pour tous les succès qui pouvoient regarder le bien de l'état, dans les lieux les plus éloignés de ses emplois ; le regret de Sa Majesté, et l'aveu public qu'elle a daigné faire d'une perte sensible et importante, rendront pour jamais sa mémoire aussi éclatante que sa vie, et

Digitized by Google

laisseront à la postérité un exemple dont elle ne pourra jamais entièrement profiter.

## ÉPITAPHE

### DE MONSIEUR DE TURENNE.

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois,
C'est le fruit glorieux de ses fameux exploits.
On a voulu par là couronner sa vaillance,
Afin qu'aux siècles à venir
On ne fît point de différence
De porter la couronne ou de la soutenir.

## LETTRE LI.

*Paris*, *ce* 6 *septembre* 1675.

Vous me donnez une joie sensible, monsieur, de me faire un peu espérer que je vous verrai cet hiver. Rien, en vérité, ne peut être plus doux pour moi; car enfin, n'en déplaise aux autres, vous êtes mon premier et mon plus agréable ami. Plus je vous connois, et plus je vois que vous êtes honnête homme, et plus

je vous estime aussi. Je souhaite qu'à force de me connoître, vous ne connoissiez point de défauts en moi, qui vous dégoûtent de mon amitié : il me semble que je n'en ai point d'essentiels.

L'amitié du Père Rapin pour vous me plaît et me touche fort. Il songe aussi-bien que moi comment et par quel endroit il pourroit accrocher votre retour ; et il me paroît en avoir tant d'envie, que je crois qu'il en viendra à bout.

## LETTRE LII.

*Paris, ce 6 décembre 1675.*

J'ÉTOUFFE de rhume aujourd'hui, et je vous assure que, quoique je doive beaucoup de réponses, je n'écris qu'à vous, monsieur. Le plaisir que j'aurai à vous entretenir m'empêchera de sentir mon mal de tête. Vous me paroissez cordial, sincère, et d'ailleurs si agréable, qu'on

Digitized by Google

qu'on est trop heureux et trop honoré d'avoir un ami fait comme vous, et qu'on ne sauroit le conserver par trop d'égards et par trop de soins. J'ai une très-grande joie de l'établissement de madame votre fille, et sur-tout de ce qu'elle me mande qu'elle et monsieur son mari songent à ne vous guère quitter. En vérité, je sentois cette séparation-là pour vous, d'une façon que je n'y osois presque penser. J'entrevois quelque petite lueur de bonne fortune, qui me pourra mener à une vie plus heureuse que celle que je mène : en ce cas-là il ne me manquera rien ; car je ne souhaite que de quoi vivre un peu plus abondamment, avec l'honneur de votre amitié que je ne saurois perdre.

Monsieur de ** vit fort honnêtement avec madame *** ; il n'y paroît que de l'amitié. Enfin la crainte de Dieu de part et d'autre, et peut-être aussi la politique, a coupé les ailes à l'amour. Elle est sa favorite et sa première amie. Rien

n'est plus heureux pour elle qne cela, ni plus honnête pour lui.

## LETTRE LIII.

*Paris, ce* 6 *janvier* 1676.

Bon jour, monsieur, et bonne année. Le Ciel, comme disoit Voiture, vous rende celle-ci heureuse et fortunée. Pour moi, je le crois; du moins sais-je qu'elle ne vous sauroit être plus malheureuse que l'autre, non plus qu'à moi. Je suis touterésolue de vous aller voir cet été, et madame de Colligny; car je l'honore et je l''aime extrêmement. Elle eut mon inclination, dès que j'eus l'honneur de la voir, et ensuite elle a gagné toute mon estime. Adieu, monsieur, conservez-moi l'honneur de votre amitié; en vérité, rien ne m'est plus doux. Si vous avez le cœur si las d'amour, qu'il aime à présent beaucoup le repos, vous verrez

Digitized by Google

qu'on le peut assez agréablement délasser dans l'amitié; mais vous la comptez pour rien, vous autres amans : à parler franchement, vous n'y êtes guère propres.

## LETTRE LIV.

*Paris*, *ce* 13 *février* 1676.

PUISQUE vous ne me voulez point envoyer de rondeau sur le sujet que je vous ai demandé, ne m'enverrez-vous pas bien une petite balade sur ce que l'amour est la plus agréable occupation du monde ? Je vous en supplie ; et moi, je vous enverrai ces quatre vers de Pelisson, qui dégoûtent bien les dames de l'amour.

Où peut-on trouver des amans
Qui nous soient à jamais fidèles ?
Il n'en est que dans les romans,
Ou dans les nids des tourterelles.

Il est vrai qu'il y a bien des coquets et

Digitized by Google

des coquettes dans le monde. Je crois que, du temps de nos pères, il n'y en avoit pas tant.

Saucour m'a fait un plaisir pour ma famille, de très-bonne grâce; je vous supplie, monsieur, de l'en remercier. Il est fort de vos amis, et il le dit par-tout.

## LETTRE LV.

*Paris, ce 27 février 1676.*

Je commence ma lettre par vous faire mille amitiés de la part de notre ami le duc. J'avois conseillé à madame votre femme de lui aller parler; car je l'entretiens dans la tendresse qu'il vous a promise. Mais pour des propositions, votre famille étant ici, je pense que je n'oserois lui en faire. Je verrai pourtant, quand je serai avec lui, s'il ne lui vient rien sur votre sujet, car on fait bien mieux les choses qu'on pense soi-même, que quand elles nous sont inspirées.

Digitized by Google

Comment se porte madame de Colligny de sa grossesse ? Je meurs d'envie de la voir.

## LETTRE LVI.

*Paris, ce 10 mai 1676.*

JE vous attends, monsieur, avec toute l'impatience du monde. Nous nous verrons la tête levée, et de plus au bout de ma rue où madame votre femme vous a logé, je n'ai que faire de voiture pour aller chez vous. Personne ne désiroit tant votre retour que moi, ni ne conçoit mieux tous les avantages qui en reviennent à une personne que vous honorez de votre amitié. Je vous le répète, monsieur, vous êtes le meilleur et le plus honnête homme que je connoisse.

La tranchée de Bouchain est ouverte de jeudi 7 de ce mois. On croit que le siége sera long ; car le terrein est mauvais, et les travaux ne s'y avanceront pas

Digitized by Google

aisément. L'armée du roi est campée entre Condé et le Quesnoi, et celle du prince d'Orange entre Mons et St. Guillain, à trois lieues l'une de l'autre, une petite rivière entre deux. C'est Monsieur qui fait le siége de Bouchain. Le maréchal d'Humières (1) est détaché du côté de Mortagne avec un corps de troupes, pour se jeter dans une place qu'assiégeroit le prince d'Orange.

Madame de M** me pria l'autre jour de vous faire des complimens de sa part sur votre retour. Adieu, monsieur. J'ai bien envie de voir madame de Colligny, et vous aussi. Ne m'écrivez plus, mais revenez, comme dit Ovide.

---

(1) Louis de Crévant d'Humières dut son élévation à Turenne, qui étoit amoureux de sa femme.

Digitized by Google

## LETTRE LVII.

*Paris, ce 28 août 1676.*

J'ai pensé perdre madame du Vigean ; c'eût été une grande perte pour moi. J'ai reçu tant d'honnêtetés de sa fille, madame de Richelieu, pendant la maladie de sa mère, qu'une autre que moi en espéreroit de bonnes suites pour ses affaires ; mais ce n'est pas trop ma coutume de prendre l'ombre pour le corps ; et, ce qui m'a empêché de me mécompter jusqu'ici, et qui m'a fait avoir patience contre tous les coups de la fortune, c'est que j'ai toujours pris toutes choses au pis. Je deviens encore plus philosophe que vous ne m'avez vue, et cela me fait croire que Dieu me prépare encore plus de malheurs contre lesquels il me fortifie.

Digitized by Google

## LETTRE LVIII.

*Paris, ce 10 septembre 1676.*

Je suis triste, monsieur; je viens de l'enterrement de madame de Pisieux. On n'a jamais vu une personne mourir si vivante, avec tant de feu et tant de présence d'esprit. Il n'y avoit pas même quinze personnes à l'enterrement de cette femme, si connue et si recherchée. Je suis fort aise de vous savoir aussi heureux qu'on le peut être. Les gens raisonnables se le font tout seuls, malgré la fortune. Vous avez de la santé et de l'esprit bien réglé; vous avez le nécessaire pour la vie d'un homme de qualité, et auprès de vous une fille heureuse, d'un grand mérite, et que vous aimez fort. En voilà assez pour vivre agréablement. Vous mériteriez assurément une fortune plus brillante; mais Dieu ne l'a pas voulu; et, quand vous l'auriez, vous auriez aussi plus

Digitized by Google

plus d'amertume. Pour moi, j'essaie de mettre toute sorte d'ambition hors de mon cœur. J'aime presque autant avoir ces sentimens-là que de la fortune.

## LETTRE LIX.

*Paris, ce 20 octobre 1677.*

MES affaires ne s'accommodent point, et ma santé se détruit. Jugez, monsieur, de l'état où je suis. Il y a un Livre de monsieur Esprit, intitulé, *De la fausseté des Vertus*, que vous devriez avoir. Il a de l'air des Maximes de monsieur de la Rochefoucault plus étendues. Je trouve seulement qu'il n'a pas assez bonne opinion du cœur humain, et qu'il en cherche le mauvais avec trop de curiosité. Il y en a de moins gâtés qu'il ne croit; mais enfin ce livre est bien écrit. Je prétends toujours vous aller voir cet été; mais il faut que le soleil, ma santé et l'argent reviennent, avant que j'aie un si grand



Digitized by Google

plaisir. On me dit hier que madame de Colligny avoit la fièvre quarte. Mademoiselle *** l'a au milieu de tous les médecins et de tout l'empressement que la grandeur donne pour chercher des remèdes; cependant on ne lui en fait point. Je conseille à madame votre fille d'en user ainsi. Il y a ici un abbé qui fait grand bruit; il prétend guérir par les sympathies. On dit qu'il ne fait que prendre, pour toutes fièvres, de l'urine des malades, dans laquelle il fait durcir un œuf hors de sa coque, après quoi il le donne à manger à un chien qui prend en même temps la fièvre du malade, qui par ce moyen en guérit. C'est une question de fait, que je n'ai pas éprouvée. Pour moi, je le défie de me guérir; car je sens bien que ce sont les adversités qui me rendent malade, et il y a peu de médecins pour de telles plaies. Je vous donne le bon soir, et vous souhaite autant de bonheur que vous le méritez.

## LETTRE LX.

*Paris, ce 28 janvier 1678.*

Le roi, la reine et les dames vont partir pour Metz. On ne laisse pas de croire la paix. Monsieur ni Madame ne sont point du voyage. Monsieur se prépare à aller en Flandre, si la guerre dure. Une dame de votre connoissance s'est jetée dans un couvent, dans le désespoir de se voir abandonnée de son amant. Sur cela on peut dire, monsieur, qu'heureux est celui qui n'aime point et qui n'a point aimé fortement. Quoi que disent les amans, les plaisirs de l'amour n'égalent point ses peines; je suis assurée que vous-même me l'avouerez, si vous voulez parler sincèrement. Tout compté, tout rabattu, celui-ci me fait pitié. Mademoiselle de *** a reçu des étrennes bien galantes. Elle trouva sur

Digitized by Google

la toilette un petit diable qui tenoit une souris d'Allemagne, qui, dès qu'elle y toucha, s'ouvrit d'elle-même, et laissa tomber deux brasselets de mille louis d'or chacun, et un billet où il y avoit écrit : *le diable s'en mêle.*

---

## LETTRE LXI.

*Paris, ce 7 février 1678.*

Enfin, Monsieur, le roi, la reine et madame de Montespan, tout est parti aujourd'hui. Il y a, dit-t-on, dix-neuf jours de marche ; cependant on n'en nomme que cinq jusqu'à Sezanne en Brie. On croit que de là on pourroit bien tout d'un coup tourner du côté de la Flandre. Les desseins du roi sont incompréhensibles. Sa Majesté a dit aux députés du parlement qu'il laissoit sa puissance entre les mains de monsieur le chancelier, pour ordonner de tout en

Digitized by Google

son absence, suivant qu'il le jugeroit à propos. On ne sauroit encore dire si l'on aura la paix ou la guerre. Je ne veux plus chercher d'amis : de la façon dont je les avois imaginés, ils eussent fait la douceur de ma vie; mais je vois bien qu'il ne s'en trouve qu'en idée. Je vous garderai, monsieur, le mieux que je pourrai; mais, si je vous perds encore sans sujet, en vérité, je deviendrai misanthrope pour le genre humain. Ce n'est pas que je vous en croie capable; car je vous ai toujours trouvé de la bonté, dont je fais encore plus de cas que de la beauté de votre esprit, tout enchanteur qu'il est. Madame de ** est le matin à la Charité, et le soir à la comédie.

Digitized by Google

## LETTRE LXII.

*Paris, ce 15 avril 1678.*

On parle d'un voyage de la cour en Bretagne, pour visiter les ports de mer. Monsieur le duc (1) a mené à Ypres les historiens du roi à la tranchée, pour leur montrer de près le péril, afin qu'ils le pussent mieux dépeindre; mais je pense que la peur les a empêchés de rien voir. Je voudrois que vous écrivissiez quelque chose de l'éloge du roi en général, ou en particulier quelques-unes des actions de sa Majesté, qui vous auroient touché davantage; nous trouverions bien quelqu'un par qui lui faire voir cela. Enfin voilà ce pauvre comte de Limoges mort; je le trouve bien heureux, car il est vrai, sans excepter personne, qu'il n'y a

(1) Le duc de St. Aignan.

Digitized by Google

jamais eu un malheur si complet que le sien.

Le roi a été si satisfait de l'expédition de monsieur de la Feuillade à Messine, qu'en arrivant, ayant demandé pour toute grâce à Sa Majesté le bonheur de la voir le plus souvent qu'il pourroit, elle lui accorda les entrées comme aux premiers gentilshommes de la chambre; faveur qui n'a été accordée qu'à monsieur de Lauzun et à lui. Personne ne doute que le roi ne parte le 10 ou le 12 du mois prochain; mais tout le monde ignore où il va, aussi-bien que la décision de la paix ou de la guerre.

---

## LETTRE LXIII.

*Paris*, *ce* 13 *juin* 1676.

Nous sommes fort mortifiées, mon amie la Rongère et moi, monsieur, de ne vous pas aller voir cette année. Il y a

Digitized by Google

un âge où l'on n'aime plus le grand monde, et où l'on n'aime que ses amis, si amis y a. J'en parle ainsi, parce que voici un pays où l'on découvre souvent qu'il n'y en a guère de véritables; pour moi, j'avoue que je m'en étois fait une si grande idée, que tout ce que je trouve à mon chemin me paroît fort au dessous, et j'en viens presqu'à croire qu'il n'y a que de l'amour et de la civilité dans le monde. Je voudrois qu'il m'eût coûté beaucoup, et vous revoir ici cet hiver, paré de quelque grâce de la cour; à cela la paix est bonne, et votre présence aussi, car voici le pays du monde où l'on songe le moins aux absens. Madame de Monaco est morte en prédestinée; une maladie lente lui en a donné le temps, et l'a mise en état de pénitence. Quinze jours avant de mourir, elle n'avoit plus figure humaine.

## LETTRE LXIV.

*Paris, ce 14 juillet 1678.*

Il y a long-temps que je n'ai eu de vos nouvelles, monsieur : cela me fait croire que vous changez de demeure ; jusqu'à ce que vous m'ayez mandé par où vous écrire, je garderai le silence. La guerre recommence ; cependant personne ne doute de la paix, par la nécessité où sont les ennemis de la faire. La victoire ne nous quitte point. Voilà encore une affaire fort glorieuse pour le maréchal de Créquy, qui vient de se passer en Allemagne, et fort considérable pour le roi. Les restitutions qu'il faut faire sont les plus grands obstacles à la paix ; cependant cela s'ajustera, et je crois la paix générale avant la fin de l'année. Monsieur de Créquy a eu à Reinsfeld, en quelque façon, sa revanche de Consarbric. Il me souvient de vous

Digitized by Google

avoir ouï dire que vous aviez toujours estimé son talent pour la guerre.

Le roi d'Angleterre fait comme le chien du jardinier; il veut que ses maîtresses lui soient fidelles, quoiqu'il ne les aime plus; cela me paroît tyrannique. Je rencontrai l'autre jour madame de Sévigné, que je trouvai encore belle.

## LETTRE LXV.

*Paris, 19 juillet 1678.*

NOTRE ami le Père Rapin est de retour de Vichy. Je ne l'ai pas encore vu, mais j'en ai bien envie. Je ne suis pas comme vous autres amans, qui trouvez que c'est un si petit plaisir que celui de voir ses amis. Il faut nécessairement que ce soit l'amour qui vous ait rendu le cœur si insensible à l'amitié; et je suis fort trompée si, à l'heure qu'il est, la vôtre est autre chose qu'un certain mélange de justice et

Digitized by Google

d'honnêtetés : cependant, monsieur, la véritable amitié vient du cœur, aussi-bien que l'amour, et j'en ai connu qui lui ressembloit fort, hors qu'elle étoit plus tranquille. Pour moi, je suis affligée sincèrement de ne pas vous voir cet hiver ; et le secours des lettres n'est pas suffisant pour m'en consoler tout-à-fait.

## LETTRE LXVI.

*Paris, ce* 10 *octobre* 1678.

Ce n'est point par paresse, encore moins par relâchement d'amitié, monsieur, que notre commerce a été un peu interrompu. Je suis une des personnes du monde qui me lasse le moins d'aimer mes amis ; et vous savez bien par plusieurs choses qui vous ont passé sous les yeux, que j'ai plus de douleur que je ne devrois, quand j'en ai perdu quelqu'un. J'ai été malade ; cela m'a empêché de vous

Digitized by Google

écrire. Monsieur de Vardes a dû revenir. Je ne sais quoi a étouffé la bonne volonté du roi. L'abbé Fouquet est de retour. Le maréchal de Belfonds a écrit une lettre au roi sur la paix, qui, à ce qu'on dit, a causé son retour. Elle fut présentée par monsieur de Louvois. Je crois que vous en devriez aussi écrire une, avec ces expressions dont vous savez toucher et émouvoir même les indifférens. On dit que le maréchal sera gouverneur de monsieur de Chartres; il y a de quoi faire un bel élève; d'autres disent qu'il sera ambassadeur en Espagne. Si vous étiez sur ce terrein, vous seriez plus propre que personne aux ambassades et à l'éducation des plus grands princes. Pendant que le roi est en train d'accorder des retours, tous vos amis sont d'avis que vous demandiez le vôtre.

Digitized by Google

## LETTRE LXVII.

*Paris*, ce 18 *janvier* 1679.

JE viens de recevoir une lettre de notre ami l'évêque de Verdun, par laquelle il me mande qu'il m'en envoie une pour vous, monsieur. Cependant je ne l'ai point trouvée dans mon paquet. Il est un peu inappliqué, comme vous savez. Lorsqu'il aura de la santé, s'il est encore chagrin, il ne sera guère à plaindre. Tout homme qui a quarante mille livres de rente, point de femme, et qui est dans un poste considérable, a de quoi être content; car pour les peines du cœur, il en est à couvert par son tempérament. Je défie sa maîtresse, s'il en avoit une, de le pouvoir rendre heureux ou malheureux. Pour vous à qui l'amour a tant fait de peines et de plaisirs, vous ne comprendrez pas cela; mais il est des

Digitized by Google

divers caractères d'esprit, comme de divers visages. Par exemple moi, l'amitié toute seule seroit capable de me donner de grandes joies et de grandes mélancolies. Il est vrai que je trouve si peu de gens qui aient le cœur fait ainsi, que je ne fais pas trop d'usage de cette sensibilité. Ce petit nombre que je trouve, en reçoit toujours plus de moi qu'il ne m'en donne; car quoique j'aie acheté la balance du maréchal de Grammont à son inventaire, ma tendresse naturelle me fait toujours donner meilleur poids que je ne le reçois. Mais c'est assez parler d'amitié. Vous savez, monsieur, que c'est un chapitre sur lequel je ne saurois finir. Mandez-moi ce que vous faites à Chaseu. A quoi y passez-vous la vie? Pour moi je la passe à Paris chagrinement quelquefois, et quelquefois en espérances et en amusemens; car pour des plaisirs, je n'en ai plus: j'ai le cœur empoisonné d'une impression mélancolique que ma mauvaise fortune y a faite; et mes plus

Digitized by Google

doux momens ne vont qu'à n'être pas fort triste. Je pense que c'est la vieillesse qui commence à me gagner. Je ne me porte pourtant pas plus mal qu'à l'ordinaire.

## LETTRE LXVIII.

*Paris, ce* 3 *novembre* 1679.

J'AI différé à vous écrire, monsieur, car j'ai été occupée par des soins, et depuis trois jours par une très-grande affliction que vous aurez aussi : c'est de la mort de monsieur de Verdun. Vous savez que je n'en étois pas contente ; cependant il a fait depuis tout ce qu'il falloit pour me donner un extrême regret de sa perte. Dès qu'il fut devenu hydropique, il m'écrivit pour me prier de l'aller voir. Il me parla de son mal, de ses sentimens, de son salut, et il me dit mille choses obligeantes. Depuis cela, il n'a vu que moi tous les jours. Je me promenai

avec lui pendant deux heures dans sa chambre la veille de sa mort; il ne la croyoit pas si proche. Le jour qu'il mourut, il prit une grosse médecine qui le tua, et ce jour-là, sur les deux heures, il m'avoit envoyé prier de l'aller voir à six, et à cinq il étoit mort. Je vous l'avoue, monsieur, mon affliction a été grande et l'est encore. C'est une chose fort touchante de voir mourir un homme dans la fleur de son âge, à plus forte raison un ami. Je l'ai fort pleuré, moi qui ne pleure jamais. Hélas! monsieur, que l'on vit peu, et que l'on est mort longtemps! Ces objets-là font faire de cruelles réflexions. Le moyen de mêler des nouvelles indifférentes à celles de la mort d'un ami? Adieu, mon cher monsieur, ayez soin de votre santé. Ces exemples-là doivent faire redoubler d'attention.

## LETTRE LXIX.

Digitized by Google

## LETTRE LXIX.

*Paris, ce 18 janvier 1681.*

Ce qui fait, monsieur, que la plupart de nos veuves et de nos demoiselles font des avances à notre ami le duc; c'est que lorsqu'il s'agit de s'établir et d'avoir un rang, on ne trouve rien de honteux pour y parvenir. Notre ami dit qu'il est jeune, elles ne le croient pas; elles croient seulement qu'il est duc, et c'est assez pour elles. Pour moi je crois qu'il ne se mariera que par inclination, et qu'un mérite connu le touchera plus qu'une grande beauté. C'est en vérité un galant homme; l'on pourroit mener une vie fort douce avec lui; le bien ne le touche point, il ne sera question que de lui plaire.

C**. est mort fort chrétiennement. On demanda au coucher du roi s'il n'avoit point fait de testament; le comte de

Grammont répondit qu'oui, et qu'il avoit fondé un hôpital pour tous les ducs ruinés par leur faute, qui se disposoient à y aller.

Il y a quelque temps que l'ambassadeur d'un prince étranger ayant fatigué le roi par une harangue impertinente, S. M., après qu'il fut sorti, dit au comte de Grammont qu'il s'étonnoit qu'on n'eût pas trouvé dans un royaume un plus habile homme à lui envoyer. Le comte lui répondit que c'étoit apparemment le parent de quelque ministre. Adieu, monsieur le comte; je suis toute à vous.

## LETTRE LXX.

*Paris, ce 12 février 1681.*

Je vous écris toute languissante, monsieur; mais je soulage mes langueurs en vous écrivant. Tout le monde disoit ces jours passés que notre ami le duc épou-

Digitized by Google

soit la fille de monsieur le duc de **, quelques-uns mademoiselle d'H**. Je ne crois rien de tout cela; je connois mademoiselle de Lucé, elle y a plus de part que pas une.

Je vois tous ceux qui sont du ballet aussi empressés d'en voir la fin, que ceux qui n'en sont point. Ce que l'on nomme plaisirs n'en est pas toujours; et quand on ne les choisit pas, ils sont souvent des peines.

C'est une chose admirable que les transports du **. Il est, dit-on, jaloux de l'air qui environne sa femme. Jamais on n'a vu de gens si contens.

L'affaire du père Maimbourg (1) devient sérieuse. Je ne sais de quoi il s'est

(1) Louis Maimbourg, célèbre Jésuite, se fit un nom par ses prédications; elles furent long-temps renommées par les saillies burlesques dont il les assaisonnoit. Il fut obligé de sortir de la compagnie des Jésuites par ordre du pape Innocent XI, en 1682.

Digitized by Google

avisé d'écrire contre Rome, des choses qui ne servent de rien à personne.

## LETTRE LXXI.

*Paris, ce 7 mai 1681.*

DANS la peur que j'aï, monsieur, que vous ne veniez pas le mois de mai non plus que le mois d'avril, je me donne l'honneur de vous écrire, car il ne faut pas laisser dormir l'amitié trop long-temps; le repos ne lui est pas mortel, mais bien l'assoupissement. Je ne savois où vous prendre, quand madame de Rabutin m'a appris que vous étiez à Dijon. J'ai ouï dire que c'étoit une grande ville où il y avoit bonne compagnie, car les honnêtes gens sont de tous les pays; et cela pourroit vous y retenir quelque temps: mais enfin, monsieur, aurons-nous l'honneur de vous voir cet été?

Digitized by Google

## LETTRE LXXII.

*Paris, ce 1 mars 1685.*

Je vous proteste, monsieur, que je vous ai écrit plus de quatre fois depuis votre départ de ce pays-ci, et que je n'ai reçu aucune réponse de vous. Cependant je ne me plaignois pas, parce que moi qui connois les amertumes de la vie, je sais qu'elles mettent quelquefois les gens dans un tel état, qu'ils ne veulent alors rien que du repos. Vous ne pourriez croire avec la moindre apparence, mon cher comte, que je cessasse d'être votre amie et votre servante. Je ne suis pas légère, et je ne vais pas assez dans le monde, pour que mon esprit prenne ces vilaines manières. Il n'y a guère de femme plus réservée que moi; et comme je me passe fort aisément de compagnie, je n'en veux point si elle n'est bonne. J'ai eu

Digitized by Google

l'honneur de voir madame de Colligny. J'en suis tout-à-fait contente, et de monsieur son fils. Naturellement je n'aime pas les enfans ; mais pour celui-là il m'a fait plaisir: je fais de grandes prédictions en sa faveur. Adieu.

## LETTRE LXXIII.

*Paris, ce 20 mai 1685.*

Le roi est sincèrement dévot, monsieur. Il a un bon et un grand esprit naturel. Il disoit dernièrement, comme Salomon, à madame de**. qu'il n'y avoit que cela de solide, et elle lui répondit : Qu'est-ce donc que vos sujets cherchent en ce monde, si votre Majesté n'a rien trouvé d'aimable dans toute la grandeur et l'abondance de la royauté ? Monsieur le prince, que vous connoissez depuis si long-temps et que je vous ai vu tant estimer, dit qu'il a toujours cru en Dieu,

Digitized by Google

que dès-là il n'a pas douté qu'il ne dût y avoir un culte, et que le chrétien lui a paru le plus pur; ensuite il s'est pleinement convaincu par les prophéties. Il fait de grandes charités, et sa conversion est sincère et édifiante. Comme c'est le plus grand esprit de notre siècle, j'espère que votre bon esprit vous fera songer sérieusement à votre salut; que la prophétie de la mère de Chantal (1) s'accomplira en vous, et que vous serez invoqué. Adieu, monsieur, je m'estimerois bien heureuse si je pouvois contribuer à votre bonheur pour toute l'éternité, car enfin, quelque longue que soit notre vie, le temps pour nous n'en durera plus guère.

---

(1) Françoise de Fremiot de Chantal naquit à Dijon en 1572; elle épousa Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Veuve à 28 ans, elle consacra sa vie à Dieu et à l'éducation de ses enfans. Elle fut très-liée avec St. François de Sales, et se mit entièrement sous sa conduite. Elle fonda avec cet évêque l'ordre de la Visitation. Cette femme vertueuse mourut le 13 décembre 1641.

Digitized by Google

## LETTRE LXXIV.

*Paris, ce 22 mai 1785.*

Vous m'avez fait le plus grand plaisir du monde, mon cher comte, de m'assurer de la continuation de l'honneur de votre amitié. J'en ferai toujours tout le cas que je dois; et je vous assure que vos malheurs et les chagrins que vous avez, ne diminueront jamais rien de la tendresse que je vous ai promise. Votre martyre est violent, le mien est lent; mais enfin nous souffrons tous deux, Dieu le veut ainsi. Faisons-nous en un mérite auprès de lui. Je ne puis m'empêcher de vous parler ici d'un bruit qui court, et que je souhaite être véritable, qui est que vous vous êtes tout-à-fait donné à Dieu; je l'en loue et je le remercie d'avoir pris votre cœur, que j'ai toujours trouvé si bon. Vous n'aurez jamais

Digitized by Google

jamais de paix qu'en vous remettant entre ses mains et sans réserve.

---

## LETTRE LXXV.

*Paris, ce 28 septembre 1685.*

J'AI été ravie, monsieur, de recevoir de vos nouvelles. Il y avoit long-temps que je n'avois eu cet honneur-là. Vous craignez, dites-vous, et vous aimez Dieu; c'est le comble de la perfection. Jésus-Christ nous donne une marque certaine pour ne nous y pas tromper, et pour savoir si nous l'aimons en effet. « C'est, » dit-il, si nous gardons ses commande- » mens ». Il y a d'autres endroits dans l'Evangile, qui condamnent les pécheurs à la pénitence, et tous les mondains le sont. Or il est certain que les pénitens ne sont pas gais; et il faut que nous autres gens du monde, qui ne sommes pas tout-à-fait innocens, prenions garde

de ne nous pas faire une fausse paix, que l'Ecriture nous dit être fort dangereuse ; car enfin, mon cher monsieur, le temps va finir pour nous : quand je dis, va finir, peut-être dans dix, peut-être dans quinze ans ; mais nous n'irons guère plus loin, et l'éternité à quoi l'on n'oseroit penser sans trembler, commencera. Il est donc temps que nous commencions à nous en faire un sujet de méditation, et que nous essayions par notre bonne vie de mériter cette heureuse éternité. Je ne sais si vous êtes comme moi ; mais il est certain que les conversations que j'ai avec mes amis sur ce sujet-là, me touchent plus que tous les sermons. Ecrivons-nous, si vous m'en voulez croire, quelquefois de nos obligations, et songeons à nous.

Le roi fait des merveilles contre les huguenots ; c'est une œuvre chrétienne et royale, et l'autorité dont il se sert pour les ramener à l'union de l'Eglise, leur sera salutaire à la fin, et, au pis

aller, à leurs enfans qui seront élevés dans la pureté de la Foi. Cela lui attirera bien des bénédictions du Ciel. Il vit fort chrétiennement. Je vis hier une dame de qualité, très-malheureuse, qui est madame de ****. Elle a conté au roi ses douleurs; il en a été touché, et lui a donné de certaines choses qu'elle lui a demandées, qui la feront vivre commodément.

## LETTRE LXXVI.

*Paris, ce* 23 *mai* 1686.

Des douleurs de rhumatisme fort piquantes m'ont empêché de vous écrire, monsieur. On ne parle à la cour que des ambassadeurs de Siam, que le chevalier de Chaumont et l'abbé de Choisi ont ramenés. Ce sont des ambassadeurs de plus de deux mille trois cents lieues d'ici; cela est beau pour le roi. On a grande

Digitized by Google

curiosité de les voir. Dieu sait comme l'on court l'abbé de Choisi, pour lui faire conter tout ce qu'il sait. Je pense que je l'irai chercher aussi, quand le feu n'y sera plus tant. Il est, comme vous savez, dans une grande dévotion. Si vous saviez, mon cher comte, la joie que j'ai de vous savoir dans les sentimens où vous êtes pour les affaires de l'autre monde, vous connoîtriez bien que je vous aime. Quand Dieu fait la grâce aux gens de les faire vivre jusqu'au temps où la raison est un peu dégagée du feu des passions, il est impossible qu'ils ne songent à l'éternité. Le roi donne de grands exemples de piété dans sa cour. On aperçoit visiblement qu'il n'y a rien de faux à tout cela, et qu'il veut tout de bon se sauver. Ne vous verrons-nous point cet hiver? Je le souhaite, et je n'ose vous le conseiller; car vous faites un si bon usage de votre solitude, que je ferois conscience de la troubler, et que vous me faites envie de la chercher

Digitized by Google

aussi. Je vous supplie de croire que vous et madame votre fille n'aurez jamais une plus fidelle amie et servante que moi.

## LETTRE LXXVII.

*Paris*, ce 30 *septembre* 1686.

Il y a long-temps, monsieur, que je n'ai point été en état de vous écrire par un rhumatisme que j'ai eu sur le bras droit. Il m'ennuyoit fort de voir interrompu un commerce que j'ai toujours trouvé doux, et dont je fais toujours le même cas. Il faut dire le vrai, le plus grand bien de la vie et le moins sensible, quand on le possède, c'est la santé. Dites-moi, je vous prie, des nouvelles de la vôtre, car il ne faut pas laisser éteindre le feu de notre amitié. Si la mienne n'étoit tout-à-fait inutile à votre service, je vous en ferois de nouvelles

protestations. Je vous envoie une lettre qu'on dit que Saint-Evremond a écrite à une dévote de ses amies; mandez-m'en votre sentiment. Mais que dites-vous du cardinal le Camus (1). Voilà une grande distinction pour lui, et un grand changement depuis le temps que vous étiez amis. L'êtes-vous encore? Quoique le roi n'ait pas écrit pour lui à Rome, Sa Majesté en a parlé fort honnêtement en ce pays-ci. Il court un bruit de guerre, je ne sais s'il aura de la suite. Adieu, monsieur; je suis toujours à vous de tout mon cœur.

---

(1) Pierre-Etienne le Camus, évêque de Grenoble, revêtu de la pourpre romaine par Innocent XI, ne dut cette dignité qu'à ses vertus. Il naquit à Paris en 1632, et mourut en 1707.

Digitized by Google

## LETTRE LXXVIII.

*Paris, ce 1 décembre 1687.*

J'AI un ami, monsieur, neveu de monsieur Corneille, qu'on appelle Fontenelle, qui songe à la place de monsieur le président de Mêmes, vacante à l'académie. Il a beaucoup de mérite; je le conduirai chez vous, si vous me le permettez, et je vous ferai voir ses derniers ouvrages qui vous charmeront assurément. Je vous demande pour lui votre voix. On dit que Monsieur demande cette place à messieurs de l'académie pour le précepteur de Mademoiselle. Si cela est, personne n'entrera en concurrence. Je ne parle en faveur de de mon ami, qu'en cas que ses rivaux n'aient d'autre recommandation que leur propre mérite. Mandez-moi quand vous viendrez à Paris, afin que nous causions

Digitized by Google

tête à tête chez vous ou chez moi, car je ne parle à mon aise à mes vrais amis que de cette manière.

## LETTRE LXXIX.

*Paris, ce 2 mai 1691.*

Ne vous vantez plus de connoître l'amitié, monsieur : il y a six mois que je ne vous ai écrit, parce que je n'ai bougé du lit tout l'hiver, et je n'ai pas eu la moindre marque de votre souvenir. Je vois bien que je pourrois être morte deux ou trois ans sans vous inquiéter, si mon ombre ne vous alloit reprocher votre oubli. Prenez-y garde au moins, cela pourroit vous arriver, car je crois que je saurai aimer au-delà du tombeau. Comment vous êtes-vous accommodé de ce terrible hiver ? Nous autres gens avancés en trouvons la carrière bien rude. J'ai eu bonne compagnie au chevet de mon lit, car mes maux

Digitized by Google

et le froid qui m'avoit engourdi m'ont toujours laissé l'esprit et la langue libres, et le cœur aussi chaud pour mes amis que s'ils le méritoient; car à vous parler franchement, vous n'êtes pas le seul dont je pourrois me plaindre, et parce que je vous aime plus que les autres, je ne me plains que de vous. Ces sentimens-là ne sont-ils point trop délicats pour vous, monsieur? S'ils ne plaisent, ils fatiguent; et de peur de vous ennuyer, je vais vous mander des nouvelles.

On me mande de Hollande, que l'évêque de Munster a retiré les troupes qu'il avoit en ce pays-là et qu'il veut demeurer neutre. On croit que monsieur d'Hanover en pourroit bien faire autant. Le prince d'Orange a envoyé un courier au duc de Savoie, pour lui promettre un grand secours par mer. Il lui a envoyé de l'argent pour lever quatre mille Suisses. L'armée de monsieur de Catinat sera cette campagne de quarante

Digitized by Google

mille hommes. Monsieur de Savoie a fait un voyage à Verceil pour y faire préparer des logemens aux princesses et à toute la cour. Les nouvelles de la Hongrie sont, que le Grand Visir a laissé Essek bloqué, et qu'il est allé à Bude que l'on croit présentement investi. Il a laissé trente mille hommes pour la garde des ponts, sur lesquels il a fait passer la Save à son armée. Le maréchal de Lorges partira demain pour l'Allemagne, et tous les officiers destinés pour cette armée partiront incessamment. Le marquis ** a épousé mademoiselle de **. Vous connoissez sa réputation et sa beauté. Je vous envoie des stances sur la prise de Mons, qui ne vous déplairont pas.

---

## STANCES.

Lorsque Louis, suivi de ses troupes fidelles,
Jette dans Mons le péril et l'effroi,
Le fin Guillaume pense à soi,
Et vole au secours de Bruxelles.

Digitized by Google

Quand Bruxelles bientôt prêt à changer de roi,
Verra camper Louis au pied de ses murailles,
Le fin Guillaume, ennemi des batailles,
Ira secourir Charleroi.

Héros chargé d'une triple couronne,
Qui ne te coûta rien qu'un de ces attentats
Que l'équité britannique pardonne
Aux heureux scélérats;
Dignes patrons de messieurs les États,
Dis-nous un peu comment raisonne
Quiconque vante et ta tête et ton bras?
Maître dans l'art d'éviter les combats,
Tu prends les villes qu'on te donne,
Et défends très-bien en personne
Celles qu'on n'attaque pas.
J'ai conquis, diras-tu, plus vîte qu'un tonnerre,
Trois.... Alte-là, rapide conquérant;
Si chaque région, semblable à l'Angleterre,
Se rendoit au premier tyran
Qui daigneroit lui déclarer la guerre,
Un courrier ne voudroit qu'un an
Pour subjuguer toute la terre.

Digitized by Google

## LETTRE LXXX.

DE MADAME DE SCUDÉRY A MADAME DE MAINTENON.

*Paris, ce* 28 *août* 1708.

Je n'osois, madame, prendre la liberté de vous écrire dans des temps si embarrassés; mais aujourd'hui qu'on nous dit de meilleures nouvelles, je crois qu'il m'est permis de vous rendre grâces de la continuation de vos bienfaits plus touchans et plus nécessaires à l'état de la vieillesse qu'à tous les autres de la vie. Sans vous, j'aurois bien souffert. Je suis pénétrée de reconnoissance, madame, que vous ayez eu la bonté de vous souvenir d'une personne si aisée à oublier à la mort de madame de Nemours: il est vrai que j'y perds beaucoup de douceurs. Madame de Vil-

Digitized by Google

lette (1) m'a dit que vous me feriez l'honneur de m'en plaindre. Je vois souvent monsieur de Villette; je voudrois bien, madame, vous témoigner mon dévouement et ma passion à vous rendre service en la personne d'un homme qui a l'honneur d'être votre parent.

## LETTRE LXXXI.

### DE LA MÊME A LA MÊME.

*Paris, ce* 12 *décembre* 1709.

Je vous dois tant de respect et de reconnoissance, qu'il me semble qu'il est de mon devoir et de l'attachement respectueux que j'ai pour vous, de vous faire mes complimens sur la mort de monsieur le marquis de Villette. Je le voyois presque tous les jours, et il vint encore

(1) Arthémise d'Aubigné, sœur du père de madame de Maintenon, fut mariée à Benjamin de Valois, marquis de Villette.

Digitized by Google

chez moi la veille de sa mort. Il parloit peu depuis quelque temps ; mais je vous assure que, ce jour-là, il nous tint de très-bons discours et fort chrétiens. J'espère que Dieu lui aura fait miséricorde ; car c'étoit un des meilleurs hommes que j'aie jamais connus ; c'étoit une joie pour moi de lui pouvoir rendre quelques devoirs, ayant l'honneur de vous être si proche ; car personne n'est avec un si profond respect que moi, et n'est si obligée d'être

Votre très-humble
et très-obéissante servante,

DE SCUDÉRY.

Digitized by Google

# LETTRES

DE

# MADAME DE SALIEZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LETTRES

## DE

# MADAME DE SALIEZ.

## LETTRE PREMIÈRE.

*Sur son Projet pour une nouvelle Secte de Philosophes, en faveur des Dames,*

### A MADAME LA MARQUISE DE MONTPELLIAT (1).

DEPUIS que j'ai su, madame, avec combien de galanterie et d'enjouement vous avez répondu à certains discours ridicules, auxquels toute autre que vous auroit eu la foiblesse d'être sensible, je me confirme plus que jamais dans l'estime que j'ai toujours faite de vos maximes; je ne doute point qu'elles ne fussent

(1) Madame de Montpelliat, femme du grand trésorier du pape.



Digitized by Google

celles de tout le monde spirituel et raisonnable, si l'on y réfléchissoit autant que moi. En vérité, madame, si les gens de bon goût se savoient un peu entendre, on passeroit la vie tout autrement qu'on ne fait, et l'on ne se rendroit pas volontairement l'esclave et la victime d'un monde ingrat et injuste, qui paie d'ordinaire si mal toutes les violences que nous faisons pour lui plaire. Vous rendriez un fort grand service à toutes les personnes de mérite, si vous vouliez publier les commodes maximes de votre philosophie; vous établiriez par-là une nouvelle secte mille fois plus agréable et plus utile, que toutes celles que des hommes savans et spirituels avoient inventées pour parvenir au repos de la vie. Je m'offre, madame, pour être votre première disciple, et je le souhaite même avec plus d'ardeur, que je n'ai jamais désiré de me voir belle et charmante: car enfin, quand on seroit la plus belle personne du monde, on ne se feroit admi-

Digitized by Google

rer qu'autant d'années que cette beauté dureroit; mais si nous exécutons ce que je vous propose, nous serons illustres pendant plusieurs siècles. Il me semble déjà que l'on dit par-tout que nous avons établi une secte qui va rendre tout le monde heureux, et que je vois venir des gens d'esprit de toutes parts, pour nous demander d'être instruits de nos maximes.

La fin de notre secte doit être de vivre commodément, et de déterminer toutes les personnes raisonnables à secouer le joug des contraintes que l'erreur et la coutume ont établies dans le monde. Il faudra ensuite faire des lois selon lesquelles l'on devra vivre, et donner un nom à notre secte. C'est à vous, madame, à le choisir. Je vous dirai seulement que vous devez en trouver un propre à des personnes qui veulent établir les bonnes et solides maximes, qui font trouver le vice agréable, honnête et commode, et qui donnent tant de peur

Digitized by Google

aux sots, que jamais ils n'osent nous approcher, c'est pour se défaire d'eux, que des philosophes ont pris autrefois, (quoique fort sages), les noms d'humoristes et d'insensés.

Pour les lois, c'est à vous aussi, madame, à les imposer; mais pour votre soulagement, voyez si mes sentimens conviennent avec les vôtres, et si cela est, je leur donnerai plus d'étendue.

Vous savez, madame, qu'il y a deux sortes de beaux esprits, ceux qui le sont effectivement, et ceux qui croient l'être et qui ne le sont pas. Il faudra soigneusement examiner les esprits de ceux que l'on voudra recevoir, afin d'éviter le péril de s'y méprendre.

L'on fera un serment solemnel de donner l'exclusion à cette sorte de gens, qui, pour faire les beaux esprits, ne s'approchent jamais d'aucune femme sans lui dire des douceurs. L'on bannira ceux qui parlent toujours, ou de leur naissance ou de leur bravoure, qui croient

qu'une visite est incivile, si elle n'est de quatre ou cinq heures, et qui sont persuadés, que pour être bien gentilhomme, il faut être dans la dernière ignorance. Nous ne devons aussi jamais admettre dans notre secte ces sortes de beaux esprits que Dieu n'a mis au monde, que comme il y envoie la guerre et la famine, pour en être les fléaux, ces esprits qui ont des bornes si étroites, que l'on ne les voit jamais aller au-delà de certaines manières de parler de deux ou trois contes affectés, et de quelques comparaisons qu'ils savent par cœur.

Il faut sans doute, madame, exclure les femmes qui auront les mêmes défauts dans leurs manières; ne point recevoir ces prudes qui croient qu'une amitié tendre et délicate est le plus honteux des crimes; ni celles qui affectent une sévérité ridicule, qui leur fait condamner un honnête enjouement qui est pourtant l'âme de la conversation. Il ne faut avoir nul commerce avec ces dames,

Digitized by Google

qui croient que, parce qu'elles ne sont pas coquettes, il leur est permis de gronder, de donner éternellement des leçons de modestie et de retenue, et qui, ne pouvant souffrir qu'on rie, se déclarent contre tout ce qui s'appelle divertissement.

Je serois aussi d'avis que nous ne reçussions point celles qui ne parlent jamais que d'une jupe ou d'une coëffure; celles qui ne peuvent souffrir que les autres lisent des livres agréables, et qui s'imaginent que pour être honnête femme, il ne faut que savoir aller à l'église et lire des livres de dévotion.

Je crois, madame, qu'il est bon surtout de bannir l'Amour de notre société, de peur qu'il ne trouble le repos que nous cherchons, et de substituer à sa place l'Amitié galante et enjouée.

Après avoir montré ce que nous devons rejeter, il me semble que la première loi de notre secte doit être de vivre avec beaucoup d'amitié, et de res-

Digitized by Google

pect les uns pour les autres : je ne parle pas de ce qu'on appelle respect parmi les gens que nous voulons chasser, qui ne consiste qu'en des cérémonies importunes et embarrassantes ; car ceux de notre secte doivent sur-tout renoncer à cela ; mais le respect que j'entends, consistera à s'estimer beaucoup, à ne rien dire jamais qui puisse déplaire, et à ne se point familiariser.

Les qualités absolument nécessaires pour être admis, sont l'esprit et la docilité. Cette docilité demande deux choses; la première que l'on reçoive avec soumission et avec plaisir tout ce qui sera enseigné, et la seconde, qu'on quitte sans peine et sans trop raisonner, les mauvaises maximes que l'on pourroit avoir prises dans des sociétés différentes de la nôtre.

Il faut que l'esprit de ceux que nous voudrons recevoir, soit capable de cette liberté si aimable, qui fait dire agréablement et librement ce qu'on pense ;

Digitized by Google

de cette raillerie belle et innocente, qui fait qu'on tourne les choses d'un biais tout-à-fait divertissant; de cette petite malice ingénieuse qui fait qu'on surprend les personnes les plus spirituelles dans de certains endroits de leur conversation, qui les embarrassent un peu, et dont elles ne se tirent qu'après avoir donné beaucoup de plaisir.

Enfin, madame, il faut que vos disciples aient la conversation galante, et tout ce qui rend la société agréable et douce, sans que, pour quelque raison que ce soit, vous en receviez aucun, dont le visage et le discours soient armés d'une sévérité ridicule.

Il doit y avoir une fidélité entière parmi ceux de notre secte, c'est-à-dire, qu'on se parlera sincèrement et tendrement sans façon et sans grimace; qu'on verra souvent ceux qu'on aimera, et qu'on évitera ceux qu'on n'aimera pas: on travaillera de concert et sans cesse, pour arracher les mauvaises maximes

qui

Digitized by Google

qui se sont glissées dans le monde, et l'on fera une guerre continuelle aux sots dont il sera permis de se divertir, quand par malheur on se rencontrera avec eux.

Je crois, madame, que voilà à peu près les lois qui seront nécessaires pour l'établissement et pour le progrès d'une secte si considérable. Si vous les approuvez, il sera facile d'y en ajouter quelques autres.

Vous jugez bien, madame, que nous trouverons des contradictions. Tous les grands desseins sont difficiles, la plupart des gens étant ignorans ou foibles, et ne jugeant des choses que par de certaines préventions, que la politique et la coutume ont mises dans l'esprit des hommes : mais j'espère pourtant que nous trouverons assez de personnes éclairées qui ne se laisseront point surprendre à ces préventions, et qui seront bien aises de s'unir avec nous, pour ne plus s'assujétir à toutes les contraintes qui ne ser-



Digitized by Google

vent qu'à faire perdre les plus agréables momens de la vie ; ils ne se perdent que trop par des raisons qui ne dépendent pas de nous.

Si ce projet vous agrée, je travaillerois, madame, de toutes mes forces à seconder vos désirs, et je crois que Solon ni aucun de ces philosophes, qui ont travaillé pour établir le repos des hommes, n'ont jamais été si fameux que nous le serons un jour.

## LETTRE II.

### RÉPONSE DE M. DE VERTRON A MADAME DE SALIEZ.

Je commencerai ma lettre par les mêmes termes que vous employez pour finir la vôtre (1). Je crois, madame, que Solon

(1) Madame de Montpelliat avoit communiqué la précédente lettre à monsieur de Vertron, qui fit la réponse sans se faire connoître.

Digitized by Google

ni aucun de ces philosophes, qui ont travaillé pour établir le repos des hommes, n'ont jamais été si fameux que vous le serez un jour, si votre projet s'exécute comme il y a beaucoup d'apparence. En effet, il n'y a rien de si bien imaginé que cette nouvelle secte; les lois en sont également agréables et solides, la fin en est utile et glorieuse. Que je me tiendrois heureux, madame, puisque vous voulez bien que notre sexe ait part à ces avantages, d'être du nombre de vos sectateurs! Je le suis déjà par inclination, et comme je cherche à vivre commodément, vos règles s'accordent fort avec mon humeur. Je vous assure que si vous me faites la grâce de me recevoir parmi vos disciples, j'écouterai vos leçons avec assiduité, et observerai toutes vos maximes avec exactitude. Cependant si ce n'est point être téméraire que de donner son avis sur le nom de cette secte, avant qu'on y soit reçu, je pense que celui des immortels seroit

Digitized by Google

convenable à votre idée, et que votre devise ayant pour corps la fleur de ce nom et pour âme ces mots ; *à l'épreuve des temps*, seroit reçue de tout le monde raisonnable : car enfin, madame, il faut laisser les sots dans leurs sottises, ils ne s'en déferoient pas pour tout ce qu'on leur diroit. Nous ne parlons que des sages, mais de ces sages sans sévérité ; de ces savans sans présomption, de ces juges sans partialité ; en un mot, de ces esprits bien réglés de l'un et de l'autre sexe. Oui, madame, sans vous flatter, vous relevez infiniment le vôtre, que l'injustice et la jalousie des hommes insensés s'efforcent encore aujourd'hui d'abattre, mais inutilement : car sans citer ici les muses, les sibylles, les prêtresses, les vestales, les amazones, les grâces et les vertus qui prennent leurs noms, leurs habits et leurs manières des femmes, (comme on le voit parmi les divinités du paganisme), il suffit de dire que nous avons autant de femmes que

Digitized by Google

d'hommes illustres en toutes choses, mais principalement en France.

Ah! madame, que ceux qui seront vos disciples auront à juste titre ce beau surnom, aussi-bien que celui d'immortels inséparable de l'autre. Je ne crains point de le dire hautement, je souhaite avec passion d'être de votre nouvelle secte; et comme la brigue ne sauroit avoir d'accès auprès de vous, je m'expose à un refus. Cependant je vous envoie mon portrait au naturel., vous pouvez juger pour lui si je dois être reçu. Au reste, madame, je vous avoue de bonne foi, que si je n'ai pas expliqué tous mes défauts, j'ai aussi un peu diminué de mes bonnes qualités; et comme la prudence en est une, elle m'engage à vous cacher à présent mon nom, pour m'épargner la honte et la raillerie que me causeroit un refus ouvert. Mercure ou la Renommée vous apprendront bientôt qui je suis, si sur ce portrait vous

Digitized by Google

me croyez digne de l'honneur où je prétends.

Je suis officieux sans intérêt, jaloux sans envie, contrariant sans opiniâtreté, curieux sans imprudence, propre sans affectation, libre sans libertinage, prompt sans me laisser emporter à aucun excès de colère, railleur sans être médisant, flatteur sans fourberie, laborieux sans contrainte, ami sans fard, amant inconstant sans scrupule, froid aux inconnus, ouvert aux personnes que je connois, présomptueux par amusement, mélancolique par tempérament, sage par nature, enjoué par art, malheureux par la fatalité de ma destinée ; cependant heureux par imagination, patient par religion, orateur par hasard, poète par caprice, auteur par complaisance, approbateur par raison, critique par amitié, comédien quand il faut l'être, c'est-à-dire, sérieux, triste ou gai dans les rencontres, reconnoissant par justice,

Digitized by Google

libéral par inclination, bon par penchant, discret par politique et civil par habitude. Au reste, j'ai plus de mémoire que je n'en voudrois avoir ; j'ai même plus d'imagination que de savoir, ce qui fait que je me plains souvent de mon esprit et jamais de mon cœur, où si j'étois stoïcien, je placerois l'âme ; car, sans vanité, je l'ai bien placée, et je suis tout cœur.

Pour l'autre partie de moi-même, qui regarde proprement ma figure et ma personne, à tout prendre, je ne suis ni beau, ni laid ; on m'a voulu persuader que j'avois assez bon air. Je danse et touche le luth joliment ; je m'explique quand il faut, en plusieurs langues ; j'ai un grand défaut, c'est de n'aimer pas le jeu : en un mot, je suis passable, mais pourtant je plais plus de loin que de près. Heureusement pour moi, vous estimez peu la beauté du corps, et je trouve que vous avez très-grande raison de ne point faire de cas d'une fleur

Digitized by Google

si passagère. La véritable philosophie, ou pour mieux dire, votre secte ne doit s'attacher qu'à la beauté de l'esprit et du cœur.

Pour dernier trait à mon portrait, j'ose dire, sans me flatter, que je suis assez propre à bien des choses, que je parle mieux que je n'écris, et que je suis plus aimé des neuf sœurs que des grâces. Enfin, madame, je le serois des unes et des autres, si j'avois l'avantage de vous plaire, et si vous me faisiez l'honneur de m'admettre dans votre académie, pour y apprendre le secret si admirable et si nécessaire d'être au dessus des caprices de la fortune, de l'envie et de la médisance, et le bel art de vivre en repos, éloigné des contraintes que l'erreur et la coutume ont établies dans le monde, qui est la fin de votre secte incomparable, et celle que je recherche avec empressement.

Digitized by Google

## LETTRE III.

### DE MADAME DE SALIEZ

### A MONSIEUR DE VERTRON.

Le séjour que je viens de faire à la campagne, et quelques embarras inséparables du veuvage, m'ont privée de voir les nouvelles des mois passés. Lorsque j'ai voulu réparer mes pertes, j'ai trouvé, monsieur, à mon retour, la réponse que vous me faites pour la secte de philosophes que j'avois proposée il y a quelque temps. Je suis bien marrie que vous ayez si long-temps attendu de mes nouvelles, et que dans une occasion si importante, vous puissiez me soupçonner de n'avoir pas toute l'exactitude dont je fais profession. Il est certain, monsieur, qu'une agréable marquise a fait naître mon projet; ses maximes singu-

lières ont trouvé des censeurs. Je pris un jour la liberté de lui en parler, et j'osai concevoir l'espérance d'y faire apporter quelque changement : mais bien loin de la faire entrer dans mes sentimens, elle m'entraîna dans les siens. Je la trouvai plus sage que tous ceux qui la condamnoient ; et voyant qu'elle avoit su se faire des règles à part, pour ne pas s'assujétir aux contraintes que l'erreur et la coutume ont établies dans le monde, qui ne servent qu'à troubler notre repos, sans nous acquérir de véritables amis, je ne la nommai plus que ma belle philosophe ; et je formai le dessein que vous avez vu, pour autoriser ses opinions qui sont devenues les miennes. Je fus d'abord animée par l'espérance d'un heureux succès ; je ne doutai point que si des hommes qui condamnoient les plaisirs les plus innocens, qui vouloient que leur sage fût content au milieu des supplices, avoient trouvé tant de sectateurs, une dame qui ne

Digitized by Google

propose qu'une vie douce et commode, et qui enseigne à porter la délicatesse et la sensibilité jusqu'à éviter l'ennui, n'eût bientôt un grand nombre de disciples.

En effet, je vois venir de toutes parts des personnes d'esprit et de mérite, qui demandent d'être instruites de nos maximes; elles ont été approuvées et enregistrées dans toutes les académies. Tous les hommes raisonnables ont jugé qu'ils pouvoient suivre sans honte une route, qui ne leur est montrée que par des femmes, puisqu'elle conduit agréablement au repos de la vie, que tous vos philosophes n'avoient cherché jusqu'ici que par des chemins fâcheux et pénibles. L'égalité des sexes ne se conteste plus parmi les honnêtes gens; ils demeurent d'accord avec vous, monsieur, que l'injustice et la jalousie des hommes, nous ôtent les moyens de faire connoître tout ce que nous valons: j'ajouterai, avec votre permission, que vous êtes des usurpateurs,

Digitized by Google

qui, sans aucun titre légitime, avez pris possession de l'empire du monde. Les dames se sont aperçues, il y a bien des siècles, de cette usurpation; elles ont fait de temps en temps quelques efforts pour recouvrer leur liberté. Ces illustres amazones, dont vous me parlez, songeoient à vous détrôner; et si le plus grand de tous vos conquérans n'eût arrêté leurs progrès, les dames commanderoient aujourd'hui les armées, et les hommes fileroient. N'allez pas m'accuser de vouloir troubler l'ordre du monde. Le soin que je prends d'exciter les dames à n'aimer qu'une vie douce, commode et tranquille, prouve assez que je hais l'esprit mutin, et que, si je forme des desseins, ils ne sont pas de révolte; même après y avoir bien pensé, je trouve que vous n'avez qu'un empire imaginaire, et que nous régnons véritablement. Oui, monsieur, vous êtes nos officiers, nos soldats, nos magistrats; et sans vous en apercevoir, si vous

Digitized by Google

remontez à la source des plus grands événemens, vous trouverez toujours que les dames y ont la meilleure part. Permettez-moi de dire que ces anges font rouler ici-bas les premiers mobiles, et jouissent du fruit de vos travaux. J'avoue pourtant que nous n'avons point de part aux glorieux succès de la France contre ses ennemis, mais c'est parce que notre auguste Monarque forme lui seul ces vastes desseins dont la prompte exécution ne nous laisse rien à faire, et que ses résolutions sont comme cette vaillante et sage Minerve, sortie du seul cerveau de Jupiter.

Il faut être si convaincu des avantages de mon sexe, pour être de nos disciples, que je vous prie d'y faire de nouvelles réflexions avant que de vous engager dans une secte où nous voulons gouverner. Je vous trouve digne d'y être reçu ; vous avez de grandes qualités et de petits défauts dont nous vous corrigerons, pourvu que vous ayez cette do-

Digitized by Google

cilité, que j'ai expliquée dans mon projet. J'ai déjà si bonne opinion de vous, que je ne veux pas craindre que l'amour-propre, qui nous trompe si souvent, vous ait fait faire une fausse peinture de vous-même; mais comme la réception d'un inconnu tireroit à conséquence, et nous exposeroit à être trompées par des gens qui se figureroient de valoir plus qu'ils ne valent, on vous prie, monsieur, de nous apprendre votre nom, et d'agir franchement avec des personnes aussi ennemies de la dissimulation que de la contrainte. Je ne doute pas que la connoissance que nous souhaitons n'augmente notre estime, et que vous n'obteniez la médaille à notre première assemblée. J'ai reçu tant de différens avis sur cette médaille, que j'en ai suspendu la fabrique. Ceux que vous me donnez sont justes et bien pensés. L'immortalité est assez de mon goût; il ne tiendra pas à moi que l'on ne se détermine à suivre vos conseils. On a déjà

décidé que nos philosophes attacheront leur médaille avec un ruban vert qui signifiera l'espérance, que nous avons de l'accroissement et de la durée de notre secte. Les hommes et les dames le porteront à l'endroit de leur habit qui conviendra le mieux à leur ajustement; il sera permis d'orner la médaille de pierreries : car bien loin de vouloir que nos disciples soient sans souliers, comme ceux de vos plus fameux philosophes, nous n'en voulons point qui aient des airs bas et de pauvreté; l'image de la misère est affligeante, et conviendroit mal aux fins de notre secte; mais aussi pourvu que nos prétendans aient des airs et des manières nobles, qui réjouissent les yeux, nous ne ferons point d'enquêtes de leurs biens.

Nous sommes déjà assez philosophes pour savoir que les bonnes qualités et les vertus relèvent de l'empire de l'esprit et de la volonté, et non pas de celui de la fortune. Vous apprendrez le reste de

nos intentions dans notre assemblée ; je vous en marquerai le temps et le lieu, sitôt que vous m'aurez appris votre nom. Je ne suis que la première disciple d'une secte si considérable, et j'assemble les troupes, que ma marquise doit commander ; j'ai quelque crédit auprès d'elle, et je vous promets, honnête et galant inconnu, de ne rien négliger pour vous rendre l'important service que vous demandez, et vous témoigner que je suis, monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissante servante.

LETTRE

Digitized by Google

## LETTRE IV.

### RÉPONSE DE MONSIEUR DE VERTRON A MADAME DE SALIEZ.

MADAME,

J'aurois bien de la joie, si j'avois un jour l'avantage d'être au nombre de vos philosophes ; les lois de votre nouvelle secte s'accordent si fort avec mon humeur, que je vous demande avec empressement l'honneur d'être reçu parmi vous, dans l'envie que j'ai de goûter une vie douce et tranquille, et de la passer avec des personnes choisies, dont le mérite et l'esprit sont universellement reconnus. Oui, madame, je mets toute ma gloire à être de cette illustre et agréable académie ; et, quoique je n'aie pas toutes les qualités nécessaires, je dirai néanmoins, sans croire pécher par

amour-propre, que j'ai la principale, qui est cette docilité naturelle, et cette heureuse disposition à recevoir les instructions et les avis qu'on voudra me donner. Je loue et j'admire comme vous, madame, votre incomparable marquise; j'approuve avec les sages son dessein; il me paroît autant utile et juste qu'élevé.

Vous avez raison de ne pas exclure de votre secte ces hommes dont la conduite réglée, l'humeur honnête, les manières aisées, le nom fameux et le beau savoir répondent à votre intention. Le choix judicieux que vous en ferez, vous mettra toujours au dessus de la médisance, et l'on ne pourra jamais désapprouver une union si nécessaire, puisque les Muses sont inséparables d'Apollon, et que l'esprit est des deux sexes, aussi-bien que la vertu, quoique d'une manière plus éminente dans le vôtre. Ne croyez pas, s'il vous plaît, madame, qu'en faisant votre éloge et celui de vos héroïnes en peu de paroles,

je veuille adroitement vous engager à faire le mien ; je ne suis point assez présomptueux ; je ne vous donne des louanges que parce que vous les méritez, sans dessein de m'en attirer de votre part ; je me connois trop bien, et je me souhaite beaucoup de perfections, que je ne puis avoir que par votre moyen, par vos entretiens, par vos conseils et par votre exemple.

Comme votre compagnie est également établie et pour l'esprit et pour le cœur, j'ose epérer, madame, que je perfectionnerai l'un par vos lumières, et que je contenterai l'autre par votre exemple, en trouvant cette tranquillité que je désire depuis si long-temps, et qui, jointe à la connoissance de la vérité et à l'amour de la vertu, fait le bonheur de la vie et l'objet de toutes les belles âmes. Vous savez que les personnes, de même que les tableaux, ont leur point de vue. Ne me regardez donc pas, je vous supplie, de près, mais de loin, c'est-

à-dire, ne jugez pas de moi par les commencemens, mais par les suites.

Enfin, madame, je vous demande votre protection auprès de votre aimable marquise; ayant une recommandation aussi puissante que la vôtre, je ne doute point, madame, que je n'obtienne une place parmi vos sectateurs. Je considérerai cet honneur comme une grâce particulière; j'aurai autant de reconnoissance que vous aurez de gloire d'avoir fait un heureux; je ne le serai jamais parfaitement que quand vous serez véritablement persuadée que je suis, avec tout le respect imaginable, madame,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur.

Digitized by Google

## LETTRE V.

### DE MADAME DE SALIEZ

### A MONSIEUR DE VERTRON.

Vous ne pouviez, monsieur, former un dessein plus noble et plus équitable, qu'en continuant de travailler à la défense de mon sexe, duquel vous vous êtes déclaré le protecteur contre l'injustice du vôtre. Vous avez su connoître que les dames sont, sans contestation, ce que le monde a de plus admirable et de plus digne d'être loué. Vous commençâtes à paroître pour nous dans la réponse que vous me fîtes par le Mercure du mois d'août, en 1681. Je vous en remerciai aussi par le Mercure, et j'ajoutai quelques raisons aux vôtres. J'avois cru depuis que nous avions convaincu l'Univers; mais, à ce que je vois, il est

Digitized by Google

encore des incrédules dans la plus belle ville du monde, qui doutent de l'égalité des sexes, puisqu'on est obligé d'écrire sur ce sujet. En vérité, les hommes devroient s'estimer heureux que nous ne poussions pas nos prétentions plus loin : peut-être ne serions-nous pas mal fondées, monsieur; du moins le plus ancien de tous les titres est en notre faveur : le divin ouvrier, qui nous a tous faits, mit plus de façon, employa plus de temps et une meilleure matière pour nous former, qu'il ne fit pour vous autres. Les ouvrages furent aussi bien différens, et cette différence dure depuis le commencement du monde. Il endormit votre jalousie, quand il voulut faire quelque chose de plus charmant que vous; et l'agrément et la beauté, qu'il vous donna dès-lors en partage, nous reste; il nous fit pour vous plaire, et par conséquent pour vous commander, puisqu'il n'est point d'empire plus sûr ni plus absolu que celui

Digitized by Google

que l'on a sur les cœurs. La pente naturelle que vous avez tous à nous donner les noms de reines et de souveraines, à nous parler de vos fers et de votre esclavage, vous apprend assez l'empire légitime que nous avons sur vous. Vos usurpations n'ont pas fait prescrire nos droits; nous en connoissons toute la justice; mais nous trouvons bien de laisser aller le monde comme il est. Nous aimons à régner sans peine, tandis que vous vous agitez pour nous faire passer une vie agréable et commode. Vous prenez le soin de maintenir les lois, pour nous faire jouir des avantages qu'elles nous donnent. Vous courez aux périls du champ de Mars, afin de pouvoir porter vos lauriers à nos pieds. N'est-il pas vrai, monsieur, qu'à la réserve de Louis le Grand, qui partage avec ses sujets les peines et les fatigues, les autres monarques règnent en se reposant comme nous, et trouvent (comme nous faisons) leur bonheur et leur félicité dans les

travaux de ceux que le Ciel leur a soumis ? Nous nous contentons de vous faire voir de temps en temps que nous sommes capables de toutes choses pour vous empêcher de vous méconnoître. Nos héroïnes ont valu vos héros, et pas une d'entr'elles n'a porté ni mangé tout un bœuf, comme votre vaillant Hercule. Elles ont fait des actions d'une valeur prodigieuse, sans rage et sans férocité. La force du corps seroit égale, si l'on nous élevoit aux mêmes exercices ; la seule habitude y met une différence que nous ne vous envions point, puisque vous êtes nés pour la peine, et non pour le repos. Mais lorsque, pour obéir aux lois de la plus illustre de toutes les républiques, les femmes luttoient, couroient, jetoient la barre, lançoient le dard, elles réussissoient si bien, que l'on a toujours dit que les dames de Lacédémone valoient mieux que les hommes du reste du monde. Dans les arts libéraux nul homme n'a surpassé les femmes qui s'y

sont

Digitized by Google

sont appliquées. L'athénienne Olympie a mieux écrit la médecine que votre Hippocrate ; la jeune romaine Lala a mieux su qu'Apelle l'art de la peinture ; jamais homme n'a été si savant en musique que cette fameuse Grecque, qui jouoit excellemment bien de tous les instrumens que l'on lui présentoit ; et nous ne savons point que pas un de vos poètes ait entrepris de rien disputer à Sapho. Je puis encore ajouter que s'il est vrai, selon votre grand philosophe, que les tempéramens les plus délicats sont les plus propres aux fonctions de l'esprit, nous devons avoir plus de facilité que vous pour tous les arts et pour toutes les sciences ; néanmoins rien ne peut guérir les hommes de leur vaine préoccupation ; mais, pour vous, monsieur, qui vous piquez de nous rendre justice, ne trouvez-vous pas tout-à-fait plaisant que les Romains, encore ignorans sous leurs premiers rois, envoyassent consulter l'oracle d'Apollon,

Digitized by Google

pour savoir que pouvoit pronostiquer qu'une dame romaine eût plaidé sa propre cause devant ses juges, avec tant d'esprit et de solidité, qu'ils en étoient enchantés. Ils croyoient que c'étoit un prodige ; mais Apollon, qui nous connoissoit mieux, et qui savoit que l'éloquence est en nous une chose extrêmement naturelle, se moqua d'eux, et ne leur répondit rien. Je vous écris, monsieur, tout ce que ma raison et ma mémoire me représentent, non pas pour vous convaincre d'une vérité que vous soutenez mieux que moi, mais seulement pour vous animer, autant que je le puis, à continuer de prendre le bon parti. Il s'est trouvé, dans tous les siècles, des hommes savans et équitables comme vous, qui ont appris aux autres ce que nous valons. Nous n'avons rien perdu de ce qui nous rendoit dignes de leur estime : « Le monde ne va pas de mal » en pis » ; c'est une des erreurs que ma secte combat. Comme il n'y eut

jamais tant d'hommes illustres qu'il y en a maintenant, il n'y eut jamais aussi tant de femmes habiles et spirituelles. Ces dames trouveront sans doute, monsieur, des moyens pour vous témoigner leur reconnoissance ; et les Muses ne manqueront pas de placer, dans le temple de Mémoire, le nom du généreux défenseur de leur sexe, mais dans un lieu si haut, qu'il fera beaucoup de jaloux. Je suis, avec toute sorte de considération et de reconnoissance, monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissante servante.

Digitized by Google

## LETTRE VI.

### DE MADAME DE SALIEZ

*A messieurs de l'Académie des* Ricourati, *à Padoue.*

MESSIEURS,

Les lettres patentes, que vous avez fait expédier en ma faveur, pour me donner une place dans votre célèbre académie, étant en langue italienne, il semble que les très-humbles remerciemens que je vous fais, devroient être aussi en italien; mais, outre que je n'en connois pas assez toutes les délicatesses, et qu'il est indifférent en quelle langue l'on parle à des personnes qui les possèdent toutes, quel moyen, quand on a le bonheur d'être sujette de Louis le Grand, de preférer un autre langage à

Digitized by Google

celui qui règne dans ses états, et duquel il se sert pour nous donner de si justes et si douces lois ? Tandis que toutes les nations du monde, qui aiment ses vertus ou qui craignent sa puissance, apprennent à parler comme nous, je ne puis m'attacher qu'à une langue qui va devenir universelle, et que notre savante académie française a mise à un si haut point de perfection, qu'elle est plus sévère, plus modeste et presqu'aussi serrée et aussi féconde que la latine. J'avoue, messieurs, que mes écrits ne peuvent pas vous prouver cette vérité. Née dans la province, et n'ayant point été à Paris corriger les défauts de mon langage, comme l'on alloit autrefois corriger à Athènes ceux de la langue asiatique, je ne puis écrire avec la même justesse que mademoiselle de Scudéry et que mesdames Deshoulières, Dacier et de Ville-Dieu, qui sont si dignes du rang que vous leur avez donné parmi vous. La hauteur de leur esprit a été

Digitized by Google

secondée d'une situation heureuse au milieu de Paris, et animée par la vue et par l'usage du grand et beau monde ; aussi ces dames sont-elles devenues autant de miracles de ce siècle, et leurs écrits étonneront bien plus la postérité que ceux des femmes savantes des siècles passés ne nous étonnent. Je crois qu'il m'est permis de vous dire, messieurs, afin que vous ne vous repentiez pas de l'honneur que vous m'avez fait, que, bien que mes écrits soient infiniment au dessous des leurs, ils ont souvent d'heureux succès; l'on y voit la nature toute pure, et ce caractère aisé n'y déplaît point. Enfin, puisque mes ouvrages m'ont attiré votre estime, personne n'est plus en droit de me la refuser. Vous tenez dans le monde la place de ces fameux Grecs qui décidoient du mérite des auteurs, aussi-bien que de celui des héros; vous les surpassez même par une droiture de cœur qui vous fait rendre justice à mon

Digitized by Google

sexe, en me recevant dans votre illustre académie, et n'affectant point une distinction que le Ciel et la nature n'ont jamais eu dessein de mettre entre les hommes et nous; la jalousie la fit naître, notre modestie l'a soufferte; et, sans que nous ayons troublé le monde par nos plaintes, les hommes commencent à se repentir de leurs usurpations, et leur empire tyrannique va tomber de lui-même. Déjà l'académie royale d'Arles a suivi votre exemple à notre égard, et plusieurs de nos meilleurs écrivains ont traité à fond de l'égalité des sexes, qui ne se conteste plus en France, depuis que notre juste monarque estime et récompense le mérite de l'un et de l'autre sexe. Noubliez pas, messieurs, cette marque de son équité dans les éloges que vous lui donnez; je sais que cet auguste sujet remplit souvent vos savantes veilles; quelle occupation pourriez-vous trouver plus digne de vous? et quel Homère peut trouver de héros

Digitized by Google

plus dignes de lui ? Mais, quelques idées que la renommée vous donne de ses vertus, vous n'en comprendrez jamais qu'une partie; le bonheur de les connoître toutes est réservé à ses heureux sujets, sur lesquels il règne par amour plus absolument que tous les autres rois ne règnent sur les leurs par la terreur et par la crainte. Il gouverne avec tant de douceur un peuple naturellement soumis à ses monarques, et dont il fait les délices, que chacun sacrifieroit avec plaisir pour lui ses biens et sa vie. Il aime ses sujets autant qu'il en est aimé; et c'est sans doute en cela que consiste la plus véritable et la plus sûre félicité des rois. Vous voyez, messieurs, que je conserve mon caractère doux et simple, en ne vous parlant que de la bonté de son cœur. Je laisse au style sublime à le représenter tel qu'il est à la tête de ses armées, portant la frayeur chez ses ennemis : cependant, messieurs, toute la France vous est

Digitized by Google

obligée de l'intérêt que vous prenez à sa gloire, et cette raison n'est pas moins puissante que la grâce que vous m'avez faite pour m'engager d'être toute ma vie, messieurs,

Votre très-humble
et très-obéissante servante.

## LETTRE VII.

DE MADAME DE SALIEZ

A MONSIEUR DE VERTRON.

J'avois cru rompu l'enchantement qui empêchoit la liaison de notre commerce, et je vous en avois témoigné ma joie d'une manière dont vous m'aviez paru content. Cependant, monsieur, comme si je ne devois jamais qu'entrevoir ce bonheur pour en connoître le prix et pour en regretter la perte, je ne reçois non

Digitized by Google

plus de vos lettres que lorsque je croyois l'enchantement insurmontable. Il me semble que les efforts que j'avois faits en vous écrivant durant la plus grande violence de mes maux, et faisant même des vers, dans ce triste état, pour vous réjouir et pour vous complaire, méritoient un plus agréable succès; je ne murmure point contre vous, je m'en prends au destin que l'on accuse impunément tant qu'on veut. Je ne saurois me figurer que vos empressemens, vos bontés, vos desseins s'évanouissent ainsi sans aucune raison. C'est dans l'espérance que vous en avez quelqu'une de bonne, que je vous supplie de m'écrire pourquoi vous ne m'écrivez pas. Si je vous croyois malade, je ferois rechute; je veux suspendre toute mon imagination pour ne croire que tout ce qu'il vous plaira de me dire pour vous justifier; je suis maintenant tout-à-fait guérie, j'ai l'esprit gai et content, parce que mon fils, qui m'avoit rendue triste

et malade, en se dérobant à ma tendresse avant l'âge auquel je voulois consentir qu'il fît le métier de ses pères, est revenu tout entier d'Alger à Marseille ; on l'a d'abord fait garde de marine, et il part dans la meilleure santé du monde pour le Levant, où cinq vaisseaux de guerre vont escorter une flotte marchande. Ne troublez pas, s'il vous plaît, mon repos par un silence opiniâtre : reprenez les premiers et obligeans desseins que vous aviez formés, croyez-moi toujours bonne à quelque chose. Unissons un peu nos génies, malgré leur inégalité, et sur-tout soyez bien persuadé que je suis, avec plus d'estime que je ne saurois vous le dire, monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissante servante.

Digitized by Google

## LETTRE VIII.

### DE LA MÊME AU MÊME.

Il n'est rien de si doux que de recevoir des reproches aussi obligeans et aussi spirituels que les vôtres, monsieur, sur-tout lorsque l'on se sent aussi innocente que je la suis... Je pouvois craindre avec raison que, vous étant engagé dans quelque commerce avec moi, sans avoir assez examiné si j'en étois digne, vous continueriez par honnêteté ce que vous avez commencé par une espèce de hasard; mais, puisque vous persévérez à me demander de mes nouvelles, lors même que mon silence devroit vous rebuter, je puis croire que vous êtes assez content du passé pour espérer que je pourrai, à l'avenir, contribuer de quelque chose à vos plaisirs

Digitized by Google

poétiques. Je le désire infiniment, monsieur, et j'ai toujours les meilleures intentions du monde : mais il faut vous dire pour ma justification, que mon esprit n'est bon à rien, lorsque mon cœur est affligé. Mon père, qui m'est extrêmement précieux, est tombé dans une maladie que son âge rend incurable. La flotte qui amenera mon fils à Constantinople a été battue de mille orages; quatre vaisseaux marchands périrent à la rade de Marseille; les vents ont long-temps refusé les autres; on n'a jamais entendu parler sur ces côtes de tant d'accidens qu'il leur en est arrivé avant d'être en pleine mer : il semble qu'elle vouloit me rendre mon fils. Vous voyez que, tantôt comme fille, tantôt comme mère, j'ai toujours le cœur pénétré de quelques alarmes, auxquelles la société des Muses ne remédie point: c'est la véritable cause de la résistance que j'ai faite à vos obligeantes sollicitations; et, bien loin que mon estime

Digitized by Google

pour vous diminue, elle augmente tous les jours aussi-bien que ma reconnoissance.

Je ne doute pas, monsieur, que vous n'ayez des jaloux; c'est une suite infaillible d'un mérite éclatant comme le vôtre; mais, s'ils s'adressoient à moi pour dire le plus petit mal de vous, ils n'y trouveroient pas leur compte, et je défendrois le *défenseur de mon sexe* de toute la force de ma plume. Vous m'avez donné un attendrissement extrême par les airs de votre dernière épître chagrine contre les procès; j'en ai le cœur tout ému; je vous prie de ne le point tant presser, et de ne tailler de la besogne qu'à mon esprit; ma mélancolie produit l'oisiveté de ce dernier, et je vis dans un lieu où rien n'excite et n'encourage. Vous seul pouvez me tirer de cet état de langueur et de fainéantise où je suis tombée, et me rétablir dans mon naturel; c'est une grâce que j'attends de votre honnêteté : je vous

Digitized by Google

demande celle de me considérer toujours, monsieur, comme

Votre très-humble
et très-obéissante servante.

## LETTRE IX.

### DE MONSIEUR DE VERTRON A MADAME DE SALIEZ.

MADAME,

J'ai reçu vos devises et le Portrait de la princesse (1). A vous parler avec la sincérité que vous exigez d'un véritable ami, d'un académicien zélé pour votre gloire, d'un peintre de soi-même, qui ne sut jamais flatter personne, et d'un disciple de votre nouvelle secte, je vous dirai ingénuement que tout ce que

(1) Voyez le Portrait qui suit cette lettre.

Digitized by Google

vous m'avez envoyé m'a paru d'une égale beauté et digne de paroître avec éclat et au grand jour dans la cour la plus auguste et la plus polie de l'Europe. Je trouve par-tout un feu admirable et une manière libre, spirituelle, galante, qui vous distingue toujours, et qui doit vous attirer l'estime et même, si je l'ose dire, l'amitié de madame la Dauphine, à laquelle, pour faire votre cour et la mienne en même temps, je me donnerai l'honneur de présenter de votre part ce charmant Portrait, sous les favorables auspices de mon illustre Mécène, monsieur le duc de Saint-Aignan, qui, connoissant parfaitement votre mérite et estimant beaucoup tous vos ouvrages, dont je lui fais part régulièrement, m'a promis cette grâce ; faites-moi toujours celle de me croire, avec autant de respect que de reconnoissance, madame,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur.

Digitized by Google

## PORTRAIT

### DE MADAME LA DAUPHINE.

SANS avoir jamais eu le bonheur de voir madame la Dauphine, j'ose entreprendre de faire le portrait de ses incomparables charmes; rien ne m'embarrasse, rien ne m'étonne, quand il s'agit de donner des marques du respect que je sens pour cette auguste princesse, et j'ai même des ressources que l'on ne sait pas. Une main invisible et divine a fait dans mon cœur un portrait de cette héroïne, qui me la représente aussi admirable qu'elle le paroît à ceux qui ont l'honneur de l'approcher tous les jours.

C'est là qu'en admirant sans cesse
Les beautés de son âme et celles de son corps,
Dans mes respectueux transports,
Je me crois, dans le Louvre, aux pieds de la princesse.

Je vois bien qu'il faut que je m'explique. Après que Louis le Grand eût achevé le très-fortuné mariage de Monseigneur, et préféré madame la Dauphine à toutes les princesses de la terre, l'amour, au milieu de son triomphe et de sa joie, devint jaloux de Mignard et de le Brun, dont les savans pinceaux ne s'occupoient plus qu'à peindre cette princesse. Ce Dieu, qui se croit avec raison le meilleur comme le plus ancien de tous les peintres, qui a fait le portrait de toutes les belles dans les cœurs de tous ceux qui ont aimé depuis que l'on commence à aimer, et qui sut si bien peindre Lucrèce dans le cœur de Tarquin (si nous en croyons Ovide); ce Dieu, dis-je, plein de dépit et de jalousie, sort de la plus belle ville du monde, parcourt toutes les provinces, et, jusqu'aux extrémités de la terre, il alla graver l'image de madame la Dauphine dans tous les cœurs. Il ne dédaigna pas la petite ville d'Alby; et c'est là qu'il choisit princi-

Digitized by Google

palement mon cœur, pour lui servir de toile sur laquelle il appliqua les divines couleurs, dont le mélange fit le portrait de madame la Dauphine. Mais quel moyen d'en tracer une copie fidelle ?

Il faudroit, pour former ces divines couleurs,
Que l'Aurore versât ces précieuses larmes,
Qui font sur le satin des fleurs
Mille beautés et mille charmes;
Qu'un rayon de soleil me servît de pinceau,
Lorsqu'il va commencer sa brillante carrière;
Ainsi prenant du jour ce qu'il a de plus beau,
De cette naissante lumière
Je formerois un portrait sans pareil,
Où ma princesse auroit tout l'éclat du soleil.

Mais, puisque ce désir est inutile, je vais d'une main mal assurée copier l'ouvrage du plus habile des Dieux; du moins si je n'ai pas la gloire d'un heureux succès, j'aurai celle de succomber dans une glorieuse entreprise.

De tout temps on a disputé
En quoi précisément consiste la beauté;

Digitized by Google

Chaque peuple a son goût ; les nations diverses
Ont aussi divers sentimens ;
Les défauts et les agrémens
Ne sont pas chez les Grecs ce qu'ils sont chez les
Perses.
Il est pourtant certains appas
Que l'Univers admire et ne dispute pas ;
Et ce présent des Dieux, ce charme incontestable,
Se voit dans l'objet que je peins :
Ma princesse en tous lieux paroîtroit adorable,
Et le chef-d'œuvre de leurs mains.

Oui, par tous ses grands airs, si touchans et si
doux,
S'attireroit la tendresse et l'hommage ;
Du midi jusqu'au nord, de l'Inde jusqu'au Tage,
De pareils airs plaisent à tous.

Il n'est point de climat où sa taille divine
Ne fit d'abord juger quelle est son origine ;
Et, si ce don du Ciel fit le premier des rois ;
Le monde tout entier doit recevoir ses lois.

Il faut en effet que les airs, la taille et le port aient quelque chose de bien touchant en tous lieux, puisque, dans les pays où l'on ne voit les femmes que sous des sayes, ou des voiles qui les

cachent, elles font néanmoins autant ou plus de conquêtes qu'en France : ce ne sont pourtant pas les seuls avantages que madame la Dauphine a reçus du Ciel, pour plaire universellement.

Il n'est point d'endroit sous les Cieux,
Où l'on ne fût touché du brillant de ses yeux ;
Mais, tout propres qu'ils sont à causer mille alarmes,
Mortels, ne craignez pas le pouvoir de leurs charmes ;
Leurs précieux regards n'enflamment que les Dieux.

J'avoue que, si la vivacité des yeux a ses partisans, les yeux languissans ont les leurs ; chacun a là-dessus son goût et ses expériences, qui lui tiennent lieu de raisons ; mais, quoi que l'on puisse dire, les yeux sont faits pour briller ; et, s'il y a quelque langueur aimable, ce n'est qu'une langueur d'accident, qui, se mêlant au feu des yeux naturellement brillans, comme ceux de madame la Dauphine, produit le plus bel effet du monde.

Digitized by Google

Aussi, quand la douleur ou l'amour innocente
La rendent un peu languissante,
L'on voit dans ses beaux yeux, pleins de vives clartés,
Une modestie engageante
Dont tous les autres yeux demeurent enchantés.

Sa belle bouche est sans seconde;
Son cou, d'un agrément qu'on ne sait définir,
A le bonheur de soutenir
La meilleure tête du monde.

Les adorables traits que je viens de dépeindre sont environnés d'une lumière douce, et les cheveux châtains de la princesse lui laissent tous les droits qu'en tout temps et en tous lieux le monde a donnés à la brune sur la blonde.

Voilà des beautés visibles, qui sont du goût de toutes les nations, qui l'ont été de tous les siècles passés, et qui le seront sans doute de tous les siècles à venir. Un peintre mortel n'auroit pu me montrer ni la grandeur de l'âme, ni le feu de l'esprit, ni la bonté du cœur de madame la Dauphine; mais un peintre divin ne me laisse rien ignorer.

Digitized by Google

Une âme toute de lumière,
Noble, héroïque, tendre et fière,
Sur laquelle les Dieux versent tous leurs trésors,
Brille dans ce précieux corps.
De toutes les vertus cette princesse ornée,
Remplit au gré de tous sa grande destinée,
Unit le fort génie à l'extrême douceur,
La beauté de l'esprit à la bonté du cœur,
Répand incessamment des grâces prévenantes.
Ah ! que tant de vertus dans ce rang sont touchantes,
Et qu'elle paroît digne à nos yeux éblouis
Du cœur de son héros et du choix de Louis !
Sensible à ses vertus, le Ciel la rend féconde;
Il forma dans son sein des maîtres pour le monde;
Tandis qu'à l'Univers Louis donne des lois,
La princesse affermit le trône de nos rois.

Heureux, qui peut tracer le journal de sa vie,
En observer l'auguste cours,
L'admirer, la voir tous les jours!
Tous les biens d'ici-bas sont moins dignes d'envie.

Je ne puis m'empêcher de finir par cette exclamation, la défectueuse copie que je viens de faire de l'inimitable portrait que l'amour a fait dans mon

cœur. Je ne dois point rougir, monsieur, d'avoir si mal réussi; j'ai pour mon excuse qu'un cœur est bien plus capable de recevoir l'impression des merveilleux charmes de madame la Dauphine, que ne l'est une feuille de papier. Je puis céder sans honte à cette divine main qui a si heureusement rencontré. Je n'ai pas assez de vanité pour vouloir disputer avec un Dieu si adroit; je connois la présomption de la pauvre Arachné et de Marsias, et leurs châtimens; je sais que le moindre des Dieux est infiniment plus habile que le plus habile des hommes, et qu'il n'est pas raisonnable qu'nne simple mortelle comme moi prétende arriver jusqu'à la parfaite imitation d'un portrait fait par les mains du Dieu d'amour.



Digitized by Google

## LETTRE X.

### DE MADAME DE SALIEZ

### A MONSIEUR DE VERTRON.

MONSIEUR,

On ne peut rien de mieux imaginé que votre mascarade; et *Cupidon Courrier*, soit dans son habit ordinaire, ou déguisé en *Petit Maure*, est le plus aimable du monde. Tout ce que mademoiselle de Scudéry, qui fait tant d'honneur à notre sexe, monsieur de Bétoulaud et vous, faites dire par cet envoyé extraordinaire des Dieux à notre incomparable monarque, est (si j'ose ainsi parler) digne de S. M. L'illustre Sapho met avec justice une grande différence entre votre *Amour* et celui d'Anacréon; et son aimable amie, mademoiselle l'Hérier, a eu raison dans le



Digitized by Google

beau portrait qu'elle a fait de madame la duchesse de Bourgogne, de la comparer à l'Amour sage et sans bandeau, puisque cette auguste princesse, toute jeune qu'elle est, peut passer sans flatterie pour un prodige d'esprit et pour un modèle de sagesse. Ceux qui ont l'honneur de l'approcher, et le bonheur de la voir et de l'entendre, disent tous que les portraits qu'on en a fait en vers sont fidèles. Après les quatre dont vous m'avez fait la grâce de m'envoyer des copies, oserai-je entreprendre d'en faire un, comme je pris la liberté, ces années dernières, de faire celui de feue madame la Dauphine ? J'y vais travailler, ensuite je vous l'enverrai, et vous y donnerez quelques coups de pinceau.

Pour cette princesse adorable,
Et pour Louis l'incomparable,
Ce héros de toute saison,
Votre Muse est inépuisable
Et votre zèle infatigable ;
Vous savez accorder la rime et la raison.

Je n'entendrois ni l'une ni l'autre, si

je ne vous marquois ma reconnoissance, et l'estime avec laquelle je suis, monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissante servante.

## LETTRE XI.

### DE LA MÊME AU MÊME.

MONSIEUR,

Je vous félicite de votre *Nouveau Panthéon* (1), et vous en remercie; j'en ai expliqué par écrit le dessein à nos amis les connoisseurs de mon voisinage, et leur ai marqué que vous saviez faire voir Louis le Grand

Plus grand que tous les rois, plus grand que
tous les Dieux.

Ils m'ont demandé une suite pour ce

(1) Ouvrage de M. de Vertron.

Digitized by Google

vers, qui convient assez juste au *Parallèle* et au *Panthéon*; voici donc celle que je lui ai donnée.

Tout écrit aujourd'hui, tout parle de mon roi,
Des meilleurs auteurs jusqu'à moi :
Mais tout cède, Vertron, au succès de ton zèle ;
Ton *Panthéon*, ton *Parallèle*
Montrent à l'Univers ce monarque pieux,
Plus grand que tous les rois, plus grand que tous les Dieux.

L'appétit vient en mangeant, encore plus chez les poètes que chez les autres. Ce madrigal vous attire un plus méchant sonnet. Pourquoi m'excitez-vous, vous qui savez si bien que je ne fais rien qui vaille ? J'aurai peut-être trouvé une pensée singulière sur le *Nouveau Panthéon*, et voilà tout.

Il faut vous laisser faire votre *Pandore*, et vos autres ouvrages, et vous dire seulement qu'après que vous aurez ainsi fait, tout à votre aise, des vôtres, nous ferons quelque chose à notre tour ; car enfin il ne sera pas dit, que je ne

Digitized by Google

vous donne rien en échange de tous vos dons; je médite de vous surprendre agréablement.

Et c'est à quoi, Vertron, je m'évertuerai.

Faites mes recommandations à notre charmant ami monsieur de....; demandez-lui bien des nouvelles de mon cœur, et croyez tout ce qu'il vous en dira; gardez-vous bien de vous séparer, sans avoir parlé de moi, et sans avoir souhaité que je pusse avec vous deux former un doux triumvirat. Enfin réjouissez-vous avec notre père spirituel, ou, pour parler plus juste, qui est tout esprit, et faites commémoration de moi; aussi-bien suis-je un peu morte; car j'ai plus d'une absence fâcheuse à supporter. Goûtez, monsieur, goûtez les plaisirs que les amitiés, comme les amours nouvelles, donnent. Du haut du Parnasse parisien, jetez quelquefois les yeux sur ces basses régions, et regardez-y une pauvre Muse albigeoise. Notre sage et illustre vainqueur connoît parfaitement

Digitized by Google

Toulouse, et vous devez lui communiquer vos justes et belles idées pour l'établissement d'une académie royale de beaux-esprits dans cette ville Palladienne, et lui faire part de ces nobles desseins, que vous me faites entrevoir par votre dernière lettre, où je dois être confondue parmi tant de personnes choisies, de l'un et de l'autre sexe; ce nuage, qui me va obscurcir, me cachera aussi; on ne m'apercevra point, et c'est justement ce qu'il me faut. Je vous envoie ce que je viens de faire dans ma solitude; ce sont des accompagnemens pour la devise que j'ai faite à la gloire de Louis le Grand, que je vous envoyai il y a quelques jours.

DEVISE.

Le corps est le soleil.
*L'âme ce mot italien.*

Più grande là sù.

Mortels, qui m'admirez, vous ne sauriez connoître
Par mes soins sans relâche et ma brillante ardeur,

Ni par tous mes bienfaits qui font votre bonheur,
Combien je suis plus grand que je ne parois être!
Et le Ciel seulement sait toute ma grandeur.

Je finis, monsieur, cette longue épître par une saillie poétique, que le chagrin, causé par l'absence de mes amis, plutôt que le dépit de n'avoir pas remporté votre beau prix, m'a fait faire.

On vient de m'honorer d'un *accessit* flatteur;
Mais de ce mot latin serai-je bien ornée,
Tandis qu'en bon français on me voit condamnée
A suivre le char du vainqueur?
L'*accessit* à ce char m'attache la première;
J'entraîne dans mon sort d'illustres malheureux;
Ah! c'est me distinguer d'une triste manière:
Un destin confondu me seroit moins honteux.

Cependant, monsieur, si quelque chose est capable de me consoler de ma défaite, c'est d'avoir disputé la palme avec un maître qui en est si digne; je vous supplie de lui faire mes complimens, et de l'assurer que je suis sa très-humble servante. Je me sers de la même fin, pour vous dire que je serai éternellement la vôtre.

Digitized by Google

## LETTRE XII.

### DE LA MÊME AU MÊME.

Monsieur mon illustre confrère, que vous êtes abondant pour trouver toujours de nouveaux desseins à la louange de notre grand monarque, et que vous êtes ingénieux dans les nouvelles matières que vous employez, à chaque fois que vous nous représentez les merveilles de sa vie ! Il n'est rien de mieux imaginé que le grand ouvrage que vous allez mettre au jour (1); ouvrage qui vous immortalisera, en immortalisant notre héros, où, suivant les traces des anciens maîtres du monde, qui conservoient à la postérité par des médailles

(1) Intitulé : l'*Homme Immortel*, ouvrage fait en l'honneur des victoires de Louis XIV.

Digitized by Google

les plus grands événemens de la vie de leurs empereurs, et qui mettoient en œuvre les plus précieux métaux, pour les consacrer à leur mémoire, vous marquez avec des traits d'esprit qui ne seront point sujets à s'effacer, comme les inscriptions des médailles romaines, les prodiges sans nombre du plus beau règne qui ait jamais été, par des expressions courtes, nettes et nobles, qui pourront servir à autant de revers de médailles qu'on frappera sans doute un jour à la gloire de notre auguste souverain :

Que tes médailles, cher Vertron,
Te vont acquérir de renom,
En peignant de Louis les actions fameuses
Et tant de prodiges divers !
Eût-on cru que, dans des revers,
Il se pût rencontrer tant de choses heureuses ?

Il y a quelque chose, monsieur, hors du commun, et qui me paroît fort galant dans le dessein de votre ouvrage, où, sous les différentes figures des Dieux de l'antiquité, vous avez dessein de

représenter autant de caractères différens des vertus incomparables, ou des actions inimitables de Louis le Grand. Cette idée est d'un goût merveilleux, et l'on peut dire que vous travaillez d'après l'antique, avec cette différence que les grands maîtres de la savante Italie et de la Grèce délicate n'ont fait que quelques morceaux, au lieu que vous nous fournissez une œuvre entière dans une grande suite, et telle, que les plus fameux artisans n'en ont jamais entrepris une pareille. Vous m'avouerez aussi, monsieur, que vous avez une matière plus riche que la leur, et un sujet inépuisable.

Travaille, Vertron, pour le roi :
Les Muses ne sont point ingrates ;
L'on ne dira jamais de toi
Qu'en son histoire tu le flattes.

Je vous dis sans flatterie mes sentimens, puisque vous le voulez, et je suis sans déguisement, parce que je le dois, monsieur mon illustre confrère,

Votre très-humble
et très-obéissante servante.

Digitized by Google

## LETTRE XIII.

### DE MONSIEUR DE VERTRON A MADAME DE SALIEZ.

MADAME,

Je désespère à présent d'entrer en votre académie. Il faut vous parler sincèrement ; si vous en demeurez à vos premières lois, rien n'est si contraire à l'esprit de votre secte que l'amour, et j'aime avec passion depuis peu de jours. La lettre que je vous écrivis dans le temps que j'étois libre, m'a attiré, sans vanité, des louanges ; et, comme je ne fais jamais rien, sans l'exposer à la censure de mes amis, ils n'ont pu garder le secret par l'intérêt qu'ils prennent à ma gloire. *Le Peintre de soi-même* a été malheureusement connu d'une Belle, qui, après en avoir estimé

Digitized by Google

la copie, a généreusement étendu son estime jusqu'à l'original. Si je me suis servi du terme de *malheureusement*, où les autres, en pareille rencontre, se croiroient heureux, la raison, madame, est que vous fermez la porte de votre nouvelle académie aux amans de l'un et de l'autre sexe; cependant, comme vous distinguez deux sortes de beaux-esprits, je vous prie de considérer en ma faveur deux sortes d'amans : les uns sont insensés; on les entend soupirer par-tout; ils parlent souvent aux arbres et aux rochers, pour ne pouvoir se parler à eux-mêmes. Ils se contrarient sans cesse, et ils font, comme on dit communément, des sauts du ciel en terre; tantôt ils élèvent le mérite de leurs maîtresses, jusqu'à les placer parmi les divinités; tantôt ils les abaissent et les traitent de Furies, quelques grâces qu'elles aient; un air de froideur les désespère, un regard les rassure. Si leur imagination, facile à

Digitized by Google

blesser, les détourne, leur cœur fragile les rappelle incontinent, et ils sont si peu à eux, qu'ils ne jugent des choses que par hasard, par caprice ou par passion. Une sotte et aveugle complaisance est, pour l'ordinaire, la règle de leur conduite. On remarque qu'ils blâment ce qu'ils ont approuvé, et qu'ils changent aussi aisément de sentimens que de visage : semblables aux caméléons qui trompent les yeux par la différence des couleurs ; ce sont des protées qui prennent toutes sortes de figures, pour faire autant de personnages qu'il y a de passions chez eux. Les injures suivent de près leurs douceurs ; ils s'ennuient et ennuient les autres par leurs discours extravagans et par leurs manières ridicules. Ce sont là, madame, ces amans que l'on doit exclure du nombre de vos sectateurs, lesquels, au contraire, font profession de suivre la raison, et de chercher, sur toutes choses, la tranquillité de l'esprit et le

bonheur de la vie : mais il y a d'autres amans qui sont tendres et raisonnables, et qui, rendant justice au mérite, aiment ce qui est aimable; qui ne découvrent jamais leurs sentimens qu'à leurs maîtresses ou à leurs amis sages, sincères et fort expérimentés dans l'art d'aimer, pour en recevoir des conseils et les suivre. Si ces amans paroissent quelquefois détachés à l'extérieur, c'est afin de n'être point inquiétés dans leurs amours, ou par des parens fâcheux, ou par des rivaux incommodes. Ce détachement est un trait de politique; et, quoique leurs cœurs soient à leurs maîtresses, leurs esprits sont toujours à eux; ils aiment sans perdre l'usage de la raison, et, s'ils cessoient d'en avoir, ils seroient incapables d'aimer. Qu'on ne me dise point que, lorsqu'on est bien amoureux, on ne se possède plus; que les fréquentes émotions du cœur sont incompatibles avec le repos de l'esprit; l'expérience nous fait voir que, si l'on

Digitized by Google

a bien placé l'un, l'autre est satisfait; et, comme le plaisir de l'amour est d'aimer, un beau réciproque qui naît de l'estime et de la constance jointes à l'inclination, vient mettre fin à nos justes et pressans désirs ; ce qui fait le bonheur de la vie. En vérité, madame, il y auroit de l'injustice de refuser des places dans votre académie à des personnes si raisonnables. D'ailleurs, je vous supplie très-humblement de vous souvenir que l'amour est l'âme de notre âme, l'harmonie du monde, cette merveilleuse sympathie qui prend et qui entretient les esprits dans une parfaite intelligence ; que c'est le lien des cœurs ; que ces esclaves volontaires estiment leur chaîne plus qu'une couronne, et que l'engagement de leur liberté n'est point une servitude, mais un pur sacrifice, un hommage et même un plaisir ou une reconnoissance ; ils font leur gloire de la soumission qu'ils ont pour les ordres de leurs souveraines ; et, comme elles

savent commander, ils savent obéir; en un mot, ils aiment et ils sont aimés. Hélas! madame, sans amour, tout languit; les plaisirs sont imparfaits, les désirs sont vains, les projets sont inutiles. Quand l'imagination n'est plus échauffée par un objet qui l'occupoit agréablement; lorsque l'esprit n'est plus rempli de mille jolies pensées que lui causoient la grandeur et la beauté de son objet; lorqu'enfin le cœur est vide, on est malheureusement dépourvu de tous ces avantages qui viennent de l'amour et non de la fortune: on devient stérile dans ses productions, paresseux dans ses actions, ennuyeux dans ses discours, bizarre dans ses manières, misanthrope dans ses jugemens, chimérique en ses prétentions. De bonne foi, madame, approuvez-vous ces philosophes qui professoient hautement l'insensibilité? Il faut avouer que, si l'on n'aime rien, on est indigne de vivre, et que toutes les passions ne sont qu'un amour

amour revêtu de différentes couleurs. La véritable éloquence est celle du cœur. On pourroit même comparer le cœur à une académie où l'on apprend le bel art de persuader et de plaire. L'Amour en doit être le directeur. J'oserois ajouter que les plus grands et les plus parfaits philosophes sont les amans raisonnables ; car, à considérer le nom de philosophe, on trouve que c'est l'amant de la sagesse. Ne m'objectez donc point, s'il vous plaît, madame, que l'amitié a plus de charmes et plus de rapport à la véritable philosophie que l'amour ; qu'elle est plus de commerce, et que l'une est une vertu, l'autre une passion. Pour vous répondre, il suffit d'examiner la différente conduite d'un amant et d'un ami. Un ami dit tout ce qu'il pense, il écrit indifféremment toutes choses ; un amant, au contraire, a peur de se commettre. Un ami ne feint point de montrer à son ami tous ses défauts ; l'amant les cache à sa maîtresse pour s'en



Digitized by Google

corriger. La familiarité et l'ouverture du cœur, pour être trop fréquentes et trop grandes, détruisent l'amitié : en amour, cette discrétion, ces égards, ces respects, entretiennent l'union parmi les cœurs. Le dirai-je, madame ? l'amitié qu'on vante tant, n'est, à proprement parler dans l'usage ordinaire du monde, qu'un reste d'amour, puisque très-souvent il arrive que, dès-lors qu'on cesse d'être amoureux, ou par une inclination naturelle de changer, ou par un dégoût, on devient ami par raison et par politique, pour n'être point accusé d'inconstance, de caprice, et de peu de discernemeent. Mais à quoi bon, madame, faire ici l'apologie des amans raisonnables ? Vous en connoissez trop le mérite et le prix ; ainsi, loin d'appréhender que cette qualité nouvelle doive être un obstacle à ma gloire et à mon bonheur, j'ai sujet de croire et d'espérer qu'elle me servira de moyen sûr pour m'attirer votre estime, et pour me faciliter en

Digitized by Google

même temps ma réception dans votre illustre académie, qui sera désormais l'objet des personnes sages et capables. Je suis, madame,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur.

## LETTRE XIV.

### DE MADAME DE SALIEZ A MONSIEUR DE VERTRON.

MONSIEUR,

Il ne m'a pas été difficile de vous faire recevoir dans mon importante secte ; votre nom a tout fait : pourquoi me l'aviez-vous caché ? J'assemblai, au nom de mon aimable marquise, plusieurs dames d'élite de cette province, pour convenir de nos réglemens, et faire le choix des hommes qui se présentoient pour suivre nos singulières, mais commodes maximes. Vous avez été reçu, monsieur, d'une commune voix et sans contestation ; mais, comme nous fai-

Digitized by Google

sons la guerre aux préventions, votre réputation n'a pas empêché qu'on ait examiné vos ouvrages sérieux et galans, en vers et en prose, et qu'il ne m'ait fallu faire, par ordre de l'assemblée, une enquête sur votre conduite, et sur la fidélité de votre portrait. C'est par cette enquête que j'ai appris, monsieur, que vous écrivez également bien en diverses langues; que vous avez l'honneur et l'avantage de travailler en latin pour l'utilité des étrangers et pour la postérité, à l'histoire admirable de notre incomparable monarque, et que vous êtes généralement, non seulement estimé, mais aimé. Ce dernier bonheur nous a fait croire qu'il faut qu'avec les qualités qui font admirer, vous ayez de la douceur, de la docilité, de la complaisance, de l'agrément; nous joignons à cela le soin que vous prenez de nous défendre par vos discours académiques, prononcés ou envoyés en diverses académies, dans

et hors le royaume, contre ceux qui nous persécutent. Tant de raisons ensemble vous ont acquis justement, monsieur, la médaille fabriquée sur vos bons avis. La fleur qu'on nomme *Immortelle*, et qui sert de corps à la belle devise que vous avez faite pour l'illustre mademoiselle de Scudéry, fait aussi le corps de celle de notre nouvelle secte, avec ce mot que vous avez mis pour âme, *à l'épreuve du Temps*. L'espoir de cette immortalité si recherchée toucheroit moins, si nous la devions à tout autre qu'à vous. Je vous prie, monsieur, de croire que je n'ai rien oublié pour l'enquête dont j'ai été chargée, et pour inspirer à toute l'assemblée l'estime et la reconnoissance que ce que j'ai appris me fait sentir.

Je suis, monsieur, avec la dernière sincérité, votre très-humble servante et très-affectionnée sœur en Apollon Ricrovrato.

Digitized by Google

## LETTRE XV.

### DE MONSIEUR DE MANDAJORS A MADAME DE SALIEZ.

Comme il y a long-temps, madame, que j'admire les productions de votre esprit, il n'y en a pas moins que j'ai pour votre illustre personne une estime particulière ; c'est pourtant sans avoir jamais eu l'honneur de vous voir ; mais il n'est pas incompatible que l'on estime les gens sans les avoir vus. Si cela étoit,

Sans doute notre grand Louis,
Dont l'extrême valeur égale la prudence,
Et qui fait tout le bien et l'honneur de la France,
Malgré l'éclat de ses faits inouis,
Malgré son mérite sublime,
De l'Univers entier n'auroit pas eu l'estime.

En ce cas aussi, madame, la mémoire de tous les grands hommes de l'antiquité

Digitized by Google

( que bien nous prend de n'avoir pas vus ), ne seroit pas révérée encore aujourd'hui comme elle l'est et le sera dans les siècles à venir.

Si toutefois la renommée,
De notre grand héros charmée,
Pour publier sans fin ses merveilleux exploits,
Pour ces autres héros ne demeure sans voix.

Cependant, madame, quoique je n'eusse jamais eu cet honneur, ni celui d'être connu de vous, j'ai mis souvent la main à la plume pour vous donner des marques de mon estime; mais je n'ai jamais osé prendre la liberté de vous écrire, et je me disois à moi-même, dans la plus forte des tentations que j'en ai eues, que, si tous ceux qui vous estiment avoient un tel droit, vous auriez commerce avec toutes les personnes qui ont eu l'avantage de vous voir ou de lire vos ouvrages, et qu'ainsi vous vous vous trouveriez accablée de lettres. Voilà, madame, ce qui m'a retenu jusqu'à présent, et me retiendroit encore,

Digitized by Google

si, ayant vu dans le Mercure du mois d'octobre dernier, en suite de votre belle lettre à madame de Piellat, une fable du *Chabot* et du *Vérons*, qu'un de mes amis y avoit fait mettre avec mon nom, quoique je n'y eusse rien eu jusqu'alors que sous le titre de l'*Anonyme d'Alais*, je n'avois cru être dans ce droit.

En effet, madame, il me semble
Que, depuis cet heureux moment,
Qu'on nous mit sous l'adresse ensemble,
Je puisse agir plus librement.

Faites-moi la grâce, madame, de regarder cette lettre comme un juste hommage que tous ceux qui se mêlent de vers et de prose vous doivent, mais que je n'aurois osé vous rendre sans une si favorable aventure, laquelle, me fournissant un spécieux prétexte, m'engage à cette lilerté; et soyez en même temps persuadée que, quelque grande que puisse être la gloire que se donne cette province d'avoir une personne de votre mérite, elle cédera pourtant dans mon esprit

esprit à celle que je recevrai, si je puis apprendre par quelque moyen que vous aurez la bonté de ne pas dédaigner la sincère protestation de celui qui est, avec beaucoup de respect,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur.

---

## LETTRE XVI.

### DE MADAME DE SALIEZ

A MONSIEUR DE MANDAJORS,

Juge général du comté d'Alais.

Vous n'aviez pas pour moi, monsieur, jusqu'ici toute l'estime dont vous me flattez, puisque vous avez cru que je pouvois être capable de ne recevoir pas vos lettres avec le plaisir et la reconnoissance qu'elles doivent me donner. Il est vrai que j'en reçois quelquefois de personnes qui ne me connoissent pas mieux que vous me connoissez, et que

mes foibles ouvrages, que le hasard ou des gens préoccupés en ma faveur ont rendus publics, m'ont attiré quelques agréables aventures. Tous ceux qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, ont été contens de mon exactitude, et j'espère, monsieur, que vous le serez aussi. Vous avez vû dans ma lettre à madame de Piellat, que je puis disposer à mon gré de tous les momens de ma vie. J'en sacrifie la plus grande partie aux affaires; mais, lorsque j'ai rempli tous les devoirs de mon veuvage, je donne l'esprit et le temps que je puis avoir de reste, aux plaisirs de l'écriture. L'amour ni le jeu, qui font trouver les momens si courts, ne m'occupent point, et, jouissant du temps tel qu'il est, j'en ai assez pour mes affaires, et pour écrire aux personnes que j'estime. Voilà, monsieur, un détail sincère de de mon humeur et de ma conduite. Je veux encore vous dire de bonne foi que je ne mérite pas les louanges que

Digitized by Google

vous me donnez. Vous savez que souvent ce qui brille un peu de loin, n'est pas grand'chose de près ; et, si les lieux où nous vivons étoient aussi voisins que nos ouvrages le sont dans le Mercure d'octobre dernier, vous n'auriez pas peut-être pour moi tous les sentimens que vous me témoignez. Je prierai l'auteur de ce livre de ne nous plus séparer, de peur que quelques feuilles de papier entre votre nom et le mien ne gâtent mes affaires. Votre nom, monsieur, ne m'étoit pas inconnu, non plus que l'*Anonyme d'Alais*. Je suis ravie que vous ne soyez qu'une même chose avec lui, et que je puisse donner à un seul l'estime que je partageois à deux. Vous trouverez bon que je ne vous garde point le secret, et que je découvre de quelle source partent de si galans ouvrages Au reste, monsieur, je n'aurois jamais cru que l'on eût renfermé mes louanges et l'éloge de mon roi dans une même lettre. Il faut avoir autant d'esprit que

Digitized by Google

vous en avez pour faire entrer en quelque comparaison des choses si différentes et si éloignées, sans faire tort à la dignité royale. Pour moi qui n'ai pas tant d'esprit, je n'ai jamais osé entreprendre d'écrire de Louis le Grand, quoique l'on ne me dispute pas la qualité que je prends d'une de ses meilleures sujettes. En effet, monsieur, tout ce que l'on publie de la part du roi me remplit de vénération. Je respecte le moindre imprimé sur lequel je vois son nom, et j'ai souvent obéi à ses édits, avant qu'ils fussent vérifiés. Cependant,

Quand je veux, par des vers, publier quelque marque
De mon respect pour ce monarque,
Et que, m'applaudissant d'un si noble dessein,
Je commence à louer son auguste personne,
L'éclat de ses vertus m'éblouit et m'étonne,
Et la plume d'abord me tombe de la main.

Si je pouvois espérer que mon génie secondât mon zèle, il me seroit infiniment plus agréable d'écrire les vérités de son illustre vie que les fables dont toutes

Digitized by Google

les moralités ne sauroient être si utiles que le récit de ses moindres actions; mais, n'osant pas entreprendre l'un, je me divertis à l'autre. Vous avez vu, dans le Merçure, plusieurs fables sur le berger Narcisse: l'on m'a imposé de travailler sur un sujet si épuisé; et, comme c'est à une de vos fables que je dois l'honneur que vous m'avez fait, je veux vous donner une des miennes, que je viens d'achever. Je voudrois, monsieur, vous pouvoir témoigner par quelque chose de plus solide ma sensibilité pour vos honnêtetés, et avec quelle estime je suis

Votre très-humble
et très-obéissante servante.

Digitized by Google

## LETTRE XVII.

### DE MADAME DE SALIEZ

### A MADAME LA TRÉSORIÈRE DE PIELLAT (1).

On n'a pas manqué, madame, de me faire savoir les sentimens de bonté que vous avez pour moi, et je n'ai garde de négliger un penchant qui me fait tant d'honneur. Jusqu'ici c'est seulement l'ouvrage des étoiles, puisque vous ne m'avez jamais vue; mais je prétends leur aider, et, si votre cœur ne leur résiste pas, j'espère de donner des suites fort tendres à des commencemens si obligeans et si particuliers. Croyez, s'il vous plaît, madame, que, si je désire entrer en commerce avec vous, c'est moins pour

(1) Le mari de madame Piellat étoit trésorier de la ville d'Avignon.

Digitized by Google

le plaisir d'une aventure singulière, et pour fournir des nouvelles au Mercure Galant, que parce qu'effectivement je sens un je ne sais quoi qui m'attire vers vous. Mes petits ouvrages m'ont souvent attiré de divers endroits des honnêtetés de même nature que les vôtres; mais, en vérité, je n'y ai pas été si sensible. Vous ne me connoissez, madame, que par ma prose et mes vers. Ce n'est point assez; j'ai dessein de vous envoyer mon portrait, afin que vous me connoissiez toute entière pour l'esprit et pour le corps; car je ne veux point tromper votre idée; je veux, au contraire, que vous sachiez bien quelle est la personne que vous aimez. J'espère que la force de votre inclination vous obligera de m'aimer avec mes défauts; et, afin que vous n'ignoriez rien de ce qui me regarde, je vous dirai, madame, que je passe ma vie dans un petit coin du monde très-favorisé du Ciel et de la Nature, où l'on

Digitized by Google

respire un air tempéré, où les gens ont de l'esprit et de la politesse, et où la joie et les plaisirs règnent dans tous les cœurs, excepté dans le mien. J'ai été presqu'aussitôt veuve que mariée, et j'ai souffert, dans cette condition, des traverses, des peines et des embarras incroyables. Il est vrai que j'ai, pour mon soulagement, la liberté et l'indépendance dont les plaisirs sont si vantés, et qui ne me servent que pour écrire autant qu'il me plaît en vers et en prose; mais, madame, je pourrois bien faire un jour un plus doux usage de ma liberté; elle peut me conduire à Avignon, et il ne tiendra qu'à vous de fortifier l'envie que j'ai de faire ce voyage. Vous n'avez, pour cela, qu'à me continuer vos bontés. Abandonnez-vous bien, madame, au penchant que vous avez pour moi. Laissez faire les astres qui l'ont fait naître; essayez jusqu'où ils vous meneront: vous n'avez rien à craindre, puisque la conformité de sexe

vous ôte la peur que l'on a quelquefois de leurs influences. Vous trouverez en moi tous les sentimens que le cœur le plus délicat et le plus tendre peut avoir pour ce qu'il aime; et le soin que j'aurai de rendre notre commerce divertissant, vous fera connoître le désir que j'ai de vous plaire, et de quelle manière je suis, avec repect,

Votre très-humble
et très-obéissante servante.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LETTRE

DE

# MADEMOISELLE DESCARTES

# A MADEMOISELLE DE LA VIGNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LETTRE

## DE

## MADEMOISELLE DESCARTES

### A MADEMOISDLE DE LA VIGNE.

« S'il vous prend envie de savoir
» pourquoi je m'avise de faire mourir
» mon oncle quarante ans après sa mort,
» j'ai à vous dire que c'est la révocation
» de l'édit de Nantes qui en est cause.
» Il a passé par cette ville un vieillard
» qui, sachant que j'étois nièce du
» philosophe Descartes, m'embrassa de
» bon cœur, et me dit qu'il étoit à
» Stokolm, quand mon oncle mourut.
» C'est un ministre qui alloit s'embar-
» quer à Saint-Malo, pour l'Angleterre.
» Il me parla tant de cette mort, que
» je crois que c'est lui qui a fait la
» relation que je vous envoie ; car je
» tiens de lui tout ce que j'y ai mis.

Christine jouissoit d'une éclatante estime :
Sa beauté, son esprit et son savoir sublime,

Digitized by Google

Des savans de l'Europe étoient l'étonnement,
Et des rois empressés le doux enchantement.
Les langues d'Orient et mortes et vivantes,
Celles de l'Occident, vulgaires et savantes,
Etoient dans sa mémoire, avec ce qu'elles ont
De savant, de poli, de rare et de profond.
Mais, quand sur la physique elle fut parvenue,
Jusqu'où n'arriva point sa pénétrante vue?
Toutefois deux écueils, dans cette vaste mer,
Virent ce grand génie en péril d'abîmer.
L'aimant, dont les côtés aux deux pôles répondent,
Et qui l'esprit humain et la raison confondent;
L'un semble aimer le fer, et l'autre le haïr;
Si l'un sait l'attirer, l'autre le force à fuir;
La mer, dont elle voit tantôt le sable aride,
Et tantôt inondé par l'élément liquide:
Ce réglé changement, écueil de la raison,
Indépendant des temps, des vents, de la saison,
De Christine épuisoit le merveilleux génie.
Tout ce qu'en tous les temps dit la philosophie,
Aristote, Platon, Démocrite, Gassend,
Offrent à cette reine un secours impuissant:
Elle en connoît le foible, et sa recherche vaine
Augmente son ardeur et redouble sa peine.
Quel sort pour ce grand cœur, dans son espoir
trompé,
Du désir de savoir sans relâche occupé!
Un jour l'esprit rempli de ce dépit funeste,
Elle crut voir paroître une femme modeste,
D'un air sombre et rêveur, et d'un teint décharné;
Puis elle entend ces mots: « Vois l'illustre René;

Digitized by Google

Seul entre les mortels il peut finir ta peine :
Conçu chez les Bretons, il naquit en Touraine ;
Aujourd'hui près d'Egmont et le jour et la nuit,
Il médite avec moi loin du monde et du bruit.
Entends-le ; c'est l'ami de la philosophie. »
Elle dit et s'envole ; et Christine, ravie,
Avide de savoir, ne croit pas que jamais
Elle puisse assez tôt le voir en son palais.

Cependant, enchanté du plaisir de l'étude,
Jouissant de lui-même et de la solitude ;
Le sage en ce repos voudroit bien persister
Mais aux lois d'une reine il ne peut résister.
Tu quittes pour jamais ta charmante retraite ;
Grand homme ; ainsi le veut du Ciel la voix secrète.
Pour instruire une reine il s'avance à grands pas,
Croit aller à la gloire, et court à son trépas.
Il arrive ; et déjà l'attentive Christine
Reçoit avidement sa solide doctrine ;
Ecoute avec transport le système nouveau,
S'en sert heureusement de guide et de flambeau ;
Et, pour avoir le temps de l'écouter encore,
Retranche son sommeil et devance l'aurore.
Enfin par des sentiers inconnus jusqu'alors,
Elle voit la Nature et connoît ses ressorts.
On dit qu'en ce moment la Nature, étonnée,
Se sentant découvrir, en parut indignée.
« Téméraire mortel, esprit audacieux,
Apprends qu'impunément on ne voit pas les Dieux ».
Telle que, dans un bain, belle et fière Diane,

Digitized by Google

Vous parûtes aux yeux d'un trop hardi profane
Quand cet heureux témoin de vos divins appas
Paya ce beau moment par un affreux trépas :
Telle aux yeux de René se voyant découverte,
La Nature s'irrite et conjure sa perte ;
Et, d'un torrent d'humeurs qu'elle porte au cerveau,
Accable ce grand homme, et le met au tombeau.

« Si l'on ne veut pas recevoir une » cause si poétique de la mort de mon- » sieur Descartes, en voici une autre » meilleure pour la prose, et qui paroît » plus vraisemblable. L'heure et le lieu » que la reine lui avoit donné pour » l'entendre, étoient à cinq heures du » matin, dans sa bibliothèque, c'est-à- » dire, en Suède, dans le fort de » l'hiver, cinq ou six heures avant le » jour, temps tout ensemble fort ho- » norable et fort incommode pour le » philosophe né, comme il le disoit lui- » même, dans les jardins de Touraine. » Il y avoit un mois que cela conti- » nuoit, quand il se trouva saisi d'une » inflammation de poulmon, et d'une vio-

» lente

» lente fièvre qui occupoit le cerveau par
» intervalle. Il demeuroit chez monsieur
» Chanut, alors ambassadeur de France;
» ils s'appeloient frères, et il y avoit
» effectivement entr'eux une amitié an-
» cienne et fraternelle. M. Chanut ac-
» courut à la chambre de son ami
» avec les médecins de la reine. Ils ne
» désespérèrent pas de le guérir ; mais
» le malade jugea qu'il étoit frappé à
» la mort. Cette pensée ne l'étonna point;
» au contraire, il se disposa à ce grand
» passage avec un recueillement d'es-
» prit fort paisible. Le matin il sentit
» de fortes douleurs ; mais, pendant
» plus d'une heure, il n'en interrompit
» pas son silence : à la fin on l'entendit
» soupirer et se plaindre. Quand cela
» eut duré quelque temps, M. Chanut,
» qui avoit passé la nuit avec lui, jugea
« à propos de l'interrompre, pour dé-
» tourner l'âme du malade de la pensée
» de ses douleurs ; il s'approcha de lui,
» d'une voix basse et douce, il lui dit :

Quoi ! toujours des cris et des plaintes ?
Un peu de mal vous surprend-il ?
Et par un esprit trop subtil
Le prévenez-vous par vos craintes ?
N'en pouvez-vous souffrir les premières atteintes?
Et vous étonnez-vous à l'aspect du péril ?
N'oublions jamais, mon cher frère,
Que la douleur et la misère
Du corps mortel que nous avons,
Et de la terre où nous vivons,
Sont l'apanage nécessaire.
C'est un tribut que nous devons :
Rendons-le librement, et suivons sans murmure
La conduite de la Nature.
Elle est bonne, elle est sage, et ses riches présens,
Comme ceux d'une bonne mère,
Se répandent sur tous, se font goûter long-temps,
Et ses grands maux ne durent guère.

« Le malade parut alors plus tran-
» quille ; il sembla qu'il eût oublié
» son mal ; et, à peine M. Chanut
» eut fini son discours, qu'il lui ré-
» pondit d'un air riant :

J'ai du plaisir à vous entendre ;
Par vos discours je me sens affermi

Digitized by Google

Au parti que toujours j'ai résolu de prendre.

Je ne regarde pas d'un visage ennemi
Des maux dont tout l'excès ne me doit point
surprendre,
Et ne m'étonne pas qu'il m'arrive à mon tour,
Ce qu'aux autres on voit arriver chaque jour.
Ce n'est que mon esprit que je prétends défendre
Des surprises de la douleur;
Empêcher jusqu'à lui sa langueur de s'étendre;
Contre elle, avant ce jour, j'exerçai ma vigueur,
A méditer la mort j'accoutumai mon cœur;
Et la raison m'a fait comprendre
Que, dans les maux les plus aigus,
Il est un art de prendre le dessus;
Et, si vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre.

« Cette portion de matière subtile, » ce feu central qui échauffe sans luire, » qui met en mouvement le sang, les » esprits et les humeurs, et qui en » fait un cercle continuel, est, à pro» prement parler, le principe de la vie » des animaux, pourvu que ce mou» vement se tienne dans un certain » degré limité; mais il peut être re» tardé ou augmenté par tant d'acci» dens, ce qui suffit pour mettre la

» machine en désordre, que ce n'est
» pas une merveille que nous mou-
» rions ; c'en est plutôt une que nous
» subsistions long-temps. Si la ma-
» tière subtile, passant et repassant
» sans cesse au travers des corps les
» plus durs, en enlève à la fin quelque
» partie solide, à plus forte raison le
» fera-t-elle dans le corps des animaux.

Ce qu'elle fait dans l'or, dans le fer, dans les arbres,
Dans les rochers et dans les marbres,
Ne souffrirai-je pas qu'elle le fasse en moi?
Serai-je seul au monde exempt de cette loi?
Non, non, laissons-la faire ; elle connoît ses routes;
Soient pour moi ces douleurs les dernières de toutes,
Ou qu'à d'autres encor ce corps soit réservé,
Gardons sur son débris notre esprit élevé.
Pour mes cris, ma douleur les tire de ma bouche,
Comme les sons du luth qu'une adroite main touche:
Ce n'est pas moi qui crie; et mon corps seulement,
Sans moi, sans mon aveu, se plaint de mon tourment.
Je rends grâces à la Nature,

Digitized by Google

Qui, sans me donner lieu du plus léger murmure,
Usant sur moi de tous ses droits,
Pouvoit redoubler mille fois
Toutes les peines que j'endure.

« Mais, poursuivit-il, quoiqu'il soit » de l'institution de Dieu, quand il unit » notre âme à une portion de matière, » qu'à l'occasion de certains mouvemens » dans le corps, il naisse nécessairement » dans notre esprit des sentimens vifs » que l'on appelle douleurs, cependant » il est au pouvoir des hommes d'appli- » quer leurs âmes à de si hautes et de si » admirables spéculations, qu'elles la re- » tirent presqu'entièrement des impres- » sions que lui peut donner le corps; et » telle a été mon étude pendant toute » ma vie.

Même au milieu des maux dont ce corps est la proie,
Si j'ose l'avouer, je goûte quelque joie.
Je sens avec plaisir que mon âme à l'écart
Voit les maux de mon corps, et n'y prend point de part;

Digitized by Google

Que la philosophie, en mon cœur cultivée,
Jusques à ce haut point a mon âme élevée;
Qu'avant que de la mort je sente les efforts,
Mon esprit est déjà séparé de mon corps;
Mais de tous les secours, secours le plus solide,
Au chemin des douleurs j'ai l'homme-Dieu pour
guide :
Je connois que Dieu même au tourment vint
s'offrir ;
Que pour nous il se fit un plaisir de mourir.
Et je murmurerois de ce peu que j'endure,
Moi, fils de la poussière et vile créature !
Non ; j'atteste ce Dieu qui m'écoute aujourd'hui,
Que c'est avec plaisir que je marche après lui.
Qu'il redouble mes maux avec ma patience,
Afin que de plus près j'imite sa souffrance,
Qu'il livre cette chair aux maux les plus cruels,
Qu'elle souffre, s'il veut, des tourmens éternels;
Pourvu que sur mon âme il jette un œil propice,
Mon cœur avec plaisir lui fait ce sacrifice.

« En cet endroit, M. Descartes sembla » vouloir se reposer ; soit qu'il fût fa- » tigué d'un si long enthousiasme, ou que » ses douleurs l'empêchassent de conti- » nuer; et ce ne fut que quelques heures » après que, voyant M. Chanut, qui, un » peu éloigné de lui, ne pouvoit retenir

» ses larmes, il l'appela, et, lui tendant
» la main, lui dit :

Etes-vous étonné de voir mourir des hommes ?
Mon frère, avez-vous donc oublié qui nous
 sommes ?
Eh! que fais-je aujourd'hui qu'obéir à mon sort,
Et remplir mon destin qui me doit à la mort ?
Consentez que je paie, à cette heure dernière;
Ce que je dus dès-lors que je vis la lumière.
Payons de bonne grâce; et n'est-ce pas assez,
Pour en être content, que dix lustres passés ?
Moins longs furent les jours du vainqueur de
 l'Asie;
L'Homme-Dieu vécut moins; la source de la vie,
Lui par qui tout subsiste; enfin lui qui vécut
Arbitre de son sort autant qu'il le voulut.

Ainsi, par la vertu et non par la durée,
Notre vie ici-bas doit être mesurée :
Eh! j'aurois donc vécu bien inutilement,
Si je n'avois appris à mourir un moment !

M. CHANUT.

Vous me voyez saisi d'une extrême tristesse :
Je vois ce que je perds, et j'y pense sans cesse.
Mais me trouverez-vous raisonnable en ce point ?
Je me pleure moi-même et ne vous pleure point :
Votre carrière est belle; elle est digne d'envie;
Comme un grand conquérant au sortir de la vie,
Vous laissez l'Univers rempli de votre nom :
Combien les rois au monde auront moins de renom!

Digitized by Google

Vous ne mourrez pas tout ; de l'oubli garantie
Toujours vivra de vous une illustre partie.
Tant que l'homme voudra sa raison cultiver,
Vos écrits de la mort sauront se préserver ;
Mais c'est moi que je plains ; seul, triste, inconsolable,
Comment réparerai-je une perte semblable ?

M. DESCARTES.

L'absence sera courte, et nous nous rejoindrons :
Au céleste séjour nous nous retrouverons.
Là, dans son vrai pays, mon âme, libre et pure,
Sans jeter désormais les yeux sur la Nature,
Verra bientôt en Dieu qui lui donne la loi,
Qui le doit emporter des anciens ou de moi.
Je vais voir décider la cause des atômes,
La matière première et ses divers symptômes,
Les formes d'Aristote et tous ses accidens,
Mes tourbillons enfin et mes trois élémens.
Qui voit la vérité, voit d'une même vue
Des contraires erreurs la foule confondue ;
Mais je perds la raison ; mon âme, en ce saint lieu,
Sans doute en voyant Dieu, ne pensera qu'à Dieu.

« A ces mots, il se tut, et un très-» dévot religieux, qui servoit d'au-» mônier à monsieur l'ambassadeur, » s'étant approché, lui remontra que, quoiqu'il

» quoiqu'il se fût confessé, et qu'il eût
» reçu son Créateur depuis deux jours,
» il étoit plus à propos d'employer le
» peu qui lui restoit à vivre, à de-
» mander pardon à Dieu, à craindre
» ses jugemens, et à espérer en sa mi-
» séricorde, qu'à des discours philo-
» sophiques. Le malade obéit tout à
» l'heure; il dit le dernier adieu à
» monsieur Chanut, en l'embrassant
» avec tendresse : ensuite il dicta une
» lettre à ses deux frères, conseillers
» au parlement de Bretagne, où, entre
» autres choses, il leur recommande de
» pourvoir à la subsistance de sa nour-
» rice, de laquelle il avoit toujours
» eu soin pendant sa vie; puis, se
» tournant vers son confesseur, il passa
» cinq ou six heures qu'il vécut en-
» core, en de continuels actes de piété
» et de religion ».

## L'OMBRE DE DESCARTES

### A

### MADEMOISELLE DE LA VIGNE.

Merveille de nos jours, jeune et belle héroïne,
Qui, sous les doux appas d'une beauté divine,
Cachez tant de vertus, d'esprit et de savoir,
Ne vous étonnez pas qu'un mort vous vienne voir.
Si je pus autrefois pour une jeune reine
Dont je connoissois peu l'âme inégale et vaine;
Abandonner des lieux si fleuris et si verts,
Pour aller la chercher au pays des hivers;
Je devois bien pour vous quitter ces climats sombres,
Où, loin de la lumière, errent les pâles ombres;
Quelque espace entre nous que mette le trépas,
Pour être auprès de vous que n'entreprend-on pas?
Je n'ai pu vous entendre estimer mes ouvrages,
Et vous voir chaque jour en feuilleter les pages,
Sans sentir en mon cœur tout ce qu'on peut sentir
Dans le séjour glacé d'où je viens de partir.
Depuis que de mes jours je vis couper la trame,
Aucun autre plaisir n'avoit touché mon âme:

Digitized by Google

J'apprenois, il est vrai, que plusieurs grands esprits
Lisoient avec estime et goûtoient mes écrits ;
Mais je voyois toujours régner cette science,
Ou plutôt cette fière et pénible ignorance,
Par qui d'un vain savoir flatté mal à propos,
Un esprit s'accoutume à se payer de mots.
Par-tout cette orgueilleuse, avec son Aristote,
Des savans de ce temps est encor la marotte;
Tout ce qu'on dit contre elle est une nouveauté,
Et sans autre examen doit être rejeté ;
Comme si les erreurs où furent ces grands hommes
Méritoient du respect dans le siècle où nous sommes ;
Et, cessant d'être erreurs par leur antiquité,
Avoient enfin prescrit contre la vérité.
Mais je sens que ce temps va bientôt disparoître.
Bientôt tous les savans me vont avoir pour maître ;
Tout suivra votre exemple, et par vous quelque jour
J'aurai de mon côté la Sorbonne et la cour.
Ces grandes vérités, qui parurent nouvelles,
Paroîtront désormais claires, solides, belles :
Tel docteur qui sans vous n'auroit jamais cédé,
Dès que vous parlerez, sera persuadé.
Quand la vérité sort d'une bouche si belle,
Elle force bientôt l'esprit le plus rebelle;
Et manqua-t-on jamais à la faire goûter,
Lorsqu'avec tant de grâce on se fait écouter?

Digitized by Google

De faux dogmes détruits et d'erreurs étouffées,
Vous allez m'ériger cent illustres trophées ;
Par vos illustres soins mes écrits, à leur tour,
De tous les vrais savans vont devenir l'amour.
J'aperçois nos deux noms toujours joints l'un à l'autre,
Porter chez nos neveux ma gloire avec la vôtre ;
Et j'entends déjà dire en cent climats divers ;
« Descartes et La Vigne ont instruit l'Univers ».
Car enfin je l'avoue et veux bien vous le dire,
La sage Elizabeth, la gloire de l'Empire,
Dont l'esprit surpassa les merveilleux attraits,
( Les morts ne flattent pas ) ne vous valut jamais.
Aussi j'attends de vous cet insigne miracle,
Qu'enfin la vérité ne trouve plus d'obstacle,
Et que, malgré l'erreur et la prévention,
Tout l'Univers entier n'ait qu'une opinion
Je sens pourtant troubler ces grandes espérances,
Quand je vous vois cacher ces belles connoissances,
A vos meilleurs amis en faire un grand secret,
Et, quand vous en parlez, n'en parler qu'en secret.
Ah ! loin de les cacher sous un cruel silence,
Croyez-moi, donnez-leur toute votre éloquence,
Et pensez qu'après tout elles méritent bien
Que, pour les faire aimer, on ne ménage rien.
S'il est vrai que pour moi vous avez de l'estime,
Pourquoi de la montrer vous faites-vous un crime ?
Pensez-vous, en m'aimant, vous faire quelque tort ?

Digitized by Google

Qui peut trouver mauvais que vous aimiez
un mort ?
Mais ce n'est pas assez de m'aimer en cachette ;
Qu'un vivant soit content de cette ardeur secrète ;
Comme, parmi les morts, la gloire est le seul
bien,
Etre en secret aimé ne nous tient lieu de rien.
Ainsi, dites par-tout que j'ai touché votre
âme,
Et faites-vous honneur d'une si belle flamme.
Est-il rien qui me vaille ? et voit-on, entre
nous,
Un amant plus illustre et plus digne de vous?

FIN.

Digitized by Google

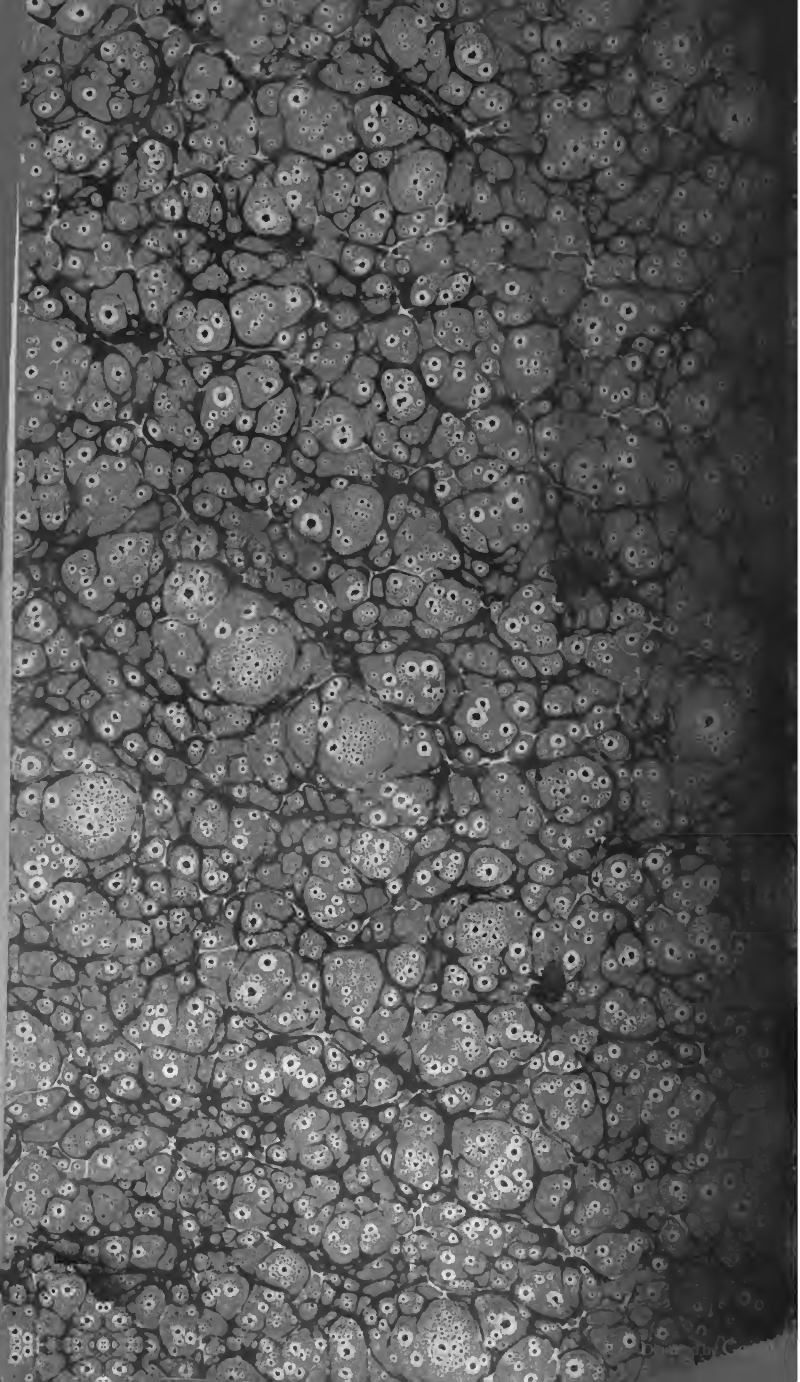
## ANNONCE.

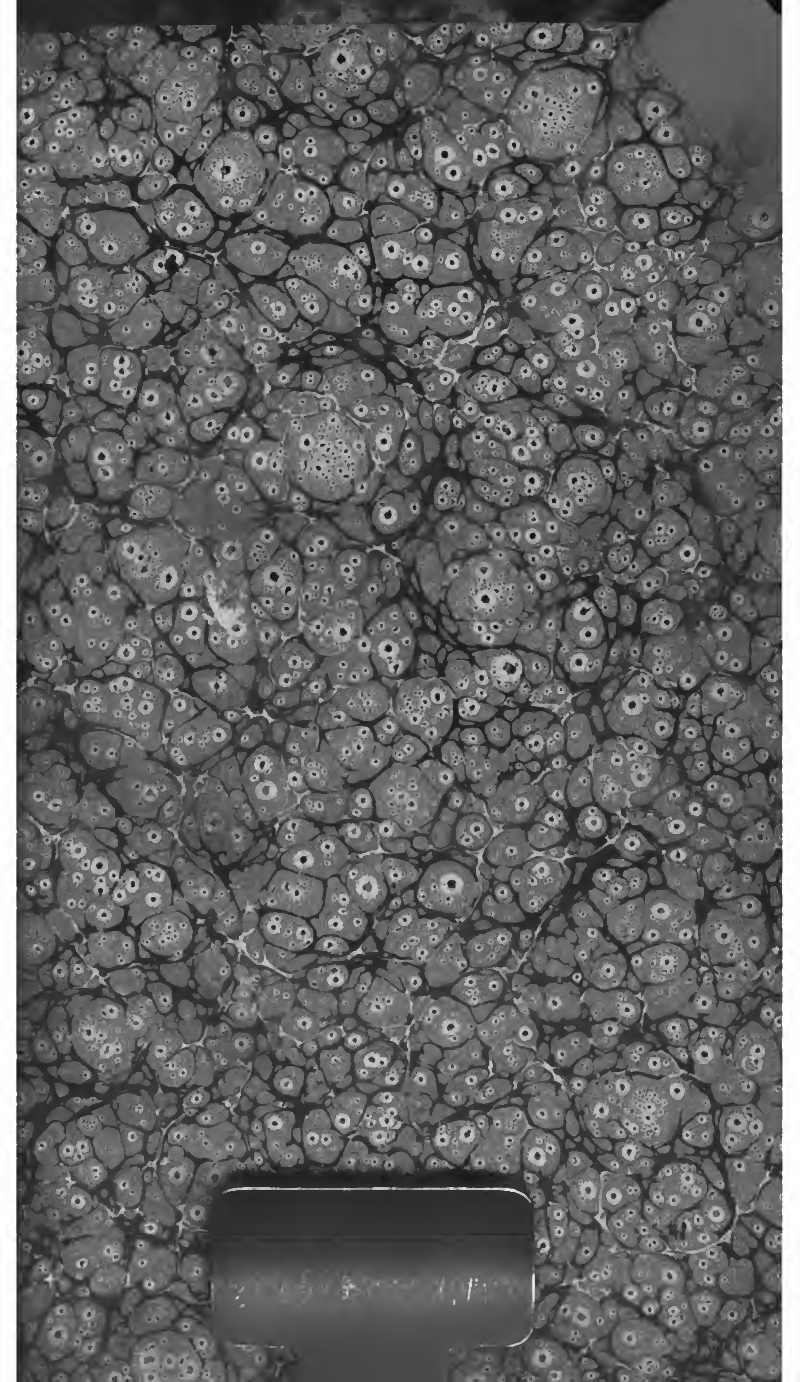
*Paroîtront, le premier janvier, chez le même Libraire, les Chansons choisies de M.* Piis, 2 *vol.* in-18, *papier vélin, ornés du portrait de l'auteur, avec la Musique des Airs nouveaux, gravée. Prix des deux vol. 4 liv. et par la poste 5 liv.*

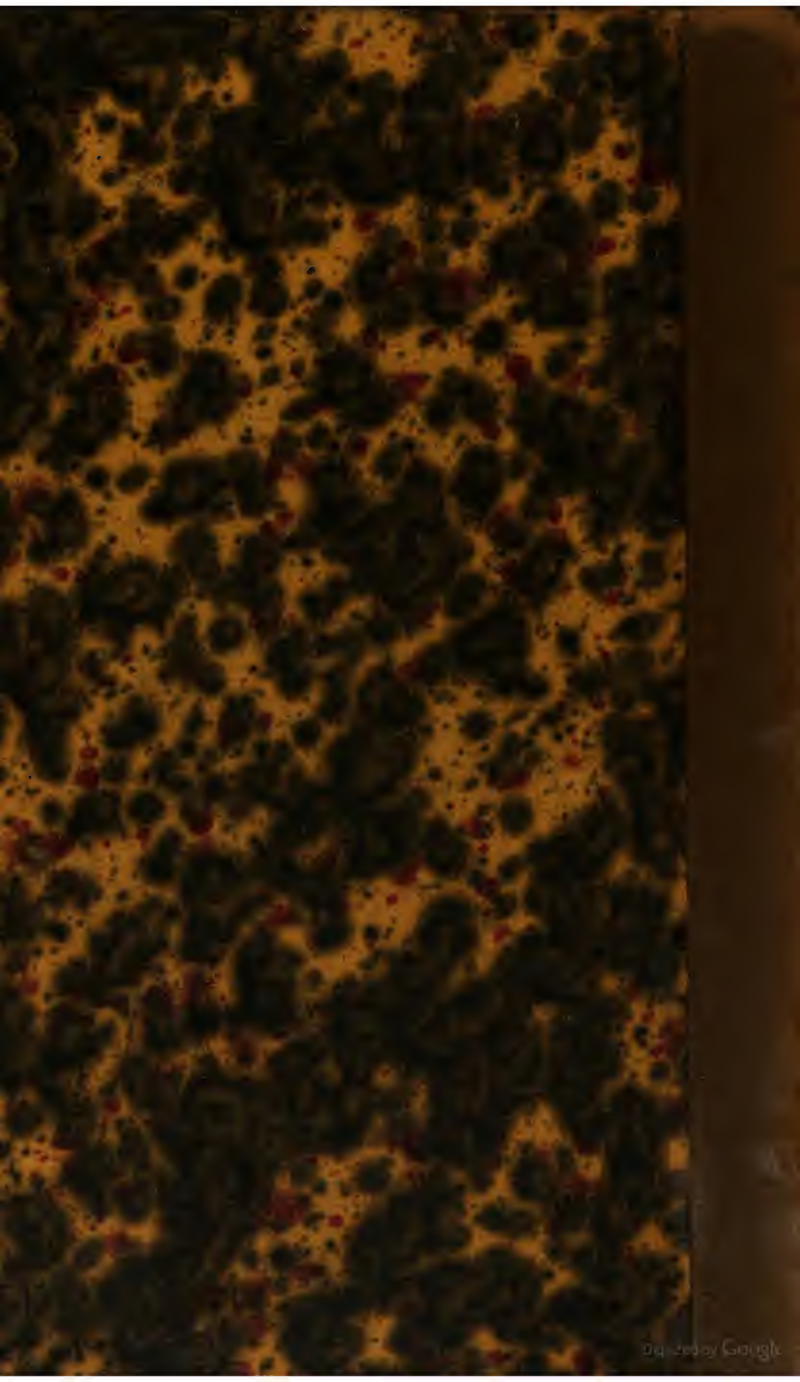
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google







Digitized by Google